CHAQUE PIÈCE, 20 CENTIMES.
708e ET 709e LIVRAISONS.

THÉATRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS,
RUE VIVIENNE, 2 BIS.

27



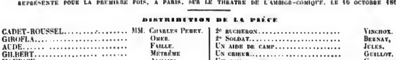
CADET-ROUSSEL

DRAME EN SEPT ACTES

DONT UN PROLOGUE EN DEUX ACTES

PAR

AMÉDÉE ROLLAND ET JEAN DU BOYS



REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 16 OCTOBRE 1862

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE

CADET-ROUSSEL	MM. CHARLES PEREY.	2e BUCHERON	VINCHON.
GIROFLA	OMER.	2e SOLDAT	BERNAT,
AUDE	FAILLE.	UN AIDE DE CAMP	JULES.
GILBERT	MÉTRÊME	UN CRIEUR	GUILLOT.
MAURICE	ALHAIZA.	UN CHIRURGIEN-MAJOR	GEORGES.
BERNARD	DORNAY.	LA MAIGRIOTE	Mmes JANE ESSLER.
PITOIS	HOSTER.	HÉLÈNE	ANAÏS REY.
FRUCHON	LAVERGNE.	CATHERINE	BLANCHARD.
LE PETIT GILBERT	GEORGES ARTUR	GERTRUDE	C. GILBERT.
1er BUCHERON	NÉRAULT.	MADELEINE	TISSIER.
UN PAYSAN / 1er SOLDAT	MERCIER.	PAYSANS, PAYSANNES, SOLDATS, BUCHERONS, ETC.	

ACTE PREMIER

PROLOGUE

Les marionnettes de Cadet-Roussel

Une place de village. — Un cabaret avec tonnelle au premier plan à gauche — Sous la tonnelle, tables et escabeaux. — Au fond une route boisée. — Au lever du rideau, une foule de paysans et de paysannes. — Un tonneau sur lequel Aude, vêtu en bourgeois, est juché un violon en mains. — Un groupe de jeunes gens et de jeunes filles danse au milieu de la place. — Un groupe de paysans plus âgés chante en trinquant sous la tonnelle. — A droite, une maison dont on voit la façade.

SCÈNE PREMIÈRE

GIROFLA, MADELEINE, AUDE, PAYSANS et PAYSANNES.

Au lever du rideau, Aude est juché sur un tonneau ; au fond, un groupe de jeunes gens danse ; un autre groupe boit sous la tonnelle.

AUDE, déposant son violon et s'essuyant le front. Ouf! il fait une chaleur à fondre ma colophane!

MADELEINE, lui apportant un verre de vin. Tenez, monsieur Aude!...

AUDE. Merci, jolie petite Madeleine!

MADELEINE, timidement Et maintenant...

AUDE. Maintenant, quoi? ma belle enfant!

MADELEINE Je sais bien que ce n'est pas votre métier, monsieur Aude; mais puisque vous savez si gentiment sonner de belles musiques, jouez-nous encore un rigodon avant la messe! Ça n'arrive qu'une fois par an la fête du village!

AUDE. Faut-il en avoir des cents d'aiguilles dans les mollets, pour aimer tant que ça à tricoter des jambes!

MADELEINE. Nous vous embrasserons pour la peine! après le galop!

AUDE, souriant. Ouais, la belle, ça se paye d'avance ces choses-là!

MADELEINE, grimpant sur un escabeau, lui tendant ses joues. Eh bien, payez-vous!...

AUDE, *la tenant embrassée.* Attendez donc! attendez donc, que je vous rende...! J'ai de la monnaie!... (*Il l'embrasse à plusieurs reprises.*)

GIROFLA, *entrant.* Madeleine!

MADELEINE, *descendant vivement.* Gros jaloux!

GIROFLA, *à mi-voix, à Madeleine.* Parce que c'est quasi un monsieur, et qu'il est commis au bailliage, tu fais la coquette avec lui!

MADELEINE, *avec reproche.* Ah! Girofla, tu sais bien que c'est toi seul que j'aime!

AUDE, *regardant Girofla.* Est-il heureux, cet ourson-là, d'être adoré par une aussi belle fille! A les voir ensemble, si l'on ne dirait pas d'une pâquerette fleurissant à côté d'une bourrée d'épines!... Allons, en place, mes amis! (*Prenant son violon et battant la mesure avec son pied.*)

Que l'as de belles filles,
Giroflé, girofla,
Que l'as de belles filles,
L'amour les comptera!

CHŒUR DES DANSEUSES.

L'amour les comptera!

RONDE.

AUDE, *au groupe qui est sous la tonnelle.* Maintenant, à vous les anciens! Il faut que tout le monde s'amuse! (*A part.*) Au train dont vont les choses, on ne s'amusera pas longtemps. (*Haut.*) Allons, en chœur et le verre en main!

(*Chantant et jouant du violon.*)

Air de M. Artus.

J'ai rencontré trois Bourguignons!
Ils portaient écrit sur leur trogne,
Qu'ils avaient noyé leurs guignons
Dans un tonneau de vieux bourgogne!

CHŒUR DE BUVEURS, *trinquant.*

J'ai rencontré trois Bourguignons!

(*On entend le roulement d'un tambour.*)

FRUCHON. Le tambour, il y a du nouveau!

GIROFLA. C'est la caisse à Jean-Pierre, le tambour du village! je reconnais ses sons de cruche fêlée!

AUDE, *descendant de dessus le tonneau.* On entend résonner la peau d'âne!... C'est monsieur le bailli qui va parler!... (*Les danses se sont arrêtées; les buveurs se sont levés, la foule entoure le tambour.*)

SCENE II

LES MÊMES, LE TAMBOUR DU VILLAGE.

LE TAMBOUR, *après avoir battu sa caisse.* « Par ordre de monsieur le bailli de Narbe-Fontaine, ce jourd'hui, vingtième du mois d'août de l'année 1792, aura lieu, à la sortie de la messe, la vente de la maison de feu Mathurin, y compris les terres et les dépendances attenant à icelle; le tout sera adjugé sur la mise à prix de 200 écus, au dernier et plus offrant enchérisseur! » (*Le tambour s'éloigne et on entend au lointain recommencer ses fla, fla, puis crier :*) Par ordre de monsieur le bailli... (*Sa voix s'éteint.*)

FRUCHON. Deux cents écus! Jarni Dieu! quelle grosse somme. (*A part.*) De quoi acheter de la poudre et des balles pour toute ma vie et un fusil neuf encore!

GIROFLA. Une bien belle maison! avec une basse-cour toute montée, et de bonnes terres marnées à neuf, aux alentours!... Ah! s'il y avait un homme pour mener tout ça!...

FRUCHON. Hein?... Ça te fait envie, Girofla?...

GIROFLA. Dame! père Fruchon! c'est naturel! Quand on parle de terre, l'eau vous en vient à la bouche!... ça ne serait pas comme dans mon méchant petit enclos; quand on y sème du blé, il y pousse des orties.

AUDE. Mes amis, ce n'est pas la peine de vous creuser la cervelle! Savez-vous à qui seront adjugées et les terres et la maison? à la filleule du bailli!

GIROFLA, *vivement.* A Madeleine!... c'est bien vrai, n'est-ce pas, M. Aude?...

MADELEINE, *se rapprochant de Girofla en baissant les yeux.* Moi... je soignerai la basse-cour; c'est ouvrage de femme!... mais les terres, ça te regardera!

GIROFLA, *avec feu.* Et nous ferons une bonne maison, tu verras!

AUDE, *à mi-voix.* C'est possible, mais je te défie bien de faire jamais un bon ménage! (*Haut.*) Oui, la maison de Mathurin appartiendra à Madeleine, à moins que...

GIROFLA, *vivement.* A moins que...?

AUDE. A moins qu'il n'arrive dans le village quelqu'un d'assez riche pour mettre plus de cinq cents écus à ce bien-là!

GIROFLA. Oh! alors, je suis tranquille!... mais pourquoi dites-vous cinq cents écus, à présent?

AUDE. Parce que M. Pitois est un fort honnête bailli, mangeant et dormant à ses heures, réglé au moral et au physique comme une pendule, j'entends comme une pendule qui va bien!... C'est le parrain de Madeleine, et il a promis de la doter; il ferait peut-être bien monter l'enchère jusqu'à 500 écus, mais non jusqu'à 550!... Ça dérangerait son mouvement!

GIROFLA. Vieux ladre!...

MADELEINE. Tu as tort, Girofla; mon parrain ne nous doit rien après tout, nous devons être reconnaissants de ce qu'il veut bien faire, et non lui en vouloir de ce qu'il ne fait pas!

AUDE. Bien parlé, Madeleine, et cependant ni toi ni Girofla ne songez à la peine que vous allez causer à ce pauvre Cadet!...

GIROFLA. A Cadet?.. Parce que j'épouse Madeleine! (*A part.*) Si elle a la maison, s'entend! (*Haut.*) Oh! du reste, ça ne m'étonne pas, Cadet est un envieux, un mauvais frère!

AUDE, *à Madeleine.* Cadet est amoureux! et tu sais bien de qui, toi, Madeleine!...

MADELEINE. Oui! et un joli amoureux, ma foi! il est tout jeune, c'est vrai, mais sa face est déjà ridée comme une pomme de l'an passé!

GIROFLA, *riant.* Il ne pourrait seulement pas mettre un sac de blé sur son séant!

MADELEINE. Et ses cheveux rouges donc!... Ah! ah! mais tout le monde se gausserait de moi!... Ne s'est-il pas avisé dans les derniers temps de se faire saltimbanque! montreur de marionnettes!

GIROFLA. Un joli état! — il déshonore notre famille!

MADELEINE, *riant.* Comme si ça ne lui suffisait pas d'être laid!

GIROFLA. Et puis il est si bête!

FRUCHON, *sérieux.* Ça c'est vrai!

AUDE, *s'échauffant un peu.* Dites plutôt qu'il est bon! Mais non! vous voilà bien tous! vous prenez la bonté pour la bêtise! Quand il était enfant vous lui jetiez des pierres; est-ce sa faute s'il n'a ni le bras lourd, ni les épaules carrées de Girofla, pour se défendre?... Girofla! voilà son vrai nom de famille, et vous l'appelez Roussel; est-ce sa faute s'il a des cheveux roux? Il est saltimbanque! Eh bien, après? Chacun gagne son pain suivant ses forces, et s'il s'ingénie à faire rire les imbéciles, c'est peut-être parce que devant eux il a l'esprit de ne pas vouloir pleurer!

GIROFLA. Mais vous, monsieur Aude, qui prêchez si bien, n'avez-vous pas, tout le premier, chansonné Cadet?

AUDE. C'est vrai, j'ai chansonné la naïveté de Cadet-Roussel, mais en style naïf! Vous ne comprenez pas cela, vous; car vous ne comprenez que ce qui est méchant! Vous vous moquez de Cadet qui loge les hirondelles, et vous n'ouvririez pas votre porte à un mendiant mourant de faim et de soif! Ce n'est pas comme lui, le pauvre garçon!

GIROFLA. Ah! oui, vous dites cela, parce que Cadet a recueilli dans sa masure je ne sais quelle vagabonde!... avec un vieux père mourant! Il recueillerait des chiens enragés, si on n'y mettait bon ordre! (*A un paysan.*) Cette vagabonde, c'est peut-être bien une aristocrate déguisée! qui sait?

AUDE. Oh! l'instant est bien choisi pour insulter cette malheureuse femme! On a enterré son père il y a deux jours!

GIROFLA, *à un paysan.* Je dis ce que je pense, moi; c'est une aristocrate... d'abord elle a les mains blanches!

AUDE, *vivement.* Ah! parlons d'autre chose! parlons plutôt de Cadet, qui méritait d'être aimé.

MADELEINE. A cause?

AUDE, *avec chaleur.* Il paraît que la reconnaissance, c'est encore plus lourd que les sacs de blé que Girofla soulève si facilement!

MADELEINE. Pourquoi me dites-vous ça?

AUDE. Pourquoi?... L'an dernier, quand tu revenais de la foire dans ta carriole, souviens-toi, il faisait de l'orage, le cheval prit peur et s'emporta à travers champs! Cadet, qui revenait de la fête, à pied, fut le premier à voir ton danger; il se jeta à la tête de l'animal, il n'était pas assez fort pour le retenir c'est vrai, mais il s'est laissé traîner et a empêché par son courage le cheval de courir aussi vite qu'auparavant!... Girofla arriva alors, et, lui, qui est fort comme un taureau, n'eut qu'à étendre le bras pour arrêter la carriole! Tu embrassas Girofla pour sa peine! et, pourtant, c'était Cadet qui t'avait sauvée!

MADELEINE, *un peu confuse.* Je ne l'ai pas vu!

AUDE. C'est juste! il était tombé sous le cheval!... mais j'ai bien tort de vous sermonner! Girofla était fait pour Madeleine, aussi vrai que Madeleine épousera Girofla pour se promener

au bras d'un gars solide que les filles du pays regarderont passer, et Girofla prendra Madeleine pour avoir sa maison !... A mari intéressé, femme coquette !... Les deux font la paire ! (Il leur tourne le dos.)

MADELEINE, faisant la moue. Ah ! bien, je vous aime mieux quand vous jouez du violon, vous !

GIROFLA. Et en fait de sermons, je préfère encore ceux du curé ! Au moins il donne de la morale à tout le monde, ce qui fait que...

AUDE, continuant. Ce qui fait que personne n'en prend sa part ! (La cloche tinte, et les paysans sortent un à un pour aller à la messe.)

MADELEINE. Ah ! voici la messe qui sonne ! à tantôt, Girofla !

GIROFLA. A tantôt, Madeleine ! (A ce moment Hélène traverse la scène vêtue de deuil. — Suivant Hélène des yeux.) Ils ont beau dire, ça n'est pas là une paysanne !

SCÈNE III

AUDE, GIROFLA, au fond, FRUCHON.

AUDE. Je reste ! J'attends Cadet ! vu son nouvel état, il ne peut manquer de venir à la fête, le pauvre garçon ! Je veux être le premier à l'avertir de l'ingratitude de Madeleine et à l'en consoler, si je puis.

GIROFLA, à part, au fond, à Fruchon. Rien ne m'ôtera de l'idée que c'est une ci-devant ! Hier, à l'église, je l'ai vue lire dans un livre de messe doré !

FRUCHON. Faudra voir ! (Il sort.)

AUDE, soupirant. Ah ! je m'ennuie, ici !

GIROFLA, à part. Cadet est malin quoique ça, avec son air bonhomme ; ça pourrait bien encore lui rapporter gros cette hospitalité !

AUDE. Ah ! Paris !... avec sa foule, ses joies, ses théâtres, voilà ma place ! je végète parmi ces rustres !

GIROFLA, à part. Cette femme qui se cache de tout le monde, est peut-être bien la dame du château de Thil ! Le jour du pillage, Cadet rôdait par-là, je l'ai vu !...

AUDE, sous la tonnelle. Bah ! la consolation suprême, la voici ! (Il va s'asseoir sous la tonnelle, et se verse un verre de vin.)

GIROFLA, regardant Aude. Encore un citoyen qui en sait peut-être bien plus qu'il ne veut en dire !...

AUDE, l'apercevant. Tiens ! c'est toi !.....

GIROFLA. Mon Dieu oui, monsieur Aude !... un joli petit vin, que le vin de la mère Blanchard ! pas vrai ?..... J'en boirais bien un coup, histoire de trinquer ! A votre santé, monsieur Aude ! Eh ben, à cause que vous retirez votre verre ?

AUDE. Je ne trinque pas avec tout le monde ! (Mouvement de Girofla.) N'étais-tu pas encore la semaine dernière au pillage du château de Thil avec Fruchon, le plus mauvais gars du pays ?

GIROFLA. Oui, pour ça, c'est vrai, monsieur Aude, on ne vous a point fait un faux rapport ; mais ce qu'on ne vous a pas dit, c'est que j'y étais pour empêcher des malheurs ! Je connais Fruchon ; il n'aurait pas plus d'émotion à tirer sur un homme qu'à tirer sur un chevreuil.

AUDE. A vingt lieues à la ronde on sait ce qu'il vaut !

GIROFLA. On aurait pu faire un mauvais parti aux messieurs de Thil et à cette bonne dame, qui n'a jamais fait que du bien dans le pays !... — Ce n'est pas cependant que je la connaisse et que j'aie jamais eu à m'en louer !.. — Ils étaient presque toujours à Paris, et, quand ils venaient ici, on ne les voyait guère ; ils vivaient chez eux ! mais je ne sais pas pourquoi ils m'intéressaient !..

AUDE. Ah ! ils t'intéressaient ?

GIROFLA. Oui, vrai ! c'est comme ça ; et je ne suis allé là-bas avec Fruchon que pour tâcher de les sauver s'ils se trouvaient en péril !

AUDE. Eh bien, il paraît qu'un autre t'a volé ta bonne intention, car les pillards n'ont plus trouvé personne au château !

GIROFLA, vivement. Eh ! c'est bien pourquoi je me dis qu'ils ne peuvent pas être bien loin !.. le jeune monsieur, lui, pouvait partir, mais la dame, le vieux père et la petite fille, c'est différent ; ils n'auront pas pu s'en sauver comme ça, et je pensais que peut-être.... (Entre Hélène vivement.) Chut ! mutus !..

AUDE, étonné. Hein ?... Comment ?.. (Apercevant Hélène.) Ah ! je devine !.. il a des soupçons....!

GIROFLA, à part. Il ne veut rien me dire !.. mais c'est égal, je la trouverai tout de même, la vérité ! Pour n'avoir pas été éduqué, on n'en sais pas moins de quel côté le vent souffle... Et puis, on n'est pas né d'hier, M. Aude, et tout le monde n'est pas bête comme Cadet ! (Sort Girofla en regardant toujours Hélène.)

SCÈNE IV

HÉLÈNE, AUDE.

AUDE, considérant Hélène. Est-ce que Girofla aurait deviné juste ? Ces paysans madrés sont cousins des renards : ils regardent comme les autres flairent ! Il faut prévenir cette pauvre femme du danger qui la menace ! ce drôle-là vendrait son âme pour un écu !

HÉLÈNE, à part. Pas de nouvelles de mon mari !... Pas de nouvelles de ma fille !.. Ah ! tous les malheurs m'accablent à la fois !....

AUDE, avec hésitation. Madame...

HÉLÈNE, en sursaut. C'est à moi que vous parlez, monsieur ?... Je ne suis point....

AUDE. Ayez confiance en moi !.. Votre incognito est sur le point d'être trahi...

HÉLÈNE. Que voulez-vous dire ?.. Je ne vous comprends pas !...

AUDE. Cadet absent, vous n'avez plus de protecteur ici.... Je suis son ami : voulez-vous me permettre de faire pour vous, jusqu'à son retour, ce qu'il ferait lui-même, c'est-à-dire de vous servir dans la limite de mon pouvoir ?... (Silence.) Je vous le répète, ayez confiance en moi.... madame de Thil !...

HÉLÈNE. Il sait mon nom !... Eh bien, soit, monsieur... j'ai confiance en vous !... Vous ne voudriez pas trahir une malheureuse femme déjà si cruellement éprouvée !.. mon père est mort dans mes bras ; mon mari et ma fille sont en fuite !... Ont-ils pu parvenir à la frontière ?... je l'ignore.

AUDE. Pourquoi ne les avez-vous pas accompagnés ?

HÉLÈNE. J'avais un devoir à remplir, un devoir sacré ! Nous vivions tranquilles, au château de Thil, mon vieux père, mon mari et mon enfant. Ce qui se passait à Paris nous effrayait comme un conte lugubre ; mais, qu'avions-nous à craindre personnellement ?... Qu'avions-nous fait pour attirer sur nous tant de haines ?...

AUDE. Oh ! rien, je le sais, puisque celui que je redoute le plus pour vous a été forcé d'avouer, tout à l'heure, que vous étiez la Providence des pauvres gens !

HÉLÈNE. Un soir, un paysan que nous ne connaissions pas alors, et à qui nous avons voué depuis une reconnaissance éternelle, Cadet, vint nous avertir que le château devait être cerné le lendemain par une bande de paysans.

AUDE, à part. Cadet était payé pour le savoir, puisque c'est Girofla qui était le chef de la bande !...

HÉLÈNE. Un mandat d'arrestation était lancé contre mon mari ! M. de Thil voulait rester pour nous défendre, mais je songeai à notre pauvre petite fille ; que deviendrait-elle, une fois seule au monde ?... Je me jetai aux genoux de M. de Thil ; je le conjurai de sauver d'abord notre enfant... Il partit dans la nuit même ; mais je ne pouvais le suivre : mon père, à la fatale nouvelle, avait été frappé d'une attaque d'apoplexie ; il était entre la vie et la mort, et ce n'est qu'à grand'peine que nous pûmes secrètement le transporter jusqu'ici dans la chaumière de Cadet.

AUDE. Pauvre dame !

HÉLÈNE. Vous dire les tortures auxquelles je fus en proie auprès du grabat de ce mourant qui était mon père, ignorant le sort de mon mari et de ma fille, c'est impossible !... Cadet voulut accomplir, jusqu'au bout, la tâche généreuse qu'il s'était imposée au péril de ses jours, car on pouvait nous découvrir ! Il partit sous un déguisement de saltimbanque pour obtenir quelques renseignements sur le sort de mon mari, et pendant ce temps, mon père est mort !... (Pleurant.) Mon père est mort !... et maintenant vous me dites que je cours un nouveau danger !...

AUDE. Un danger terrible !... On sait votre nom !... on peut vous trahir d'un instant à l'autre !...

HÉLÈNE. Ah ! qu'ai-je donc fait à ces hommes pour justifier tant d'acharnement à me poursuivre ?...

AUDE. Oh ! Girofla fait le mal pour le mal !... Il y a de ces natures-là !...

HÉLÈNE. Girofla !... Mais il me semble que c'est le nom du frère... de mon bienfaiteur ?...

AUDE. Oui... c'est bien son frère par le sang, mais non par le cœur, car ils ne se ressemblent guère, je vous assure !.. autant l'un est bon et dévoué, autant l'autre est jaloux et haineux ! S'il trouve le moindre bénéfice à vous perdre, il vous perdra, il perdrait son propre frère !...

HÉLÈNE. Tant de bassesse est impossible !...

AUDE. Impossible ?... Est-ce qu'aujourd'hui même, dans un instant, il ne va pas détruire toutes les espérances de bonheur de Cadet qui, pourtant, ne lui a jamais fait que du bien !...

HÉLÈNE. Que voulez-vous dire?...

AUDE. Je veux dire que Cadet aime comme un fou une coquette que Girofla épouse pour son argent...

HÉLÈNE. Elle est donc bien riche?...

AUDE. Non! mais elle le sera tout à l'heure! Le bailli du village, qui est le parrain de Madeleine, va acheter, pour elle, cette maison qui est là... et chez nous, c'est toute une fortune!

HÉLÈNE. Et pour que le mariage se fasse, il faut que Madeleine ait cette maison?

AUDE. Oui, madame!... et elle l'aura, car personne ici ne pourrait surenchérir!...

HÉLÈNE. Peut-être!... Est-ce que je n'ai pas une dette de reconnaissance à payer?... Cadet achètera cette maison... et, s'il n'est pas là, je l'achèterai pour lui!...

AUDE. Mais vous ne songez pas à quoi vous vous exposez?... C'est lutter de front avec Girofla!... c'est... (Rumeurs au lointain.)

HÉLÈNE. Cadet a-t-il songé au danger lorsqu'il nous a secourus?...

AUDE, écoutant des bruits de tambour. Tout le village vient par ici... c'est sans doute la vente qui va commencer... A mon poste!... Mais non!... ce n'est pas encore le bailli!... qu'est-ce que cela?... Ah! c'est Cadet!...

HÉLÈNE. Cadet-Roussel?...

AUDE. Oui! entouré de tous les enfants du village auxquels il va montrer ses marionnettes... Eh! oui, parbleu! il a son théâtre sur le dos et ses comédiens sous le bras! (Les enfants entrent en chantant.)

Ah! ah! ah! oui vraiment, etc.

(Aude range les tables, les chaises, etc.)

SCÈNE V

LES MÊMES, CADET-ROUSSEL, coiffé d'un tricorne, perruque rouge et habit jaune; il est précédé et suivi d'une foule de gamins et de paysans.

CADET. Place! place à Cadet-Roussel... Oui, mes enfants, petits et grands... garçons et filles, c'est moi, Cadet-Roussel... le seul, le vrai et l'unique, prince d'Hurluberlu, roi de Matapan et autres circonscriptions... (On installe son théâtre; jetant un coup d'œil à Hélène, à part.) Elle est là! vous vous disiez, pas vrai, Cadet-Roussel est un propre à rien.. qui ne pourrait pas seulement distinguer sa main droite de sa main gauche... qui passe son temps à bayer aux grues, ou à interroger la pointe de ses souliers... Cadet-Roussel est un idiot!... Eh bien, non!... pendant ce temps-là, Cadet-Roussel taillait, dans l'orme ou le tilleul, de jolis petits polichinelles, et tirait des profondeurs de sa cervelle, de belles histoires, à seule fin d'égayer ses concitoyens... — Voilà!

HÉLÈNE, bas à Aude. Il paraît joyeux!... les nouvelles qu'il me rapporte doivent être bonnes...

CADET. Une, deusse, troisse! On va commencer...! (A Hélène.) Approchez aussi, bonne femme, vous n'êtes pas de trop, à l'occasion de la fête du village, toutes les places, premières, deuxièmes et troisièmes sont au même prix : rien du tout!...

LES GAMINS. Bravo, Cadet-Roussel!

CADET. J'étais bien sûr que cette partie du programme aurait du succès...! Aujourd'hui je travaille gratis...! Cadet-Roussel est bon patriote!

TOUS. Bravo, Cadet-Roussel!

CADET. Attention! voici mon héros qui entre en scène! un mot encore, je ferai observer aux personnes de l'honorable assistance, qui auraient des lombagos dans le cerveau, ou la goutte dans l'entendement, que ce personnage est un seigneur comme qui dirait un marquis ou un comte, ainsi que l'indique, du reste, son habit brodé. — Paraissez! monsieur le comte!...

HÉLÈNE, à part. Un comte!...

CADET. Écoutez-moi cela... c'est une complainte à fendre le cœur; l'air est tout neuf... Il ne remonte qu'à Hérode, roi de Judée... paroles et musique de votre serviteur!... Chantant en faisant agiter sa marionnette.)

Air de *M. Artus.*

Arrachant ma petite fille
Aux sans-culottes inhumains,
Quittant mon domaine qu'on pille,
J'erre tout seul par les chemins!
Séparé de ma pauvre femme,
Et désespérant de son sort,
Sans cet enfant qui me réclame
Depuis longtemps je serais mort!

AUDE, bas à Hélène. L'imprudent!...

CADET, parlé. Elle m'a compris!... Mais grâce à Dieu, il y a encore de bonnes âmes sous la calotte du ciel : Écoutez ce que dit le serviteur fidèle au pauvre exilé : (Chantant.)

Sur la frontière d'Allemagne,
Cachez-vous avec votre enfant,
J'y mènerai votre compagne,
A l'aide d'un déguisement!...

HÉLÈNE, anxieuse. Quoi?...

CADET, par derrière, lui faisant des signes affirmatifs; continuant.

Partez! n'ayez aucune crainte!
On ne pourra vous découvrir...
Le ciel entendra votre plainte,
Et ne vous laissera pas mourir!...

HÉLÈNE, bas à Aude. Dieu soit loué! mon mari et ma fille sont en sûreté!...

AUDE. Le brave cœur!... (Mouvement parmi les paysans; tambour au lointain.) Cette fois, voici la vente!... Le malheureux va assister à son supplice... et je n'ai pu le prévenir!...

SCÈNE VI

LES MÊMES, GIROFLA, MADELEINE, MAITRE PITOIS, FOULE.

CADET. Seconde partie du programme qui n'a aucun rapport avec la première!... Qu'est-ce que c'est?... Voici mon auditoire qui s'envole?... Qui ose me faire concurrence?...

LES GAMINS. C'est monsieur le bailli!

CADET. Tiens! c'est monsieur le bailli! Eh bien, je vais lui faire concurrence aussi, moi!... (Le bailli entre.)

LES GAMINS. Bonjour, monsieur le bailli!

MAITRE PITOIS. C'est bien! c'est bon! assez! (Il s'assied devant la table, dressée par Aude.) Mes amis, vous avez été prévenus par le tambour du village que la maison de feu Mathurin était à vendre?...

CADET, avec sa marionnette qui fait les mêmes gestes que Pitois et répétant. Était à vendre!..

UN PAYSAN. Oh! vois donc la drôle de figure que montre Cadet!

LE GAMIN. Il ressemble à maître Pitois! (On rit.)

MAITRE PITOIS, se retournant. Hein?... Qu'est-ce que c'est?... (La marionnette disparaît.) La mise à prix est de deux cents écus!... l'enchère est ouverte; c'est moi qui mets la première enchère!... deux cents écus!

CADET, remontant la marionnette, même jeu. Deux cents écus!...

AUDE, glapissant. Deux cents écus!... (Maître Pitois prend une prise de tabac, Cadet fait éternuer sa marionnette; on rit.)

MAITRE PITOIS. Hein?... Pourquoi riez-vous?... C'est insupportable!... (La marionnette disparaît pour reparaître presque aussitôt.)

CADET, à part. Je t'apprendrai à interrompre mon spectacle...

AUDE. Deux cents écus!...

UN PAYSAN. Deux cent cinquante!...

AUDE. Deux cent cinquante!...

MAITRE PITOIS. Trois cents!...

CADET, faisant cogner la tête de sa marionnette. Trois cents!... Je m'en donne une bosse. (Rires.)

MAITRE PITOIS. Ah çà! mais vous riez toujours!... c'est inconcevable!... J'ai dit trois cents!...

UN PAYSAN. Quatre cents!...

GIROFLA, le regardant de travers. Toi! si jamais je te rattrape!...

AUDE. Quatre cents!... (A Hélène, qui fait un geste.) Taisez-vous! Girofla vous regarde! vous vous perdez!...

GIROFLA, à Aude. Hein?... tu dis?...

AUDE. Je dis quatre cents!

MAITRE PITOIS. Ah! ma foi! mon dernier chiffre! cinq cents écus!

UN PAYSAN. Je me retire... c'est bien payé!

GIROFLA, sautant au cou de Madeleine. La maison est à nous. Madeleine! Madeleine!... si tu savais comme tu es jolie ce matin!... avec tes grands cheveux blonds! Ah! comme je t'aime!...

CADET, passant sa tête à travers son théâtre. Hein?... quoi! qu'y a-t-il?... que dit-il?

GIROFLA. De quoi qu'il se mêle, ce saltimbanque-là?...

AUDE, à Cadet. Ah! va-t'en! va-t'en!...

CADET. Alors, cette maison... Madeleine!... Girofla...! ah! je comprends tout!.. c'est mon bonheur qui s'envole! (Il disparaît un instant avec ses marionnettes.)

AUDE. Cinq cents écus!... une fois.. deux fois!...

HÉLÈNE, bas à Aude. Mettez six cents écus!... Je le veux!

AUDE. Six cents écus!...

MAITRE PITOIS. Qui ose enchérir?

AUDE. Cadet-Roussel!... (*Cadet sort de sa baraque.*)

TOUS. Cadet-Roussel!

GIROFLA, *à part.* Il avait donc de l'argent, ce gueux-là!

MADELEINE. Si je n'ai pas la maison, qu'importe, Girofla!... tu sais bien que je t'aime!.

GIROFLA, *bourru.* Une femme sans dot sur les bras, merci! (*Il remonte, Madeleine le suit.*)

AUDE. Adjugé à Cadet-Roussel!...

TOUS. A Cadet-Roussel!

CADET, *revenant.* A moi cette maison!... à moi!... Mais c'est un rêve!... je suis pauvre!... Avec quoi payer? avec quoi?

HÉLÈNE. Vous m'avez donné l'hospitalité ainsi qu'à mon père mourant, n'est-il pas juste que je partage son héritage avec vous?... (*Elle remet un portefeuille à Aude.*)

CADET, *embrassant les mains d'Hélène.* Oh! madame!...

HÉLÈNE. C'est encore moi votre obligée, Cadet!... Ne venez-vous pas de m'apporter une bonne nouvelle? ..

CADET. Oui, madame!... votre mari est en sûreté,.. il vous attend sur la frontière allemande; je n'ai pu le voir, car il venait de partir sous le déguisement d'un colporteur; mais je tiens la nouvelle de l'ancien domestique de son ami monsieur de Brianceurt.

HÉLÈNE. Ah! merci, Cadet, merci pour ma chère petite fille, à qui j'apprendrai à prier pour vous!

GIROFLA, *à part.* Elle lui a parlé bas.

AUDE, *après avoir rangé les tables, s'approchant de Cadet.* Eh Cadet, te voila content, tu as déjà la maison!.. patience! Madeleine te reviendra!...

CADET, *secouant la tête.* Oh! je ne crois pas!...

(*Au loin, on entend battre la marche.*)

AUDE. Qu'y a-t-il encore? la caisse à Jean-Pierre!

FRUCHON, *au fond.* Non, da!... c'est une troupe de soldats qui monte la côte!...

TOUS. Des soldats!... (*Ils courent tous au fond. Bernard arrive en tête d'un détachement, précédé de Catherine en cantinière.*)

SCÈNE VII

LES MÊMES, BERNARD, CATHERINE, SOLDATS.

BERNARD, *arrivant à la tête d'un détachement.* Halte!... formez les faisceaux!

AUDE, *regardant Catherine en cantinière, marchant en tête.* La belle fille!

CATHERINE, *se redressant.* Femme! s'il te plaît! Catherine Giroux, ex-ravaudeuse au coin de la rue Dominique...

HÉLÈNE, *se cachant vivement près de la tonnelle.* Au coin de la rue où se trouve l'hôtel du Thill...

CATHERINE, *continuant.* Pour le présent, vivandière de la trente-deuxième demi-brigade, et femme Caracalla!...

AUDE. Caraca... quoi?...

BERNARD, *fièrement.* Caracalla! qu'est-ce que c'est? Apprends que Caracalla c'est moi, Guillaume Bernard, sous l'ancien régime...

AUDE. Bernard!... j'aime mieux ce nom-là!...

BERNARD. Et voilà Catherine, ma femme, une belle et bonne patriote, qui était avec moi à la prise de la Bastille!... (*Pendant tout le récit qui va suivre, Cadet et Hélène causent à voix basse sur le devant de la scène.*)

AUDE. Vous avez pris la Bastille, mon brave?...

CATHERINE. Non, mon fils, ce n'est pas lui, c'est moi...!

TOUS. Ah!...

CATHERINE. C'est de l'histoire! — Premièrement, Bernard était garde-française; secondement, mon amoureux!... Je ravaudais dans mon tonneau, quand je vois passer une grande foule... des soldats, des bourgeois. . des ouvriers... il y avait de tout!... Où allez-vous comme ça? criai-je à un voisin qui avait pris la hallebarde d'un Suisse? Il me répond : « Nous allons attaquer la Bastille!... Et ton amoureux marche en avant avec nous! .. » Je me dis, tout à part moi: Bon! il va attraper quelque chose!... Je ne veux pas qu'il se fourre dans cette bagarre-là!... Là-dessus, je cours à me casser les jambes, et, sur le boulevard Saint-Antoine, je vois de loin mon Bernard, qui était bravement en tête!... Je joue des coudes, et j'arrive à lui juste au moment où une balle le couchait à terre. Une autre aurait pleurniché, pas vrai?... Moi, j'étais comme folle : je ramasse un sabre, je cours, toujours tout droit devant moi; le pont-levis était baissé, je le passe la première, sans m'occuper de la fusillade, de la canonnade et de tout le tremblement!... Quand ma folie fut passée, ils me portaient en triomphe!... Il paraît que j'avais pris la Bastille sans le savoir!... Ça m'avait grisé, la gloire; aussi, quand Bernard, qui était devenu mon mari, m'eut annoncé qu'il partait à la frontière, je plantai là mes pratiques; je troquai mon tonneau contre un baril, et me voilà vivandière à perpétuité... Vive la nation!...

TOUS. Vive la nation!...

BERNARD, *à part.* Profitons de l'enthousiasme!... (*Haut.*) Oh! là, tapins, un roulement en l'honneur des paysans de la Moselle! (*Roulement.*) A cette heure, paysans, un peu de silence! Caracalla va parler!... hum!... hum!... « Citoyens!... la patrie est en danger!... (*Mouvement.*) Elle a besoin de tous ses enfants pour la défendre!... histoire de flanquer une raclée aux Prussiens; c'est pourquoi le sergent Caracalla vous convoque à vous enrôler au plus vite... Je vais prendre les noms des braves qui vont marcher à la frontière!... La levée en masse est décrétée. (*Roulement; on dresse une table, on apporte une plume et de l'encre; Bernard s'assied entre deux soldats; les autres et les habitants forment le groupe.*) Qui se fait inscrire? »

VOIX DIVERSES. Moi! moi! moi!...

GIROFLA. Qu'est-ce que c'est que ça, la levée en masse?...

AUDE. Cela veut dire que tous les hommes valides doivent prendre le mousquet et partir!

GIROFLA. Partir! à l'armée?...

AUDE. Parbleu! ce n'est pas au moulin!...

GIROFLA. Comment!... quitter le pays!... être soldat?... mais...

AUDE. Les hommes mariés sont seuls exceptés!

GIROFLA. Les hommes mariés!... (*A part.*) Les hommes mariés!... (*Criant.*) Madeleine!... Madeleine... Mais où donc est-elle fourrée, maintenant?... Les hommes mariés! Je le suis marié! moi! avec Madeleine! du moins, je devais l'être!... c'est tout comme...! Ah! je suis un homme de parole, moi! Madeleine! (*Il la cherche.*) Ah! enfin la voici! Madeleine! (*Madeleine lui fait froide mine; entraînant Madeleine.*) Tu me boudes?... chère mignonne!... pour un mot!... est-ce qu'il y a jamais de querelle qui tienne entre amoureux?... (*A des paysans.*) Je gage que cette inconnue, qui achète des maisons pour les donner aux autres, est une ci-devant!

LES PAYSANS. Une ci-devant?...

CATHERINE, *qui les a entendus.* Hein?... (*A part.*) Je ne me trompe point!... c'est la bonne dame qui faisait tant de bien dans le quartier.

AUDE, *à part.* Ma foi! Tout chemin mène à Rome! J'irai à Paris en passant par l'Allemagne... (*Haut.*) Je m'enrôle!

BERNARD. Ton nom?...

AUDE. François Aude...! poète français... et patriote!...

(*En cet instant Girofla va causer avec des paysans de mauvaise mine.*)

GIROFLA. Faudrait pourtant savoir à quoi s'en tenir!... Au bout du compte, nous ne ferions que notre devoir en la dénonçant!...

CATHERINE, *à part.* Tiens!... Je suis bien arrivée, moi!... (*Haut.*) Ah!... cette rencontre!... Comment! c'est toi, Manon?...

HÉLÈNE, *étonnée.* Quoi?...

CATHERINE, *à voix basse.* Dites donc comme moi! ou vous êtes perdue. (*Haut.*) Les patriotes te regrettent bien rue Dominique, va!... Tu vois!... moi, j'ai changé de métier; si tu faisais bien, tu ferais comme moi..., à cette heure, chacun doit servir la patrie à sa manière!... moi je verse du schnick aux patriotes!... J'ai besoin d'une aide, viens avec moi!

GIROFLA, *à Catherine.* Tu connais cette femme, citoyenne?

CATHERINE. Parbleu! c'est ma cousine!

TOUS, *à mi-voix.* Sa cousine!

GIROFLA. Elle a les mains blanches, ta cousine.

CATHERINE. Parce qu'elle fabriquait des dentelles; cette bêtise!... Elle est d'Alençon. (*A Hélène.*) Eh bien, viens-tu?

CADET, *bas.* Acceptez, madame! vous pourrez plus aisément vous rapprocher de la frontière, et jusque-là, je ne vous quitterai pas!... —je ne vous quitterai pas!

AUDE. Tu veux partir?... Mais la guerre n'est pas ton fait, mon pauvre ami!... Te voilà riche!... Tu peux épouser Madeleine si tu veux!... Laisse prendre le fusil à ton frère!... Il est solide, lui, et portera cela comme une plume!.. (*A Girofla.*) Eh bien, Girofla... tu ne t'es pas encore fait inscrire?...

GIROFLA, *montrant Madeleine qui est à son bras.* Abandonner une femme qu'on a compromise!... ce serait lâche!

AUDE, *à part.* Allons! il est encore plus poltron qu'intéressé!

CADET. Dites donc, sergent, est-ce que c'est bien difficile de se battre?

BERNARD. Pourquoi cela?

CADET. Pour savoir!

BERNARD. Rien n'est plus simple!... As-tu du courage?

CADET. Non!

BERNARD. Comment! Non? (*On rit.*)

CADET. Je ne sais pas!

BERNARD. Si tu voyais les Prussiens entrer chez nous et te prendre ton blé, ton pain, ton vin, ton amoureuse, qu'est-ce que tu dirais?

CADET. Mon amoureuse?... je n'en ai pas, mais c'est égal, je les tuerais!

BERNARD. Eh bien, voilà!... Si tu ne veux pas que les Prussiens entrent chez nous, lève-toi en masse!

CADET. Donnez-moi un fusil pour voir!... (Il prend un fusil.) Tiens!... ce n'est pas plus lourd que ça?... (A Bernard.) Écrivez : Anselme Girofla, dit Cadet-Roussel.

LES PAYSANS. Oh! eh! Cadet-Roussel, soldat!

GIROFLA. Il ne saura seulement pas charger son fusil!... C'est moi qui ne voudrais pas marcher derrière lui!

BERNARD. Ah! silence!... clampins!... (A un paysan, en montrant Cadet.) Laissez ce citoyen-là tranquille, et place aux hommes de bonne volonté!

CATHERINE. Eh Bernard!... Inscris aussi ma cousine Manon, ce sera mon aide-cantinière!

HÉLÈNE, bas. Merci!

CATHERINE, bas. Que voulez-vous?... C'est au tour des pauvres d'obliger les riches!

MADELEINE. Vraiment, vous partez, Cadet?

CADET, à mi-voix. Oui, Madeleine, pourquoi resterais-je?... puisque vous ne pourriez jamais m'aimer!... Ici, je serais mort de chagrin et ça n'aurait servi à personne, au lieu que m'en aller me faire tuer là-bas, ça servira peut-être à quelque chose!

GIROFLA, à part. Est-il bête!... (Haut.) Et ta maison?... et tes pièces de terre?

CADET. Je te les loue!

GIROFLA, vivement. Combien ça?

CADET. Une poignée de mains.

GIROFLA, à part. Ce n'est pas trop cher!

CADET. Et un baiser de Madeleine, qui deviendra ma fermière, puisqu'elle va devenir ta femme!

GIROFLA, à part. Maintenant que j'ai la maison, paysanne ou ci-devant, elle peut s'en aller où elle voudra, ça m'est bien égal!

MADELEINE. Adieu, M. Cadet! Ça me fait tout de même quelque chose de vous voir partir; je n'aurais pas cru que ça serait vous qui vous engageriez!

CADET, ému et l'embrassant. Vous le voyez, Madeleine, ce ne sont pas toujours les plus forts qui sont les plus braves! — Adieu Madeleine!

GIROFLA, voyant Cadet embrasser Madeleine. Il ne se gêne déjà plus!... On voit bien qu'il me croit son obligé!

MAITRE PITOIS, lui serrant la main. C'est très-bien, ce que tu fais là, Cadet; pendant ton absence, je te promets d'avoir l'œil à la ferme et sur ton fermier... (Il montre Girofla. — Cadet-Roussel va chercher ses marionnettes.)

BERNARD, aux soldats. A vos rangs!

CADET. Allons! Cadet-Roussel est soldat... La patrie est en danger! et chacun doit faire son devoir!... — Au vent ma défroque, à cette heure!... Au vent ma perruque!... Au vent mon habit de saltimbanque!... à vous, mes enfants, à vous pantins et marionnettes... je vous les donne!... Amusez-vous,... c'est votre métier d'enfants!... Celui des hommes est de se battre!... Tous ceux qui se sentent un cœur dans la poitrine doivent prendre un fusil!... Vive la nation!... (Il s'est débarrassé de son habit de saltimbanque et a pris un fusil.)

TOUS. Vive la nation!... (Roulement de tambours. — Les soldats et les volontaires s'alignent et se mettent en marche.)

ACTE DEUXIÈME

Les défilés de l'Argonne

Un campement dans les défilés de l'Argonne. — Petit vallon entouré de tous côtés de rochers et de pentes boisées. — Au fond, au milieu, un petit sentier masqué par une touffe de broussailles. — Au fond, autre sentier contournant une colline. — A gauche, autre chemin qui conduit à Valmy. — A droite, au premier plan, une tente en lambeaux qui sert d'ambulance. — Au milieu du théâtre, feu de camp et une vieille croix de pierre où sont attachés quelques bouquets desséchés. — Cette croix donne son nom à une partie de la forêt de l'Argonne : La croix aux bouquets.

SCÈNE PREMIÈRE

CADET-ROUSSEL, UN CHIRURGIEN, AUDE, SOLDATS BLESSÉS couchés sous la tente de l'ambulance.

UN CHIRURGIEN, terminant sa visite. Allons, mon ami, un peu de courage! le courage, c'est la moitié de la guérison!

CADET, effilant de la charpie. Avec une seule chemise, je ne pourrai jamais faire assez de charpie!

LE CHIRURGIEN, passant devant Cadet et lui frappant sur l'épaule. Brave, camarade, tu ne te contentes pas d'être brave pendant l'action, tu te rends utile après! (Il s'éloigne.)

SCÈNE II

LES MÊMES, moins le CHIRURGIEN.

CADET, réfléchissant. Si au moins j'avais une nappe et quelques serviettes; mais ce n'est pas le linge de table qui nous incommode!

AUDE, se levant d'auprès du feu. Hé! Cadet!

CADET. Quoi?

AUDE. Est-ce que tu ne songes pas bientôt à nous faire déjeuner?

CADET. Mes enfants, je suis un peu en retard; mais il n'y a pas de ma faute!

AUDE. Oh! nous savons que tu ne restes pas les mains dans les poches!

CADET, modeste. On fait ce qu'on peut!

AUDE. Y a-t-il une corvée, a-t-on besoin d'un homme de bonne volonté! tout de suite Cadet est sur les rangs!.. Un malade est-il à soigner! parbleu, voici Cadet!... Faut-il s'occuper de la cuisine? nous avons Cadet toujours! Vois-tu! si ce n'était ton sexe, je te nommerais immédiatement la mère des soldats.

CADET, doucement. Tais-toi donc! tu m'empêches de goûter ce bouillon!... avec recueillement!

AUDE. Il ne veut même pas d'éloges!... Quand je songe qu'une balle tirée par quelque gredin peut le tuer... comme le premier venu... ah! décidément c'est bête la guerre! (Il tourne le dos.)

PREMIER SOLDAT, se réveillant et s'étirant. Encore, si on se battait!... mais non! nous restons là inutiles comme des danseurs... (Regardant piteusement ses pieds.) Sauf les chaussures pourtant... et le général ne donne pas le signal de la contredanse!

CADET. Mes petits! vous n'êtes pas raisonnables! le général Kellermann occupe Valmy, il veut entourer l'armée ennemie, pas vrai! (Il goûte la soupe.) C'est un peu fade!... (A Aude.) Fais-moi passer une cartouche. (Il la vide dans le pot.) Là! ça donnera du goût! (Continuant.) Eh bien, une supposition que nous laissions prendre ces défilés de l'Argonne!...

UN BLESSÉ. Eh! Cadet, ma tisane?

CADET. On y va! (A un soldat.) Une bourrée sous la marmite!... — mon pot à tisane!... ah! le voici! (Il va au malade.) Tiens! bois... Avait-il soif!

LE BLESSÉ. Merci, Cadet.

CADET, revenant près du feu, il reste près de sa marmite qu'il découvre. Où en étais-je resté?... Ah! — une supposition que nous laissions prendre ces défilés de l'Argonne, l'ennemi tourne l'armée et, au lieu de recevoir une raclée, c'est lui qui nous la donne! voilà!

AUDE, criant. Malheureux! tu mets la tisane dans le bouillon!

CADET. Tiens! c'est vrai! je n'y pensais plus: ce que c'est que de parler!

PREMIER SOLDAT. Ça n'aurait peut-être pas été mauvais! Qu'est-ce que tu nous donnes, aujourd'hui, Cadet? J'ai une faim d'enragé!

CADET. Ah! mes enfants! c'est du soigné.

DEUXIÈME SOLDAT. Il me paraît maigre, ton bouillon!

CADET, indigné. Maigre! ce bouillon-là! il vous regarde, tant il a d'yeux!

AUDE. Mettons qu'il est borgne!

CADET. Peut-être bien que vous voudriez des cailles rôties?

PREMIER SOLDAT. Avec des feuilles de vigne autour!

DEUXIÈME SOLDAT. Et des truffes!

PREMIER SOLDAT. Mieux encore! des choux au lard! (Marque d'approbation des soldats.)

CADET. Oh! les gourmands!

AUDE, avec convoitise. Ah! oui!... des choux au lard! les choux au lard du pays! — La marmite est accrochée à une crémaillère, dans une haute cheminée qui peut abriter toute la famille, et non pas suspendue en plein vent, à trois bâtons, comme une marmite de bohémiens! Et chaque fois qu'on soulève le couvercle, quelle odeur! délices du paradis! Ah! mes bons choux au lard, si blonds, que ma vieille mère cuisait si bien, quand vous verrai-je encore servis tout fumants sur la table cirée et luisante de la cuisine, dans le grand plat d'étain poli! (Poussant un soupir.) Oh! oui! le pays et les choux au lard! les choux au lard et le pays!

SCÈNE III

LES MÊMES, BERNARD (galons de capitaine), puis CATHERINE et HÉLÈNE (déguisée en cantinière). (Bernard est entré avant la fin de la tirade d'Aude).

BERNARD, à Aude. Allons, pleurnicheur! assez causé. — N'est-ce pas le pays que tu défends ici, — et tes choux au lard, par la même occasion? — Deux jours de corvée pour t'apprendre à murmurer.

AUDE, à part. Décidément, je n'étais pas fait pour la vie militaire! Oh! mais là, pas du tout!

BERNARD. Et maintenant, Clampin, avance à l'ordre. Le vaguemestre est arrivé ce matin, j'ai une lettre pour toi. (Il lui donne la lettre.)

AUDE. Une lettre de ma mère! Oh! capitaine, à présent donnez-moi dix jours de corvée si vous voulez! (Il baise la lettre.) Tous les soldats se sont éveillés au mot vaguemestre.)

VOIX DIVERSES. Et moi! et moi! capitaine! — Vous devez avoir une lettre pour moi.

BERNARD, à divers. Michelin? — voici! — Bonnin? — voilà! — Eh! Jean-Pierre?

VOIX DIVERSES. C'est de mon père! — de ma sœur!

CADET. La distribution est finie, et..... il n'y a rien pour Cadet! Girofle et Madeleine m'oublient; tant mieux, c'est qu'ils sont heureux!

BERNARD, appelant. Cadet-Roussel?

CADET, en sursaut. Hein!

BERNARD, sévèrement. Approche!... Qu'est-ce que tu viens de faire encore?.

CADET, étonné. Moi, capitaine!... je ne sais pas!... est-ce que j'aurais manqué à la discipline?

BERNARD. Hé! non. Ce que tu as demandé au pays est arrivé!

CADET, joyeux. Ah!

BERNARD. Mais tu mourras sur la paille, imbécile! C'est donc une maladie, chez toi, la bonté? Comment! tu donnes ton sang à la patrie, et ce n'est pas encore assez!

CADET. Mon Dieu, ce que j'ai fait est tout simple!

BERNARD. Oui, tout simple pour toi! Le charretier a apporté en même temps une lettre.

CADET. Une lettre pour moi?

BERNARD. La voici.

CADET. Oh! donnez, donnez! Une lettre de Girofle: il ne m'avait pas oublié, ni Madeleine non plus! (Pendant ce qui suit, chacun des soldats reste absorbé par la lecture de sa lettre; de temps en temps, quelques-uns s'essuient les yeux. Catherine et Hélène sont dans la cantine, en vue du public.)

CADET, sur le devant de la scène. Oui! la lettre est bien de Girofle. — Sans doute, il va me parler de Madeleine! Hum! — je vois trouble, moi! (Lisant.)

« Je t'envoie le tas de sabots que tu m'as demandé; ça me coûte cher! (Parlé.) C'est moi qui les paye. — (Lisant.) Une drôle d'idée que tu as eue là! — J'ai été, comme de juste, obligé d'emprunter sur ta propriété. — Et les gens sont bien durs sur les intérêts, au jour d'aujourd'hui. — Tu me dedemandes de l'argent. Les foins n'ont guère donné. — Je t'envoie des assignats qui n'ont point cours ici, mais qui pourront peut-être te servir là-bas. — Madeleine est un peu pâlotte; — elle me ruine en frais de médecin. — Et à quoi ça sert? — Mon plus beau bœuf vient de mourir: je n'ai pas de chance! Je me porte bien.

» GIROFLA. »

(Après un silence.) J'aurais mieux aimé ne pas recevoir cette lettre-là.

CATHERINE, à mi-voix. Ne craignez rien, madame. — Nous voici presque hors de danger. Nous sommes à quelques lieues à peine de la frontière; pendant la première marche vous déserterez. — Déserter, ce n'est pas déshonorant pour une femme. Mais comment pourrez-vous trouver cette ferme, où vous attend votre mari, et dont vous ignorez le nom?

HÉLÈNE. Tout ce que je sais, c'est que cette ferme est là sur la frontière, entre Périgny et Monville.

CADET, revenant au milieu de la scène. Eh bien, les autres, on boude donc à ma cuisine?

TOUS. A table! à table!

AUDE, s'asseyant par terre. A table! — C'est une façon de parler!

BERNARD. Goûtons ça! et vivement!

CADET. Un instant! les citoyennes d'abord.

BERNARD. C'est juste! (Aude va porter une gamelle aux cantinières.)

CADET, il va prendre une caisse, étend un mouchoir dessus et y pose la marmite. La caisse à ce pauvre Michu! ça nous servira de table. C'était un brave!

BERNARD. Que voulez-vous? il est mort en faisant son devoir! Ne versons pas de larmes dans le potage! (Bruit de cuillers.)

AUDE, perplexe. Hé! Cadet!

CADET. Qu'y a-t-il?

AUDE, même jeu. Qu'est-ce qu'il met donc dans la soupe, le gouvernement?

CADET, blessé. Dam! quand on n'a ni viande, ni légumes, ni sel, on attrape quelques rats d'eau, on arrache quelques carottes sauvages et on fait une petite infusion de poudre dans le bouillon: c'est bon tout de même.

AUDE. Cadet est un fier cuisinier!

CADET, servant. Second service!

BERNARD. Comment! un autre plat! — Quel luxe!

CADET, modeste. Oh! c'est simplement le bouilli, auquel j'ai ajouté une petite sauce!

AUDE. Bravo! (Tendant son écuelle.) Rat d'eau aux carottes, pour un!

BERNARD. Quand je serai général, je prendrai Cadet pour cuisinier.

CADET. Tout le monde en a-t-il?

TOUS. Oui! oui!

CADET. Alors, je peux en manger un peu!

AUDE, mangeant. S'il y avait des plumes là dedans, on prendrait ça pour du perdreau! .. Vive Cadet-Roussel!

TOUS. Vive Cadet-Roussel!

AUDE. Tiens! Cadet, ta cuisine m'inspire; il me vient à l'idée d'ajouter deux couplets à ta complainte! je suis ton historiographe, moi!

TOUS. Oui! Les couplets!... Les couplets!

AUDE. Voilà pour le dessert!

PREMIER COUPLET.

Cadet-Roussel fait des repas
Comme à Coblentz on n'en fait pas;
On en mangerait la gamelle.
Que direz-vous de Cadet-Roussel?
Ah! ah! ah! oui vraiment!
Cadet-Roussel est bon enfant!

DEUXIÈME COUPLET.

Quittant son amour et son bien
Il part comme un bon citoyen,
Volontaire de la Moselle;
Que direz-vous de Cadet-Roussel?

TOUS.

Ah! ah! ah! oui vraiment!
Cadet-Roussel est bon enfant!

CADET. De grâce!.. mes amis!

AUDE. Va-t'en récurer ta marmite!

TOUS. Oui! oui!

BERNARD, les interrompant. Silence!... à mon tour!

TOUS. Oh! le capitaine qui va chanter!

BERNARD. Troisième couplet!... couplet de circonstance!

Il vend son champ et son enclos
Pour nous acheter des sabots...

TOUS. Comment des sabots!

BERNARD. Oui, mes enfants, des sabots! (Continuant.)

Il a des souliers sans semelle,
Que direz-vous de Cadet-Roussel?

TOUS, avec enthousiasme.

Ah! ah! ah! oui vraiment!
Cadet-Roussel est bon enfant!

AUDE. Comment! capitaine! des sabots!..

BERNARD. Eh! oui! Cadet-Roussel par avance vous donne vos étrennes.

DEUXIÈME SOLDAT. Des étrennes!..

BERNARD. De vraies pantoufles de noyer!.. Les sabots viennent d'arriver, ils sont là!. (Il désigne une coulisse) On vous les distribuera tout à l'heure.

AUDE. Offrons d'abord une tournée à Cadet-Roussel!

PREMIER SOLDAT. Ça c'est juste!..

BERNARD, appelant. Eh! la petite mère!

CATHERINE. Voilà! voilà! Manon, apporte les verres!

HÉLÈNE. Voilà, citoyens!

CATHERINE, regardant Cadet (Haut.) Que faut-il vous servir?

BERNARD. De l'eau-de-vie!..

CATHERINE. Voilà! Numéro un!.. liqueur des braves! (Désignant madame de Thil.) Elle est neuve dans la partie, c'est un peu timide, mais ça se fera! n'est-ce pas, Manon!

HÉLÈNE. Toute au service des citoyens. (Elle verse à boire.)

BERNARD. A la santé de Cadet!

TOUS. A la santé de Cadet!

AUDE et CADET, à mi-voix à Hélène. A votre santé, madame.

HÉLÈNE, bas. Merci.

AUDE. Maintenant aux sabots! (La charrette entre.)

TOUS. Oui! oui! aux sabots!

BERNARD. Attendez! Cadet, avance à l'ordre, et fais la distribution de la chose. (Cadet monte sur la charrette et distribue les sabots aux soldats.)

CADET. Capitaine, à vous l'honneur si le cœur vous en dit!

BERNARD. Merci! commence par ces braves qui n'ont plus à leurs souliers que les semelles du père Adam; mes bottes iront bien encore jusqu'à Berlin!

CADET, distribuant les sabots. Voilà! — Aude, mon vieux, à toi! une paire d'escarpins de combat. (Aux autres en jetant une paire de sabots dans la foule.) Attention! ce n'est pas fait pour la tête ces objets-là!.. Maintenant le bureau est fermé! — il n'en reste plus qu'un, pour moi!... je le garde... j'en ferai une salière pour la cantine!

AUDE, riant. A la bonne heure! avec toi, il n'y a rien de perdu! (Aux soldats.) Maintenant nous voilà chaussés comme des marquis, allons, saute sabot! (Les soldats chaussés de sabots descendent en ligne à l'avant-scène en marchant et chantant en mesure:)

Ah! ah! ah! oui vraiment!
Cadet-Roussel est bon enfant!

BERNARD. Sac à cartouches, mes enfants! un rien vous relève! J'espère que vous ne vous plaindrez plus à présent! vous voilà heureux comme des coqs en plâtre!

CADET. Oh! des coqs en plâtre!.. il y a longtemps qu'ils seraient cassés!

BERNARD. C'est égal, on parlera un jour des soldats de l'Argonne!

AUDE. Les défilés de l'Argonne, sont les Thermopyles de la France!

BERNARD. Silence! un officier d'état-major!..

SCÈNE IV

LES MÊMES, UN AIDE DE CAMP, suivi de FRUCHON, un fusil en bandoulière.

L'AIDE DE CAMP, remettant un pli à Bernard. Dépêche du général Kellermann!

BERNARD, après avoir lu. C'est bien!

L'AIDE DE CAMP. Voici un paysan qui vous servira de guide à travers les sentiers de l'Argonne.

BERNARD, à Fruchon. Tu connais l'Argonne?

FRUCHON. Oh! l'Argonne, la forêt et la montagne, j'y passe ma vie à l'affût. Suivez-moi, et nous ferons bonne chasse!

BERNARD. C'est bien! (L'aide de camp sort, Bernard lit la dépêche.)

SCENE V

LES MÊMES, AUDE, SOLDATS, chaussés de sabots, BERNARD, FRUCHON.

BERNARD. Mes enfants! venez vite, voici la vraie danse qui va commencer!

TOUS, avec satisfaction. Ah!!!

BERNARD. On vient de me donner l'ordre de marcher.

TOUS. Enfin!..

BERNARD, lisant des yeux. Ah! diable!

DEUXIÈME SOLDAT. Tiens! ça n'a pas l'air de vous faire plaisir!

BERNARD, se parlant à lui-même. Sac à cartouches! c'est vexant de reculer!

TOUS. Reculer!...

AUDE. Comment! reculer!... Ce n'est pas ma vocation d'être soldat, c'est vrai!... mais reculer devant l'ennemi, je ne suis pas né pour ça non plus!

BERNARD. Silence, clampin! la discipline parle! écoutez!

TOUS. Ah! (Ils forment un groupe autour de Bernard.)

BERNARD, lisant. « Vous rejoindrez immédiatement par la route de Valmy les brigades voisines; le plus grand silence est nécessaire dans cette manœuvre, qui a pour but de tourner l'ennemi. — Que tous les feux restent allumés; vous choisirez dans chaque compagnie un homme de bonne volonté qui, montant la garde à chaque bivouac, puisse faire croire aux Prussiens que toutes nos positions sont encore occupées. » (Parlé.) Voici l'ordre; maintenant quel est le brave qui veut se dévouer à rester ici?

TOUS. Moi! moi!...

BERNARD. Choisir tout le monde, ça devient difficile! Pour que personne ne soit jaloux... tirons au sort!

TOUS. C'est cela! c'est cela!

BERNARD. Comme aux petits jeux! que chacun mette un gage dans mon chapeau! très-bien! (Opération du tirage au sort, à madame de Thil.) L... [illegible]! avance à l'ordre! (Madame de Thil s'avance.) Tire les gages! (Elle obéit, silence.)

HÉLÈNE, remettant un objet à Bernard. Voilà!

BERNARD. A qui le couteau?

CADET. A moi!

BERNARD. Cadet-Roussel! (Mouvement.) Le sort a bien choisi... Cadet se fera tuer en homme d'honneur... A vos rangs!

AUDE, tristement. Adieu, Cadet!... ta biographie ne sera pas longue.

CADET. Il se battit bien et mourut de même, voilà toute l'histoire du soldat! (A Aude, bas.) Aude, je te recommande le dernier couplet: *Ah! ah! ah! oui vrai...*

CATHERINE, lui sautant au cou. Oh! mon pauvre Cadet!

HÉLÈNE. Oh! mon ami, si mes prières sont entendues là-haut, vous échapperez à ce danger terrible!

CADET. A la grâce de Dieu! (Les rangs se forment.)

CATHERINE, bas, à madame de Thil. L'instant approche, madame!... je vous montrerai le sentier qui mène à la frontière.

AUDE. Tiens! c'est toi Fruchon! Que viens-tu faire ici?

FRUCHON. Je viens pour vous mener à la chasse de la grosse bête!

BERNARD. Portez armes! (Bernard fait les commandements militaires qu'on exécute.) Silence dans les rangs! (Défilé, Hélène qui est restée en arrière, s'esquive.)

SCÈNE VI

CADET, en faction, suivant Hélène de l'œil.

La voilà partie! pourvu qu'elle ne tombe pas dans une embuscade! — Allons, me voilà tout seul, posé là en sentinelle perdue, oh! bien perdue!... Je ne peux pas en réchapper... d'un instant à l'autre, l'ennemi montera jusqu'ici, et alors, mon pauvre Cadet, tu auras ta feuille de route pour l'éternité!... Eh bien, c'est drôle, je n'ai pas peur du tout! je ne me savais pas si brave!... Ah! c'est que ceux-là seulement tiennent à la vie qui se sentent aimés!... Les Prussiens peuvent me tuer, moi! personne ne pleurera Cadet-Roussel; pas même son frère! lui, moins que tout autre peut-être! (Tirant sa lettre.) Cette lettre en est la preuve! Ah! elle m'attriste cette lettre-là, si je meurs, je ne veux pas qu'on la trouve. (Il la glisse dans le canon de son fusil.) Au moins les Prussiens ne pourront pas la lire, eux! — Hein? il me semble que quelque chose a bougé là-bas!.. Des pierres qui s'éboulent!... c'est l'ennemi qui monte le défilé!... Dans ces broussailles on ne voit rien... (Il arme son fusil.) Qui vive!... rien ne répond!... Je vais tirer au jugé. (Il met en joue le buisson du fond, ce buisson s'entr'ouvre et laisse passer deux têtes d'enfants.) Deux enfants!

SCÈNE VII

CADET, GILBERT, enfant, LA PETITE JEANNE.

GILBERT, à Jeanne. N'aie pas peur! mets-toi derrière moi! (A Cadet.) N'approchez pas, l'homme!... je ne vous crains pas, allez! (Il le menace d'une pierre qu'il tient à la main.)

CADET. Et tu as bien raison! pauvre petiot!... Sont-ils gentils ces chérubins-là!

GILBERT. Êtes-vous un Prussien! vous?

CADET. Non, mon petit homme, je suis français.

GILBERT. Rassure-toi, petite! c'est un Français. (Les enfants s'approchent.)

CADET, pressant Jeanne. Pauvre chère mignonne, elle est gelée!.. (Il la met auprès du feu.) Là, réchauffe-toi bien! Ses petits pieds sont en sang!

GILBERT. C'est que nous avons tant couru!

CADET, avec intérêt. Vous venez de loin?

GILBERT. Non!... de la ferme de l'Ombraie, là, à deux lieues d'ici; mais nous nous sommes sauvés à travers bois à cause des soldats.

CADET. A cause des soldats!

GILBERT. Des Prussiens!... qui ont tué son père, à elle, et aussi le mien.

CADET. Pauvres enfants! et sais-tu où est l'ennemi?

GILBERT. Par ici, tout près, nous l'avons entendu pendant toute la route!

CADET. Les voici!... (Il prête l'oreille.) Il faudrait vous cacher! où cela!... Ah! tiens! là-dedans! pauvre petite, elle est si fatiguée qu'elle s'est endormie dans mes bras! (Il se dirige vers la cantine abandonnée, Cadet cache avec soin la petite Jeanne, et revient.) Et toi!

GILBERT. Oh! moi je ne me cache pas... moi, je suis un homme!

CADET. Ah! tu es un homme, toi! Voilà que j'ai peur à présent.. Oh! pas pour moi, mais pour eux... comment faire pour le sauver? (Se frappant le front.) Ah!... une idée!... oui petit!.. tiens, tu vois cette caisse?.. sauras-tu t'en servir seulement?

GILBERT. Pour battre la charge? je crois bien, mon oncle était tambour du village, et je battais pour lui quand il avait sa goutte.

CADET. Eh bien, écoute-moi; mon enfant, l'ennemi va venir, mais s'il croit nous surprendre, il sera tourné par mes camarades. Écoute, tu entends là... en bas... bien loin encore, malheureusement, entends-tu ?

GILBERT. Oui, c'est le tambour.

CADET. Les Français ont fait leur mouvement et vont attaquer... si les Prussiens croyaient ce poste occupé, nous pourrions encore échapper... au premier coup de feu que je tirerai, tu taperas sur la peau d'âne tant que tu auras de force.

GILBERT. Oh! j'en aurai!

CADET. Mais s'il faut qu'on t'entende, il ne faut pas qu'on te voie. Là, derrière ces rochers, tu seras comme en embuscade. (*A part.*) Et à l'abri des balles! (*Haut.*) L'ennemi croira qu'il arrive du renfort, et n'osera pas attaquer peut-être... va! Voilà l'ennemi. (*Criant en courant.*) Sentinelles, prenez garde à vous!... qui vive! qui vive! aux armes! (*Il tire.*)

GILBERT, *caché derrière un rocher mais visible pour le public, bat la charge, et la charge répond de l'autre côté, fusillade à la cantonade.*

CADET. Les Français! Le régiment des sabots revient, nous sommes sauvés!.. (*La charge redouble du côté où est caché Gilbert; au même instant, on entend battre la charge du côté opposé! La division de Bernard reparaît.*)

BERNARD. Victoire! (*Criant.*) L'ennemi a été cerné! par Cadet-Roussel tout seul.

CADET. Tout seul! oh! non! j'avais du renfort... tenez! (*Paraît Gilbert. Cadet va à la cantine.*)

BERNARD. Si la Convention est juste, Cadet, tu auras un sabre d'honneur pour récompense!

CADET, *apportant la petite.* Ma récompense, la voici!

CATHERINE. La jolie enfant! une petite cantinière pour l'avenir! (*Les soldats l'entourent; groupes.*)

BERNARD. A propos!... et ta cousine! je ne la vois point!

CATHERINE, *riant.* Elle aura sans doute eu peur!... (*A part.*) Elle doit être loin maintenant!

CADET, *à Gilbert.* Comment t'appelles-tu, mon petit homme?

GILBERT. Gilbert!

CADET. Et la petite?

GILBERT. Je ne sais pas!

CADET. Ce n'est donc pas ta sœur?

GILBERT. Non!...

AUDE. Mais que vont-ils devenir, ces pauvres petits!

CADET, *prenant les enfants.* Je vais les envoyer au village, je les adopte. (*Marques d'approbation.*) Au moins comme cela j'aurai quelqu'un à aimer... (*Soupirant.*) Et quelqu'un qui m'aimera peut-être!

TOUS. Vive Cadet-Roussel!

ACTE TROISIÈME

La Maigriote

Dans la maison de Cadet, habitée par Girofla. — Cour d'intérieur. — A gauche une table — A droite escalier tournant conduisant dans la maison. — A droite de l'escalier, la porte du cellier. — Au fond, un petit mur coupé par une porte claire voie. — Derrière le mur, arbres et champs. — Dans la cour, charrettes, perches, etc.

SCÈNE PREMIÈRE

GIROFLA, MAITRE PITOIS, *ils sont attablés.*

GIROFLA, *frappant du pied.* S'il est Seigneur Dieu possible qu'on puisse être aussi dur que cela au pauvre monde! pour quinze cents malheureux francs!

MAITRE PITOIS. Oui, mon garçon, les créanciers ont la faiblesse de vouloir être payés... Et si tu ne les payes pas, ils te feront vendre.

GIROFLA, *avec désespoir.* Vendre!...

MAITRE PITOIS. Pourquoi cet étonnement? Tu récoltes ce que tu as semé! Est-ce que tu as eu de la pitié, toi, lorsque tu as fait mettre à la porte de sa maison la veuve Michelin? Et cela pour quatre ou cinq sacs de blé que la pauvre femme te devait! As-tu eu de la pitié vis-à-vis de Jean-Pierre que tu as fait exproprier? vis-à-vis de tant d'autres que tu as tous ruinés, après les avoir obligés, comme tu disais... à cent pour cinq; car c'est à ce taux-là que tu prêtais ton argent.

GIROFLA. J'avais eu tant de peine à le gagner! J'y ai mis douze ans!... Et après la mort de Madeleine, — une maladie qui m'a ruiné en médicaments, — je me suis remis à piocher la terre, et quand j'ai eu rattrapé quelques écus j'ai voulu qu'ils fassent du profit, pas vrai! Le commerce d'argent allait assez bien! alors, j'ai emprunté à de plus riches que moi, pour prêter à de plus pauvres; mais le guignon est à mes trousses, mes débiteurs me font banqueroute et mes créanciers me poursuivent... Ils ne veulent point me donner de temps, ils me mettront sur la paille!

MAITRE PITOIS. Ils te mettront où tu en as mis tant d'autres.

GIROFLA. Les autres étaient des meurt-de-faim, tandis que moi je peux répondre : j'ai des terres!

MAITRE PITOIS. Tu as des terres à Cadet!

GIROFLA. Ah! parlons-en de celui-là! un imbécile qui ne sera jamais tant seulement caporal, il ne sait attraper que des coups; à la dernière bataille, à Austerlitz, il a encore reçu un biscaïen qui l'a envoyé à l'hôpital pour six mois.

MAITRE PITOIS. Cadet est un brave garçon!... si tu avais suivi son exemple!...

GIROFLA. Cadet n'a pas de cœur.

MAITRE PITOIS. Lui!

GIROFLA. C'est un égoïste, un bon à rien, quoi! Je me suis tué à lui rendre des services, et il m'en récompense bien! Je lui ai écrit, il y a huit jours, pour lui demander l'autorisation d'emprunter à hypothèque sur sa propriété, et il fait le mort! Ayez donc un frère et suez du matin au soir pour élever ses enfants!

MAITRE PITOIS. Ses enfants?... Gilbert et la Maigriote?

GIROFLA. Oui!

MAITRE PITOIS. Oh! tu les as élevés... à la dignité de domestiques! ce n'est pas encore leur éducation qui t'a coûté bien cher, Girofla!

GIROFLA. Vous croyez cela, vous?

MAITRE PITOIS. Dame! depuis quatorze ans que Cadet t'a confié ses enfants d'adoption, il ne s'est pas écoulé un trimestre sans qu'il t'envoyât mille cadeaux pour eux! tantôt un bonnet, un fichu, une robe pour la Maigriote, tantôt de la toile ou du drap pour les habits de Gilbert.

GIROFLA, *haussant les épaules.* Des chiffons! la belle affaire!

MAITRE PITOIS. Sans compter des pièces d'argent blanc encore!

GIROFLA. C'est-à-dire que je n'ai rien fait pour eux? Durant ces quatorze ans ils n'ont pas mangé, peut-être?

MAITRE PITOIS, *secouant la tête.* Ils n'ont peut-être pas toujours mangé leur content!

GIROFLA. Il n'en est pas moins vrai que voici Gilbert quasi-maître d'école, à cette heure et joliment instruit.

MAITRE PITOIS. Parce qu'il était courageux et intelligent! Lorsque tu l'abandonnais, il ne s'abandonnait pas, lui...! Le maître d'école s'est intéressé à Gilbert, et, de son domestique, il a fait son élève, et, par occasion, son suppléant.

GIROFLA. Si j'avais gardé Gilbert à la maison comme un fainéant, si je ne l'avais pas renvoyé, ce bonheur-là ne lui serait pas arrivé tout de même. C'est donc à moi qu'il le doit; mais Gilbert est encore un ingrat comme Cadet, comme la Maigriote qui, grâce à moi, sait un état.

MAITRE PITOIS. Elle en sait même plus d'un, la pauvre fille! Elle sait garder les dindons!... Elle sait laver la vaisselle! Elle sait balayer la maison! sarcler les champs, battre le blé; oh! tu as soigné son éducation!

GIROFLA. Quand on n'a pas de rentes!

MAITRE PITOIS. Enfin, je t'ai dit tout ce que j'avais à te dire, j'ajoute que tu aurais tort de compter beaucoup sur le bail des terres de M. de Briencourt, le nouveau propriétaire du château et des biens de feu M. de Thil... Ce bail t'aurait permis de remonter sur ta bête, comme on dit; mais le jeune monsieur m'a paru assez mal disposé pour toi... Puis la chose ne dépend peut-être pas complètement de lui, la propriété appartenant à sa belle-mère madame de Briancourt... — Mais tu dois la connaître?

GIROFLA. Moi!

MAITRE PITOIS. Sans doute! Est-ce que tu n'as pas connu madame de Thil?... (*Mouvement de Girofla.*) Après la mort de son mari, pendant l'émigration madame de Thil s'est remariée avec M. de Briaucourt dont M. Maurice est le fils... Aîné...

GIROFLA. Ainsi...?

MAITRE PITOIS. Il faudrait peut-être attendre pour demander la ferme, le retour de madame de Briancourt, qui doit revenir d'un jour à l'autre.

GIROFLA, *à part.* Plus souvent! je serais bien sûr que mon bail ne serait pas signé! Elle n'aurait qu'à me reconnaître. Madame de Thil! Quelle histoire! — Voilà bien ma chance! (*Haut.*) Ce n'est pas dans huit jours ni dans quinze qu'il me

faut le bail, c'est aujourd'hui même, sinon il ne me reste qu'à me pendre.

MAITRE PITOIS, à part. Allons, j'ai bien fait d'écrire à Cadet, il faut qu'il sache tout ce qui se passe ici.

SCÈNE II

LES MÊMES, LA MAIGRIOTE. (Elle surgit brusquement de derrière la haie; ses cheveux sont en désordre, elle est presque en haillons. D'une main, elle tient une longue gaule, et, de l'autre, un morceau de pain bis qu'elle mord à belles dents.)

LA MAIGRIOTE. Vous n'avez pas vu le grand noir?

GIROFLA. Ah! la Maigriote! elle est toujours à écouter dans quelque coin, celle-là!

MAITRE PITOIS. Qu'est-ce que c'est que cela, le grand noir?

LA MAIGRIOTE. Un de mes écoliers, donc!

MAITRE PITOIS, riant. J'y suis, c'est toi qui es la maîtresse d'école... des dindons!

LA MAIGRIOTE. Jarni-da! c'est vrai, et le grand noir est le plus mauvais de mes élèves... On ne sait pas comment le conduire!

GIROFLA. Alors il te ressemble!

LA MAIGRIOTE. Faites excuse, monsieur Girofla, je suis une créature baptisée, et non point une bête, comme vous me le répétez tous les jours!

GIROFLA. Voyez-vous ça!

LA MAIGRIOTE. Parce que je suis pauvre et que je mange votre pain. (Elle mord à même.) Je ne veux pas en dire de mal, mais il y a des jours où il est fièrement dur! Ce n'est pas une raison pour me molester! Je donne à manger à mes dindons, tous les jours aussi moi; mais je ne leur fais pas sentir qu'ils sont mis au monde pour être plumés.

GIROFLA, haussant les épaules. Aussi sotte que laide!... (A Pitois.) Allons, venez, maître Pitois, nous serons mieux pour causer là-dedans. (Bas.) Et je vous en prie, revoyez le monsieur du château, il me faut ce bail, c'est ma seule ressource, il me le faut avant le retour de madame de Thil. (Ils montent l'escalier et rentrent dans la maison.)

SCÈNE III

LA MAIGRIOTE, seule, regardant partir Girofla, et jetant sa gaule. C'est une injustice aussi d'être appelée laide et sotte, du matin au soir! La volaille peut bien aller marauder où elle voudra, elle reviendra toujours à son perchoir, à la tombée de la nuit! comme moi! M. Girofla avait raison, nous nous ressemblons,... c'est la même chose qui nous attache! La pâtée! Ah! il m'étouffe, ce pain-là! (Elle jette le pain.) Les moineaux francs ne le mépriseront pas eux!... Ce qui nuit aux uns, profite aux autres! (Elle s'assied.) Laide et sotte!... Si M. Girofla, qui a des vignes et des prés, m'avait envoyée à l'école quand j'avais huit ans et que je lavais la vaisselle, je ne serais peut-être pas tant sotte!... Laide!... Oh! oui, il a raison, je suis laide, je le sens bien! Personne ne me parle, tout le monde m'injurie!... Tout le monde, excepté Gilbert!... sotte et laide!... Ah! pourquoi le bon Dieu, qui est juste, donne-t-il la beauté aux unes et la laideur aux autres!.. (Après un silence.) D'ailleurs, puisque personne ne fait attention à moi, qu'est-ce que ça me fait d'être laide? (Se levant brusquement.) Après tout, ça ne sert à rien de pleurer, je vas chercher le grand noir. (Apercevant Gilbert qui entre.) Ah! Gilbert!...

SCÈNE IV

LA MAIGRIOTE, GILBERT, sans entrer, sur le seuil.

GILBERT. Bonjour, Maigriote! Est-ce que Girofla est à la ferme?

LA MAIGRIOTE. Oui... mais il s'est renfermé avec le notaire.

GILBERT. Alors, je reviendrai... (A part.) Je veux savoir ce qu'il y a de vrai dans tous ces bruits de ruine et de saisie. (Il ouvre son livre et s'éloigne lentement.)

LA MAIGRIOTE, à part. Il s'en va déjà! sans rien me dire! (Quand Gilbert est presque disparu.) Gilbert!

GILBERT, entrant. Hein? tu m'as appelé, que veux-tu?

LA MAIGRIOTE, embarrassée. Ce que je veux?

GILBERT. Oui...

LA MAIGRIOTE. Dame!...

GILBERT. Enfin...?

LA MAIGRIOTE. Je ne sais pas!

GILBERT. Comment, tu ne sais pas!

LA MAIGRIOTE. C'est la vérité, va!... Tout à l'heure il m'a semblé que j'avais beaucoup de choses à te dire; tous les souvenirs de notre enfance, du temps où j'étais toute petite, me sont revenus tout d'un coup... et puis... je ne sais pas comment ça se fait, je ne trouve plus une parole!...

GILBERT. Folle!... va!... tu m'appelles pour me parler et tu ne sais plus ce que tu voulais me dire...

LA MAIGRIOTE, après un silence, résolûment. Eh bien, si!...

GILBERT. A la bonne heure!... j'écoute...

LA MAIGRIOTE. Pourquoi, M. Girofla me traite-t-il encore, comme il me traitait il y a douze ans?

GILBERT. C'est que t'ayant élevée, il ne t'a pas vue grandir... Affaire d'habitude! D'ailleurs... n'as-tu pas conservé les mêmes allures qu'autrefois...

LA MAIGRIOTE. Les mêmes allures!

GILBERT. Oui, quand étais toute petite, tu étais indocile, presque farouche; si on t'appelait, tu courais te cacher derrière les buissons... Je ne veux pas te faire de reproches, Maigriote...

LA MAIGRIOTE, avec tendresse. Oh! je veux bien que tu me grondes, toi.

GILBERT, riant. Tu n'as pas beaucoup changé depuis ce temps-là! voilà pourquoi personne n'a changé de manière à ton égard... Mais c'est bientôt l'heure de la classe, adieu, Maigriote! (Il s'éloigne.)

LA MAIGRIOTE, le rappelant. Gilbert!

GILBERT, revenant. Quoi encore?

LA MAIGRIOTE. Ça t'ennuie donc maintenant de causer avec moi!...

GILBERT. Non, cela ne m'ennuie pas. (Il ferme son livre.)

LA MAIGRIOTE. En ce cas, viens t'asseoir là, près de moi.

GILBERT, s'asseyant. Tu vois, je suis docile, moi!

LA MAIGRIOTE. Tu m'as bien dit pourquoi on me traitait comme on me traite; cela, je le comprends, il ne faut plus que je sois de même... Mais comment faut-il être?

GILBERT. Il y a une règle qui ne trompe jamais. Il faut d'abord être bon!

LA MAIGRIOTE. Je suis donc mauvaise, moi?

GILBERT. Non... mais ignorante!... Certaines natures arrivent à la bonté par la naïveté, comme Cadet, notre père, par exemple... D'autres ont besoin d'une éducation... mais je te dis là des choses!...

LA MAIGRIOTE. Oh! je les entends bien!... Il y en a qui sont bons en naissant, quoi! comme les moutons et les hirondelles.

GILBERT. Précisément!

LA MAIGRIOTE. Les autres sont comme les coqs qui ont becs et ongles, et qui viennent manger dans la main, quand on le leur a appris : ils deviennent bons en apprenant, eh bien, je veux apprendre!

GILBERT. Apprendre! quoi?

LA MAIGRIOTE. Ce que je ne sais pas; c'est dans les livres qu'on apprend, je veux apprendre à lire!

GILBERT. C'est bien difficile, à ton âge.

LA MAIGRIOTE. Au contraire, d'ordinaire on apprend à lire quand on est petit et qu'on n'a pas encore l'âge de raison; maintenant que me voilà grande, je dois m'instruire plus facilement.

GILBERT, riant. Voilà qui est logiquement raisonné.

LA MAIGRIOTE. Quelquefois à la veillée, tu sais, en hiver, tu nous lis de belles histoires!... On y parle des arbres... des champs!... des princesses qui ont des yeux comme des étoiles, et des casaquins couleur de lune ou de soleil; moi je suis accroupie dans les cendres, avec le grillon. Je ferme les yeux et j'écoute. Est-ce qu'il y a de ces choses-là, dans ton livre?

GILBERT. Hélas! ma petite Maigriote, il y a des choses là-dedans que tu ne pourrais comprendre.

LA MAIGRIOTE. Lis, pour voir!

GILBERT, à part. Au fait! l'expérience sera curieuse! *Corinne* de madame de Staël, commentée par la Maigriote. (Haut.) Soit donc! je lis au hasard... (Lisant.) « Il s'élève quelquefois des mouvements tumultueux dans mon âme, qui sont plus forts que ma raison, et je ne serais pas coupable, si de tels mouvements me rendaient l'existence insupportable. »

LA MAIGRIOTE, vivement et se levant. C'est une femme qui a dit cela!

GILBERT. Oui; pourquoi penses-tu que c'est une femme?...

LA MAIGRIOTE. Parce que les femmes doivent penser comme les femmes..! Celle-là a été humiliée comme moi... Quand on m'offense, je suis comme elle!... Il me vient dans la tête des idées mauvaises! C'est plus fort que moi!... Un homme qui peut se revancher, lui!... n'aurait pas la pensée de mourir!

GILBERT, étonné. Mourir, tu voudrais mourir, toi?

LA MAIGRIOTE, calme. Non! ces idées sont mauvaises et je

les chasse!.. mais... tu m'apprendras à lire, n'est-ce pas?

GILBERT. Certes!

LA MAIGRIOTE. Oh! merci! Comme ça, on ne pourra plus me dire que je suis sotte et laide!

GILBERT. Et qui dit cela?

LA MAIGRIOTE. Tout le monde?

GILBERT. Tout le monde se trompe : tu es ignorante et non point sotte ; quant à ta laideur... (La Maigriote baisse les yeux.) Regarde-moi donc!... (La Maigriote lève la tête.) Tu es bien loin d'être laide! Ce sont tes vêtements qui sont laids!... C'est ta manière de te coiffer qui est laide.

LA MAIGRIOTE, retroussant brusquement ses cheveux d'un coup de main, de manière à se dégager le front. Et comme ça?

GILBERT. Comme ça?... mais comme ça, tu es très-jolie.

LA MAIGRIOTE. Vrai! Ah! je savais bien que M. Girofla mentait!

GILBERT. Quelqu'un!... (Il prend précipitamment son livre.)

SCENE V

LES MÊMES, UN GARDE-CHASSE.

GILBERT. C'est le garde-chasse de M. de Briencourt!

LA MAIGRIOTE, avec effroi. Le nouveau propriétaire du château de Tinil!

LE GARDE-CHASSE. Bonjour, les petits! Je suis très pressé; dites à Girofla que M. Maurice de Briancourt va venir se repo ser un instant chez lui... A revoir! (Il sort.)

LA MAIGRIOTE. Lui!... Le jeune monsieur... (A Gilbert.) Je me sauve!

GILBERT. Pourquoi?

LA MAIGRIOTE. Parce que... parce que je ne sais pas ce qu'il me veut!

GILBERT, vivement. Que dis-tu? parle!

LA MAIGRIOTE. Je le trouve toujours sur mon chemin! Quand il s'arrête pour me regarder, moi qui n'avais peur de rien, j'ai peur de ses yeux; j'ai peur aussi de sa voix.

GILBERT. Il t'a parlé?

LA MAIGRIOTE. Oui-da, il m'a dit des choses auxquelles je n'ai rien compris... Hier encore, comme je gardais mes bêtes dans le pré communal, il a voulu m'embrasser, lui que je ne connais pas... Ah! mais je l'ai rudement reçu, va!

GILBERT, réfléchissant. Ah!

LA MAIGRIOTE. Enfin, c'est égal, je vais prévenir M. Girofla!

GILBERT, rêveur. Oui, va... va, ma bonne Maigriote.

LA MAIGRIOTE. Tu commenceras à m'apprendre demain, pas vrai?

GILBERT. Oui, nous commencerons demain!

LA MAIGRIOTE, à part. Allons, je suis plus contente : je ne suis déjà pas laide, et je ne serai pas longtemps sotte! (Elle disparaît par l'escalier.)

SCÈNE VI

GILBERT, très-agité.

Ah! M. Maurice de Briancourt poursuit la Maigriote!... Au fait, c'est juste! une petite séduction de temps en temps, cela distrait! On est jeune!... On avise une paysanne qu'on trouve jolie; d'ailleurs, ne croit-on pas encore avoir droit de seigneurie sur ses terres? Il faut bien tuer le temps jusqu'à l'époque du retour à Paris, jusqu'à l'hiver!... Oh! ce M. Maurice me trouvera entre la Maigriote et lui! J'aime la Maigriote comme si elle était ma sœur, je dois la défendre, je la défendrai! (Il se retourne au bruit que Girofla fait en descendant.)

SCÈNE VII

GILBERT, GIROFLA.

GIROFLA, encore en haut de l'escalier. Où est-il? où est-il?

GILBERT. Qui?

GIROFLA. Monsieur le comte!... La Maigriote vient de me dire...

GILBERT, avec amertume. Ah! M. Maurice! Cette visite est donc bien importante pour vous?

GIROFLA. Si elle est importante... je crois bien!... (Criant.) Maigriote! (La Maigriote paraît.) Vite, va chercher quelques bouteilles de vin; du bon, tu sais! derrière les fagots; monsieur le comte aura sans doute besoin de se rafraîchir.

GILBERT. Que d'empressement!

GIROFLA, se frottant les mains. Qu'il me donne seulement le bail de sa ferme et je suis sauvé, et dès demain, j'emprunterai sans difficultés les quinze cents francs dont j'ai besoin, si je ne veux pas être vendu!

GILBERT. Vendu! pour quinze cents francs!... C'était donc vrai?

GIROFLA, soupirant. Hélas! oui! (Appelant.) Maigriote! (La Maigriote paraît.) Va chez l'épicier acheter du sucre et de l'eau-de-vie; ces messieurs de la ville, on ne sait pas, ça ne boit peut-être pas de vin entre les repas! (Il donne une pièce d'argent à la Maigriote qui sort par la gauche.)

GILBERT, à part. M. Maurice vient ici, ça ne peut être que pour la Maigriote, et Girofla a besoin d'obtenir le bail de cette ferme!

GIROFLA, se retournant. Tu es encore là, toi...? Tu sais, mon gars, quand on cause affaires, les tiers... puis l'heure de la classe a déjà sonné.

GILBERT, vivement. Je vous gêne, n'est-ce pas?

GIROFLA. Dame!

GILBERT. Je pars. (A part.) Mais je reviendrai... Oh! je dois veiller sur elle! (Il sort.)

SCÈNE VIII

GIROFLA, puis LA MAIGRIOTE.

GIROFLA. M. Maurice de Briancourt chez moi! j'aurai la ferme!... si je sais m'y prendre, et avec la ferme, j'aurai bientôt tout rattrapé. (Appelant.) Maigriote! voyez si elle arrivera! (La Maigriote entre et pose sur la table un paquet de sucre et une bouteille.) M. Maurice chez moi, c'est un coup de partie! avec le bail, je peux refaire ma fortune! (Pendant ce temps, la Maigriote a repris sa gaule et va pour sortir.) Eh bien, où vas-tu?

LA MAIGRIOTE. Je vas à mes bêtes!

GIROFLA, l'imitant. Je vas à mes bêtes!... Mets la table! (La Maigriote ahurie, obéit.) Et plus vite que ça!... apporte des fruits!

LA MAIGRIOTE, près de la porte. Oui, m'sieu! (Elle sort.)

GIROFLA. Mais par où l'enjôler, ce M. Maurice? comment le flatter? Tous ces gens-là, ça aime qu'on les flatte! (La Maigriote rentre apportant deux assiettes et une nappe. Girofla la bousculant.) Mais, allons donc! ça t'userait les jambes de te dépêcher, fainéante! (Il lève la main.) Mets la nappe!... Tout y est-il?... L'eau-de-vie... le sucre?...

LA MAIGRIOTE. Mais vous les tenez!

GIROFLA. Imbécile! Tu ne pouvais pas l'essuyer! ça gâterait tes belles mains, mam'zelle laideron! époussète-moi ça! maintenant, va tirer de l'eau fraîche au puits, ça te donnera de l'exercice! (La Maigriote tire de l'eau, à part.) C'est ce benêt de maître Pitois qui va être attrapé quand il me retrouvera au courant de mes affaires; car je vais m'y retrouver, c'est certain... Puisque le jeune monsieur vient chez moi, c'est sans doute pour quelque chose! (La Maigriote revient du puits et garde son seau à la main.) Le vin dans l'eau, idiote!

LA MAIGRIOTE. Oui, m'sieu! (Elle va chercher le vin.)

GIROFLA. Dépêche-toi, j'ai besoin d'être seul!... Les terres sont bonnes à Grandval! en deux ans, j'aurai repris le dessus. Maintenant, file à la cuisine!... Hé! ta bien peigner! et les fruits donc!... Ah! voilà M. Maurice! vite! vite! (Elle reparaît avec une assiette de fruits qu'il lui arrache.) C'est bon! maintenant, va te cacher! (La Maigriote sort.)

SCÈNE IX

GIROFLA, MAURICE, en costume de chasse.

MAURICE. Bonjour, monsieur Girofla.

GIROFLA, s'inclinant. Monsieur le comte...!

MAURICE, souriant. Oh! que d'apprêts!

GIROFLA. On fait ce qu'on peut, monsieur le comte; c'est un si grand honneur que de recevoir monsieur le comte!...

MAURICE, à part, regardant autour de lui. Cette petite sauvagesse n'est pas là!

GIROFLA. Si monsieur le comte voulait bien accepter...?

MAURICE. Grand merci, je n'ai pas soif!

GIROFLA, à part. Il n'accepte pas! Diable!... alors pourquoi est-il venu? Un chasseur qui n'a pas soif, ce n'est pas naturel.

MAURICE. M. Pitois m'a parlé de vos embarras, monsieur Girofla.

GIROFLA, humble. Hélas! monsieur le comte, tout le monde ne peut pas être riche, comme on dit. Le fait est que ma position n'est pas des plus gaies.

MAURICE. Oui, j'ai pris des renseignements sur vous.

GIROFLA, vivement. Oh! monsieur le comte...

MAURICE. Et ils ont été mauvais.

GIROFLA, à part. Diable!

MAURICE. Vous êtes ruiné par votre faute!... Et, pour rétablir vos affaires, vous n'avez plus qu'un espoir... Celui d'obtenir l'exploitation de la ferme de Grandval. De mon côté, j'ai des pleins pouvoirs pour choisir un fermier.

GIROFLA, à part. Des pleins pouvoirs!

MAURICE. Nous reparlerons de cela... Est-ce que vous n'avez pas un frère dont vous élevez la fille?

GIROFLA. Oh! la fille!... c'est-à-dire que la Maigriote n'est rien du tout, ni à Cadet, ni à moi! c'est une enfant trouvée, et Cadet qui aime à faire le bien aux dépens des autres, a adopté cette petite vagabonde, puis il me la laisse sur les bras depuis plus de quinze ans, et ça m'a coûté gros à élever, allez!

MAURICE. Je pourrai être utile à votre frère qui est soldat, m'a-t-on dit; je vais prendre du service, je verrai son général.

GIROFLA, à part. Il sera utile à Cadet... qu'est-ce que ça me fait, à moi! (Haut.) Nous disons donc, monsieur le comte, que la métairie...

MAURICE. Je m'intéresserai à Cadet.

GIROFLA, à part. Hum!... c'est à moi qu'il devrait s'intéresser!

MAURICE. Je m'occuperai aussi de cette petite!

GIROFLA, à part. Il s'occupe de tout le monde, excepté de moi!

MAURICE. Vous lui faites faire trop de choses, elle est délicate... elle est gentille; enfin, je lui veux du bien, et à cause d'elle j'oublierai peut-être les mauvais renseignements qu'on m'a donnés!

GIROFLA, à part. Tiens, tiens!

MAURICE. Est-ce que la Maigriote n'est pas ici?

GIROFLA. La Maigriote!... faites excuse, elle est là...

MAURICE. Ne puis-je la voir?

GIROFLA. Comment donc!... monsieur le comte, tout de suite!... (A part.) Je suis sauvé, la Maigriote me sera plus utile que tous les notaires du canton... (Appelant.) Eh! Maigriote! (Adoucissant sa voix.) Ma bonne petite Maigriote!

SCÈNE X

Les Mêmes, LA MAIGRIOTE.

LA MAIGRIOTE. Vous m'avez appelée, monsieur Girofla? (Saluant Maurice.) Ah! le monsieur!

GIROFLA. Oui... oui... Je t'ai appelée, ma petite Maigriote!

MAURICE. Elle est charmante avec ses cheveux ébouriffés!

GIROFLA. Tu ne vois donc pas monsieur le comte...

LA MAIGRIOTE. Si!

GIROFLA. Eh bien, fais-lui une belle révérence, car monsieur le comte sera pour toi, pour nous, pour moi... un protecteur, un sauveur, un...

LA MAIGRIOTE, l'interrompant. Qu'est-ce que vous me voulez, monsieur Girofla?

GIROFLA, embarrassé. Ce que je veux... ce que je veux. Eh bien, je voulais savoir ce que tu faisais là-dedans, au lieu d'être ici à servir monsieur le comte!

LA MAIGRIOTE. Je faisais la cuisine.

MAURICE. Oh! la cuisine!

GIROFLA. La cuisine!... qu'est-ce qui t'a dit de faire la cuisine?

LA MAIGRIOTE. Dame! à moins qu'elle ne se fasse toute seule!

GIROFLA. En vérité, ces petites filles ont des idées!... et te voilà tout en nage!... tout essoufflée!... Peut-on se mettre dans un état pareil? tu te donnes trop de mal!... il n'y a pas de bon sens! Il faut travailler, mais il faut se reposer aussi un brin, que diable! (A Maurice.) Voyez-vous, monsieur le comte, je l'aime, cette petite, comme si c'était mon sang!... pas vrai, ma fille, que t'as toujours été mon enfant?

LA MAIGRIOTE. Et votre servante aussi.

MAURICE. Une servante!

GIROFLA, indigné. Oh! par exemple! on paye une servante; est-ce que je t'ai jamais payée?

LA MAIGRIOTE. Non, jamais!

GIROFLA. Tu vois bien! (A Maurice.) Je vous l'ai dit, pour moi, c'est une fille, et je suis pour elle un père. Vouloir du bien à l'un, c'est vouloir du bien à l'autre, et, si je cherche à gagner honorablement ma vie, c'est pour elle, rien que pour elle... (Il l'embrasse.)

LA MAIGRIOTE, à part. Il est bon à me faire trembler... ça n'est pas naturel, cette bonté-là.

GIROFLA. Si monsieur le comte ne veut rien prendre, il acceptera au moins un petit bouquet que la Maigriote ira lui cueillir dans le clos?

MAURICE, souriant. Certes! Elle me doit bien quelque chose, pour me faire oublier sa méchanceté d'hier.

GIROFLA. Hein? quoi!... qu'a-t-elle fait?...

MAURICE, riant. Oh! rien!

GIROFLA. Mais vous disiez...

MAURICE. Je dis qu'elle est charmante et que j'attends son bouquet.

LA MAIGRIOTE, à part. Il l'attendra longtemps, je ne reviendrai que lorsqu'il sera parti! (Elle sort par le fond.)

SCÈNE XI

GIROFLA, MAURICE.

GIROFLA. Monsieur le comte, si, en attendant le bouquet, nous causions un brin du bail de la ferme.

MAURICE. Non, plus tard.. causons de la Maigriote.

GIROFLA, à part. C'est bien ça, il est pincé. Ces seigneurs ont-ils de drôles d'idées! (Haut.) Mais, si je tiens tant au bail, c'est à cause de la Maigriote, c'est pour lui donner des casaquins neufs..! C'est pour la dorloter, la chère mignonne!

MAURICE. Vraiment? eh bien, vous aurez peut-être ce bail.

GIROFLA, même jeu. Hein?

MAURICE. Probablement.

GIROFLA, à part. Oh! il faut enlever la chose. (Haut.) J'irai ce soir au château vous porter les deux doubles, et nous signerons.

MAURICE. Oui... oui... nous examinerons, nous discuterons...

GIROFLA, à part. Discuter! cela ne fait pas mon compte... (Haut.) C'est une vraie bonne action que vous ferez là, allez, monsieur le comte, vrai, comme nous sommes deux chrétiens! Vous comprenez, ce que j'en dis, ce n'est pas pour moi, qui suis vieux : à mon âge, on n'a plus besoin de grand'chose, le pain suffit, blanc ou noir, tendre ou dur; mais c'est pour cette enfant! Il faut bien amasser des dots aux jeunesses... puisque c'est dans l'ordre... Et comme vous avez l'air de vous intéresser à elle...

MAURICE. Oui, en effet!

GIROFLA. Nous disons donc que je vous enverrai le bail à signer par la Maigriote.. Et, comme elle va justement du côté du château aujourd'hui, ça se trouve bien.

MAURICE. Ah! oui... oui, c'est cela, envoyez-le par la Maigriote... (A part.) Enfin, je pourrai donc la voir! lui parler!

GIROFLA, à part, joyeux. Bon! l'affaire est dans le sac...

MAURICE, à part. Quels gredins que ces paysans!... (Tirant sa montre.) Voici l'heure de la poste, il faut que j'écrive à madame de Briancourt.

GIROFLA. Vous partez, vous n'attendez pas la petite... je veux dire le bouquet?

MAURICE. Je l'attends, au château.

GIROFLA. Avec le bail, ils y seront, l'une portant l'autre.

MAURICE. C'est bien! (Il sort.)

GIROFLA, s'inclinant. Votre serviteur bien humble, monsieur le comte.

SCÈNE XII

GIROFLA, puis GILBERT.

GIROFLA, se frottant les mains. Mon vieux Girofla, l'affaire est dans le sac, que je te dis!. sans compter que dans l'avenir... on pourra encore tirer quelque chose de ce monsieur-là... grâce à... (Haut.) Sont-ils bêtes, ces Parisiens..! ils ont de belles dames à plumes, à falbalas, et ils s'amourachent d'une petite niaise, noire comme un corbeau!... — C'est égal! ce laideron fera notre fortune à tous! la mienne d'abord... Je vais rédiger le bail.

GILBERT, entrant vivement. Ah! vous voici, monsieur Girofla... je...

GIROFLA. Tout à l'heure! tout à l'heure! je n'ai pas le temps de bavarder! — Je ne suis pas un homme de loi, mais, ma fine! il sera bien fait tout de même, ce bail-là!

GILBERT. De quel bail parlez-vous!...

GIROFLA. Ça ne te regarde pas! (Il sort.)

SCÈNE XIII

GILBERT, seul.

Plus de doute! ce bail est celui de la ferme de Grandval? Le garde-chasse m'a tout appris! Depuis trois semaines, son maître ne parle que de Jeanne... Il l'aime! de l'amour? cela! non, un marché! — On perdra la Maigriote pour quinze cents francs!... Car maître Pitois me l'a dit, il ne faut que quinze cents francs à... cet homme!... — Ah! si le père Cadet était ici pour protéger la Maigriote!... — Eh bien, n'y suis-je pas, moi? N'est-ce pas à moi de la sauver? mais où trouver quinze cents francs... pour les donner à Girofla... pour empêcher cette infamie? Je n'ai rien! moi... rien!... (Passe un soldat au fond.) Ah! un soldat! oui, — c'est cela!...

Pourquoi ne pas m'engager? les hommes valent cher dans ce temps-ci!... On me donnera toujours bien quinze cents francs... Si je me vends, la Maigriote est sauvée. Je me vendrai!

SCÈNE XIV

GILBERT, CADET-ROUSSEL, LA MAIGRIOTE. (La Maigriote qu'on avait vue passer derrière la haie avec le soldat, entenant à la main un havre-sac et donnant le bras à Cadet qui paraît faible et fatigué de la route.)

LA MAIGRIOTE. Vite! vite! une chaise pour ce pauvre homme qui sera mieux pour se reposer que sur la route, au grand soleil.

GILBERT. Non, ce fauteuil!

CADET. Merci, mon enfant, la dernière étape était un peu longue, et je souffre encore d'une blessure que j'ai reçue à la jambe...

GILBERT. Mettez-vous là, dans ce vieux fauteuil : c'est celui du maître de la maison, et puisqu'il n'est pas là pour vous l'offrir...

CADET. Ah! c'est bon de s'asseoir!...

LA MAIGRIOTE. Ce brave homme ne pouvait plus porter son sac; je le lui ai pris, et je l'ai amené!

CADET, à part. Une petite mendiante... sans doute... (Haut.) Petite, tu as bon cœur... mais toute peine mérite salaire, tiens, mon enfant. (Il lui offre de l'argent.)

LA MAIGRIOTE. Merci, monsieur le soldat, je suis pauvre, c'est vrai, mais je gagne mon pain, et je ne mendie pas...

GILBERT. Bien dit, la Maigriote.

CADET. La Maigriote... Ah — vous avez dit la Maigriote...? Comment cette petite...

GILBERT. Est la fille adoptive d'un soldat comme vous!

CADET, à part. Ma fille!... elle... dans cet état... Oh! M. Pitois ne m'avait pas tout écrit!... Si je me fais connaître, on n'osera plus me dire ce que je veux savoir! (Haut.) Comment, c'est la Maigriote?...

LA MAIGRIOTE. Vous me connaissez donc?

GILBERT. Connaissez-vous aussi son père!... Il est de la division Bernard; et il se nomme Cadet-Roussel.

CADET. Oui..., oui... je suis du régiment de Cadet..

GILBERT. Seriez-vous son camarade?

CADET. Oui, son camarade, j'ai été de toutes ses campagnes!... nous ne nous sommes jamais quittés.

LA MAIGRIOTE. Alors, vous êtes un ami du père Cadet?

CADET. Dame.., oui!

LA MAIGRIOTE. Ah! bien, monsieur le soldat, je n'ai pas voulu de votre argent tout à l'heure, mais à présent, je voudrais bien...

CADET. Quoi? mon enfant!

LA MAIGRIOTE. Je voudrais bien vous embrasser!

CADET. M'embrasser! oh! de grand cœur, chère petite!... mon ami Cadet m'a souvent parlé de toi, va!

LA MAIGRIOTE. Il m'aime donc toujours?

CADET. S'il t'aime!... Pourquoi vivrait-il, s'il n'avait pas quelqu'un à aimer!

LA MAIGRIOTE. Oh! puisque vous êtes un ami du père Cadet, je vais vous donner à rafraîchir, tout ce qu'il y a de meilleur dans la maison! Girofla me tarabustera après s'il le veut!

CADET. Hein!... que dis-tu!... Girofla est donc dur et méchant avec toi?

LA MAIGRIOTE. Oh! il est dur pour tout le monde, il ne me donne pas de préférence!

CADET, à part. Allons, il n'a pas changé! (Haut.) Il ne se souvient donc pas de ce qu'il avait promis à son frère?

GILBERT. Je ne sais pas même s'il se rappelle qu'il a un frère.

CADET, à la Maigriote. Il ne te parle jamais de ce pauvre Cadet-Roussel?...

LA MAIGRIOTE. Jamais! — Oh! mais Gilbert m'en parle, lui! (Elle tend la main à Gilbert.)

CADET. Comment? ce brave garçon-là...

LA MAIGRIOTE. C'est aussi un enfant au père Cadet. C'est mon frère...

CADET. Lui!... lui!... (Il le regarde avec amour.)

LA MAIGRIOTE. Gilbert était déjà grand, quand autrefois nous avons rencontré notre bon ami Cadet; moi, j'étais toute petiote, et il n'y a que mon cœur qui se souvienne de lui!... mais tous les soirs, quand je fais ma prière, je prie pour notre père, et c'est Gilbert qui m'a appris ça!

CADET. Oh! les braves enfants!... comme ils m'aiment!... Dieu m'a récompensé!

LA MAIGRIOTE. Pourquoi donc que vous pleurez?

CADET. Moi?... je pleure?... tiens, c'est vrai!... Je ne m'en apercevais pas!... Oh! c'est que vous me rappelez mes enfants!

LA MAIGRIOTE. Vous les avez perdus?

CADET. Non!... Dieu me les a gardés, et ils seront la consolation, la joie, le bonheur de ma vieillesse!... Mais parlons de vous, mes enfants, parlons de Girofla... j'ai besoin de savoir...

LA MAIGRIOTE. Oh! nous avons le temps!... Je vas commencer par vous aller chercher le vieux vin qui est derrière les fagots... (A part.) Celui qu'on voulait donner à ce M. Maurice, ce sera pour ce soldat!... pour l'ami du père Cadet!... (Elle rentre dans la maison.)

GILBERT. Oui, c'est cela!

CADET. Ah! le bonheur m'a remis!

SCÈNE XV

GILBERT, CADET.

GILBERT, qui semble réfléchir, à part. Oui, ce brave homme m'aidera à faire.. ce qu'il faut que je fasse! — Pourquoi me regardez-vous ainsi?

CADET. Parce que tu me rappelles mon fils!... Il est grand comme toi!... fier et vaillant aussi... tu dois l'être, tu l'es!... Ça se lit sur le visage, ces choses-là!... (A part.) Il ne me reconnaît pas depuis 92... nous avons un peu changé tous les deux!

GILBERT. Monsieur le soldat, pendant que ma sœur n'est pas là, je voudrais vous demander un renseignement?

CADET. Parle, mon ami.

GILBERT. Ce que je vais vous dire, il ne faut pas que la Maigriote l'entende... elle saura assez tôt le chagrin que je vais lui causer.

CADET. Le chagrin?

GILBERT. Mais il y va de l'honneur!... et je ne puis plus hésiter!

CADET. De l'honneur!

GILBERT. J'ai tiré à la conscription, j'ai amené un bon numéro, je ne dois donc plus rien à l'État, et j'ai le droit de me vendre...

CADET. Te vendre? toi! Gilbert!

GILBERT, l'arrêtant. Je sais ce que vous allez me dire, c'est mal débuter dans la carrière glorieuse du soldat!... le sang se donne à la patrie, et nul n'est assez riche pour le payer, c'est vrai!... Cependant ma résolution est inébranlable... je ne peux ni ne dois vous dire les motifs qui me font agir!... Sachez seulement que j'accomplis un devoir.

CADET. Mais pourquoi faire ainsi marchandise de votre personne? Il faut me le dire, mon ami, il faut me le dire.

GILBERT. Parce qu'aujourd'hui même, il me faut quinze cents francs!

CADET, étonné. Quinze cents francs!... vous m'avez dit qu'il y allait de l'honneur..., malheureux!... Est-ce que vous auriez...

GILBERT, se redressant. Regardez-moi dans les yeux! (Cadet serre la main de Gilbert.) Notre père, en partant, nous a confiés, ma sœur et moi, à la garde de son frère...

CADET, vivement. Girofla!

GILBERT. Vous le connaissez?

CADET, embarrassé. J'en ai entendu parler à Cadet.

GILBERT. Girofla nous a élevés, la Maigriote et moi, durement peut-être... mais enfin, il nous a élevés!... — Nous avons contracté une dette de reconnaissance envers lui...

CADET, à demi voix. Dette plus légère qu'ils ne le croient, les pauvres enfants!

GILBERT. Or, aujourd'hui, Girofla a des embarras d'argent : sa maison va être vendue pour une somme de quinze cents francs.

CADET. Et c'est pour payer la dette de Girofla que tu veux te vendre, toi!... C'est bien, mon garçon!... C'est bien, tu as un noble cœur!

GILBERT. Vous me comprenez, à présent...

CADET. Oui!

GILBERT. Et vous allez me dire... comment je pourrais m'engager?

CADET. Sans doute! mais tu as besoin de cet argent tout de suite, aujourd'hui même?

GILBERT. Oui!

CADET. Il faut aller à Metz, et Metz est loin d'ici, puis les formalités à remplir sont longues!... Je te prêterai ces quinze cents francs.

GILBERT. Vous?... à moi?

CADET. Oui, à toi, le fils de mon ami Cadet!... mais quand j'aurai vu maître Pitois! — C'était pour mes enfants que je thésaurisais... Je me faisais une fête de leur donner cet

argent, mais j'ai confiance en toi!... une fois engagé... Eh bien, tu me rembourseras cette somme...!

GILBERT, *lui serrant la main.* Oh! merci, à vous! merci à notre ami Cadet-Roussel, c'est encore à lui que je dois l'intérêt que vous prenez à moi... — Vous partez?

CADET, *à part.* Oh! je veux savoir le dernier mot de tout cela. (*Haut.*) Je vais chez M. Pitois... mais je reviendrai... — Gilbert, souviens toi que Cadet veille sur toi, sur la Maigriote, de loin, de près, toujours! et, au moment où vous aurez besoin de lui... il sera là! A tout à l'heure, mon garçon, à tout à l'heure! (*Il sort.*)

SCENE XVI

GILBERT, LA MAIGRIOTE.

LA MAIGRIOTE. Voici la bouteille! Elle était perdue dans les toiles d'araignées!... — Eh ben où donc est le soldat?

GILBERT. Il est parti.

LA MAIGRIOTE. Parti!

GILBERT. Mais pour revenir... oh! c'est un véritable ami que la Providence nous a envoyé; il fait pour nous ce qu'aurait fait notre père lui-même, et en quittant le pays... je ne craindrai plus pour toi...

LA MAIGRIOTE. Quitter le pays!

GILBERT. Ce jour même, je te dirai adieu.

LA MAIGRIOTE, *sans comprendre.* Adieu!

GILBERT. Oui, adieu! pour bien longtemps, peut-être!

LA MAIGRIOTE, *même jeu.* Tu t'en vas! où ça que tu t'en vas? pourquoi?

GILBERT. Je me suis engagé et je pars!

LA MAIGRIOTE. Tu pars!... je ne veux pas que tu partes!... qu'est-ce que je deviendrai donc, moi! partir!... soldat!... il ira se faire tuer!... Oh! Gilbert, ça ne se peut pas... je ne le veux pas.

GILBERT. Je ne m'appartiens plus.

LA MAIGRIOTE. Mais songe donc, Gilbert, qu'au monde, je n'aime que Cadet qui nous a recueillis, et puis, toi! Qu'est-ce que je deviendrai donc toute seule, moi! Oh! d'abord si tu pars, je pars aussi!... (*Souriant tristement.*) Par bonheur... Girofla m'a accoutumée à la misère!... Je me ferai cantinière, comme cette brave femme dont tu m'as parlé si souvent, qui me berçait le soir de la bataille de Valmy!

GILBERT. Toi, au milieu des soldats!

LA MAIGRIOTE, *dans les larmes.* Mais séparée de vous deux, je mourrai. — Ah! tenez, Cadet et toi vous êtes bons, mais d'une bonté mauvaise!... vous m'abandonnez!... vous ne m'aimez ni l'un ni l'autre!

GILBERT. Oh! ma bonne petite Maigriote! — Girofla! tu vas savoir pourquoi, je veux... pourquoi je dois partir!

SCÈNE XVII

GILBERT, LA MAIGRIOTE, GIROFLA; *à l'entrée de Girofla, Gilbert se cache à demi derrière les sacs de blé.*

GIROFLA. Voici le bail rédigé! et bien rédigé!... Maintenant il faut envoyer cette petite au château... Ah! la voici! — Maigriote!

LA MAIGRIOTE. Monsieur Girofla!... (*Elle s'approche.*)

GIROFLA. Allons, bon!... comme te voilà fagotée!... Je t'avais pourtant bien recommandé... Allons, va te faire belle!... les jeunesses, il faut que ça se pare!... la coquetterie, ce n'est pas un crime chez les fillettes... (*A part.*) Au contraire! (*Haut.*) Tu trouveras dans ta chambre les plus beaux affiquets de Madeleine! Ils se fanerraient dans le bahut, je te les donne!

GILBERT, *à part.* Oh! c'en est trop!

GIROFLA. Tu n'es pas encore partie?

LA MAIGRIOTE. J'attends.

GIROFLA. Tu attends!... tu attends! .. quoi?

LA MAIGRIOTE. Que vous me disiez pourquoi il faut me faire si brave, ce n'est point aujourd'hui dimanche?

GIROFLA. Ah! voilà!... je vais te dire!... C'est pour faire une petite commission... au château, tu comprends... on ne te recevrait point faite comme une Cendrillon; on te prendrait pour une pauvresse!

LA MAIGRIOTE, *avec terreur.* Aller au château!... chez M. Maurice, jamais!

GIROFLA. Comment! jamais?

LA MAIGRIOTE. Jamais!

GIROFLA, *se contenant.* Pourquoi cela?... il le faut... je te l'ai dit...

LA MAIGRIOTE. Je ne veux pas y aller!

GIROFLA, *menaçant.* Ah! prends garde!

LA MAIGRIOTE, *avec force.* Non!... je n'irai pas!

GIROFLA, *furieux.* Tu oses me désobéir!... Oh! je veux savoir pourquoi!... (*Il la prend par le bras.*)

GILBERT, *touchant légèrement l'épaule de Girofla qui, étonné, lâche le bras de la Maigriote.* C'est moi qui vous le dirai.

GIROFLA. Gilbert!

GILBERT. Croyez-vous que ce soit le rôle d'une jeune fille d'aller seule chez un jeune homme! Donnez-moi votre papier, j'irai le porter à M. Maurice!

GIROFLA, *frappant du pied.* Toi!... toi!

GILBERT. Est-ce que ce n'est pas la même chose, monsieur Girofla? dites!

GIROFLA. Ah! tu m'ennuies!

GILBERT, *froidement.* Vous oubliez qu'il s'agit ici de ma sœur

GIROFLA. Voici bien une autre histoire à cette heure!... moi!... rendre des comptes à un morveux de ton espèce que j'ai vu pas plus haut que ça!

GILBERT. Eh bien, soit! ne me dites rien, mais la Maigriote n'ira pas chez M. de Riancourt.

GIROFLA, *moqueur.* Vraiment, oui?

GILBERT. Elle n'ira pas.

GIROFLA. Parce que?

GILBERT. Parce que je le lui défends.

GIROFLA. Et si je lui ordonne, moi?

GILBERT. C'est à moi qu'elle obéira. (*La Maigriote va à lui.*)

GIROFLA, *s'emportant.* Ah! des gueux d'enfants que j'ai élevés!... pour lesquels je me suis saigné aux quatre veines! et qui me ruinent. (*Criant.*) Mais vous me ruinez, misérables!

GILBERT. Mon Dieu, je veux bien croire que ce jeune homme n'a jamais eu d'intentions mauvaises. C'est une idée qui m'a traversé le cerveau et qui a failli me rendre fou. Eh bien... je vous demande pardon de l'avoir eue!... Mais celle, ce que j'ai pensé, d'autres le penseront! Le moindre soupçon suffit pour ternir l'honneur d'une jeune fille!

GIROFLA, *exaspéré.* Est-ce qu'il est question de tout cela? Qui en veut à son honneur? Personne! Le beau museau, vraiment oui, pour qu'on s'en affole! Mais, je veux être obéi, entendez-vous? je suis le maître, le seul maître ici! La Maigriote ira au château avec le bail et me le rapportera signé!

GILBERT. La Maigriote restera ici! Si nous avons contracté une dette envers vous, cette dette, je la payerai, même, avec mon sang, s'il le faut! (*Il prend la Maigriote dans ses bras.*)

GIROFLA. Des menaces! Oh! mais ça va finir! et, pour commencer, tu vas filer d'ici et tout de suite, ou, sinon!... tu sais comme je te faisais marcher autrefois!... Je suis encore de force à te faire courir. (*Prenant un bâton.*) Veux-tu laisser partir la Maigriote?

GILBERT. Non!

LA MAIGRIOTE, *à Girofla.* Oh! vous ne toucherez pas Gilbert!

GIROFLA, *furieux.* Qu'il s'en aille, il n'est que temps! qu'il s'en aille! (*Levant le bâton.*) Ou, sinon!...

SCÈNE XVIII

LES MÊMES, CADET. *Cadet est arrivé avant la fin de la scène précédente.*

CADET, *se plaçant entre Girofla et Gilbert.* Frappe donc un peu pour voir!

LA MAIGRIOTE ET GILBERT, *étonnés.* Le soldat!

GIROFLA. Cadet-Roussel!

LA MAIGRIOTE. Cadet-Roussel!

GILBERT. Notre père!

LA MAIGRIOTE, *courant dans ses bras.* Oh! vous défendez Gilbert, vous!

CADET. Oh! je sais tout!... et je n'ai pas que Gilbert à défendre! Vous n'êtes pas le sang de mes veines, mais vous êtes mes enfants, et je vous le prouverai. Ta main, Gilbert! Te voilà tel que je te rêvais!.. Et, toi, ma pauvre abandonnée, embrasse-moi et ne crains plus rien, ni personne! Toi Girofla, avance ici?

GIROFLA. Qu'est-ce que tu me veux?

CADET, *se contenant.* Ce que je veux... je veux te juger .. et te punir!

GIROFLA, *riant.* Toi! (*Riant plus fort.*) Il faudra voir!

CADET, *se contenant.* Eh bien, voyons, récapitulons ce que j'ai fait pour toi et ce que tu as fait pour moi, veux-tu?

GIROFLA. Ah! tu m'ennuies! (*Il fait mine de sortir.*)

CADET, *avec autorité.* Reste là!

GIROFLA, *avec dédain.* Je reste... parce que je le veux bien!

CADET, *le ramenant en scène avec autorité.* Toutes mes chances de bonheur, je les ai jetées au vent et pour toi...! J'étais riche, Madeleine aurait peut-être fini par m'aimer; je te laisse ma fortune pour que Madeleine soit ta femme; plus tard, je recueille deux enfants sur un champ de bataille, deux enfants qui deviennent ma vie, mon seul espoir dans l'avenir, ma seule consolation dans ma vieil-

lesse; je te les confie, de l'un tu as fait le valet d'un étranger, de l'autre ta servante!

GIROFLA. Mais...

CADET. Je te donne mon bien et tu voles. (Mouvement de Girofla.) Tu as volé!... je te donne Madeleine et tu la tues!... je te donne ma fille et tu veux la vendre; et quand ce loyal garçon se dévoue pour te payer ce qu'il ne te doit pas... défend contre toi sa sœur... ma fille!.. tu le menaces!... tu oses le menacer! un moment encore, et tu le chassais de chez moi! te le chassais de chez lui!... Oui, mes enfants sont ici chez eux et je vais te le prouver!... C'est toi, entends-tu bien, c'est toi que je chasse!

GIROFLA, bondissant. Moi! ah! prends garde!

CADET. Tes menaces ne me font pas peur! Cette maison est à mes enfants et je t'en chasse! (Frappant du pied.) Va-t'en, te dis-je! n'attends pas que le souvenir de notre mère, qui se dresse entre nous, soit complètement effacé! je pourrais oublier ce lien sacré qui te protège... et je ne veux pas l'oublier. (Il jette son bâton.) Va-t'en! (Girofla, comme écrasé sous le geste de Cadet, recule et touche le seuil de la porte quand le rideau tombe.)

ACTE QUATRIÈME

Cadet-Roussel est amoureux

Un salon commun dans le style de l'Empire. — Tables, fauteuils, portes latérales. — Au fond, fenêtre. — Porte donnant sur une terrasse.

SCÈNE PREMIÈRE

CADET-ROUSSEL, puis AUDE.

CADET-ROUSSEL, seul. Voici le salon en ordre. Le général ne badine pas avec le service; il faut que les meubles soient alignés et astiqués comme des troupiers, un jour de revue. Ce brave Bernard a fait de moi son ordonnance, depuis que nous sommes ici, à Sarreguemines, cloués au dépôt, lui par sa goutte et moi par les suites de ma blessure, qui ne me permet pas de tenir un fusil. Me voilà condamné à brosser du velours au lieu de brosser les Prussiens. — Ah! Gilbert a eu plus de chance que nous, lui! Pour sa première campagne, il s'est trouvé à Iéna! Ce qui me console, du moins, c'est que je suis ici auprès de ma fille; je la vois à tout instant de la journée, ma petite Maigriote. Elle est si belle, à présent! si bien attifée, qu'on dirait quasiment une demoiselle! Il y a des moments où je m'étonne de lui dire toi!

AUDE, entrant. Le général Bernard n'est pas encore sorti de son appartement?

CADET. Tiens! Aude!... — Non, pas encore! sa goutte le tourmente; et, hier, tu l'as fait veiller tard.

AUDE. Oui, ce cher général s'est souvenu qu'en 92 je servais sous ses ordres... et quand il a appris que j'étais venu pour surveiller les répétitions d'une pièce comique de ma façon, il m'a fait prévenir qu'il n'en manquerait pas la représentation. (Riant.) Tu sais que j'ai à te demander pardon, mon pauvre Cadet; ce qui faisait rire les soldats, là-bas, à l'armée, fait aussi rire les gens de la ville. CADET-ROUSSEL, BARBIER, a obtenu un succès très-flatteur pour mon amour-propre, sinon pour le tien!

CADET, riant. J'étais au spectacle aussi! Il est drôle, ton Cadet Roussel! mais je ne lui en veux pas : il est bon enfant!

AUDE. Comme le modèle!... (Détournant la conversation.) A propos! quelle était donc cette charmante jeune fille que tout le monde admirait dans la loge de la générale?...

CADET, vivement. N'est-ce pas qu'elle est bien jolie, hein?...

AUDE. Adorable, tout simplement!... C'est mon avis et c'était aussi celui d'un jeune officier d'état major, placé auprès de moi à l'orchestre. Il ne regardait qu'elle; ce n'était même pas très-flatteur pour notre pièce.

CADET. Si tu savais le plaisir que tu me fais de me dire que tu la trouves belle!

AUDE, étonné. Bah! pourquoi donc?

CADET. C'est ma fille!

AUDE. Elle?

CADET. Elle-même!

AUDE. Je la croyais au village, chez Girofla.

CADET, tristement. Non, Girofla et moi nous sommes brouillés!

AUDE. Comment! il y a quelqu'un qui a pu se brouiller avec toi?

CADET. Girofla m'en veut à la mort.

AUDE. Tu ne lui as jamais fait que du bien.

CADET. C'est peut-être pour cela.

AUDE. Mais explique-moi donc ce qui s'est passé!

CADET. Ce serait bien triste à te raconter : qu'il te suffise de savoir que mes enfants ne pouvaient plus rester au village à côté de Girofla. Je les ai emmenés avec moi, il y a dix mois. Peu de temps après, sur les conseils du général, Gilbert a pris du service, et madame la générale s'est intéressée tout de suite à ma fille : elle fait continuer par des maîtres son éducation commencée par Gilbert. La Maigriote n'est plus la petite effarouchée d'autrefois! il faut la voir à présent, quand elle fait les honneurs du salon de la générale, ou quand elle va à la messe ou aux vêpres, on dirait la fille d'un sous-préfet, et c'est ma fille à moi, Cadet! Quant à Gilbert, il vient de faire la campagne d'Iéna. Je l'attends d'un jour à l'autre.

AUDE. Allons, toutes les nouvelles sont excellentes, et je t'en félicite.

CADET, soupirant. Oui, si ce n'était ma querelle avec Girofla... je serais tout à fait heureux.

AUDE. Tu penses encore à ce mauvais drôle?

CADET. J'essayerais de l'oublier que cela me serait impossible! Maître Pitois réclame ma présence au pays. Je ne peux pas laisser vendre, au profit des créanciers de Girofla, un bien qui appartient à mes enfants! Il faut que je sois à Narbe-Fontaine demain matin de bonne heure... Je voudrais donc me mettre en route ce soir! Je vais tâcher d'obtenir de la générale une permission de quarante-huit heures. (Mouvement d'Aude.) Oui, le général a sa goutte, ça le rend de mauvaise humeur, il me refuserait peut-être... tu comprends. Je dois veiller à la dot de ma fille..., ma fille, qui est si belle et si bonne, que je n'ai jamais rencontré qu'une femme aussi belle et aussi bonne qu'elle!

AUDE. Qui?

CADET. Ma protectrice d'autrefois, qui s'appelait madame de Thil.

AUDE. Madame de Thil?... On dit qu'elle s'est remariée à l'étranger.

CADET. Ah!... et... sais-tu?...

AUDE. Je ne sais rien!

CADET. Dans tous les cas, une femme comme elle ne peut que faire un bon choix... Et si elle est heureuse, tant mieux!... (Il soupire.)

AUDE. Ah! mon pauvre Cadet, comme tu dis cela!... Est-ce que tu songerais à te marier aussi, toi?

CADET. Moi! quelle idée!... Quoique pourtant, avec une femme qu'on aime, ça doive être un paradis!

AUDE, riant. Est-il naïf!... Quelles idées biscornues as-tu là?... Il faudra que j'ajoute un nouveau couplet à ta complainte. (Chantant.)

> Cadet-Roussel est amoureux,
> Bien qu'il n'ait plus que trois cheveux!

CADET. Aude, je t'en prie!...

AUDE, continuant.

> Et quand il va voir sa maîtresse
> Il les met tous les trois en tresse...

CADET. Voyons!... d'abord, je ne suis pas amoureux. Je faisais une supposition... Moi amoureux!... (Riant.) Ah! ah! ah!

AUDE.

> Ah! oui, vraiment,
> Cadet-Roussel est bon enfant!

A tantôt, quand le général sera visible, dis-lui que je repasserai dans la journée.

CADET. Je n'y manquerai pas!...

AUDE. Au revoir! (Il sort en fredonnant.)

> Cadet-Roussel est amoureux, etc.

SCÈNE II

CADET, riant. Amoureux... moi! Il est capable d'aller chanter cette bêtise-là partout... Il ne me manquerait plus que ce couplet-là pour être tout à fait ridicule. (Il se regarde dans la glace.) Il a beau dire, j'ai encore plus de trois cheveux!... Je les ai tous! plus rouges que jamais! oui... mais je n'en suis guère plus beau!... Amoureux!... c'est drôle!... ce mot-là me remue!... c'est que probablement il me rappelle le passé!... (Soupirant.) Depuis quelque temps j'ai des idées qui me semblent toutes nouvelles!... Je voudrais... pourquoi regretter le temps d'autrefois?... J'ai été jeune... et on ne m'aimait pas... on ne m'a jamais aimé!...



SCÈNE III

CADET, LA MAIGRIOTE, *accourant.*

LA MAIGRIOTE. Oh! père! père! une bonne nouvelle!...

CADET, *un peu troublé.* Eh bien, ça ne m'étonne pas; de toi, il ne peut venir que des nouvelles excellentes!

LA MAIGRIOTE. Flatteur!

CADET. Flatteur! parce que je te dis toujours ce que je pense?...

LA MAIGRIOTE. Taisez-vous... vous finirez par me rendre coquette!... vous me gâtez trop!... seulement, vous ne m'embrassez plus assez!...

CADET. Moi!...

LA MAIGRIOTE. Dans les commencements de mon séjour ici..., vous n'arriviez ni ne partiez jamais sans me donner un bon baiser, quand ce n'étaient pas deux!... et, depuis quelque temps.. Tenez, vous ne m'avez pas encore vue d'aujourd'hui... et vous ne m'embrassez pas!... fi!... que c'est vilain!... Vous n'aimez donc plus votre petite Maigriote?

CADET. Ah! par exemple! c'est qu'à présent, vois-tu!... je ne sais pas, moi!... C'est bête!... mais je n'ose plus!...

LA MAIGRIOTE. Ah! mais j'ose, moi!... (*Elle l'embrasse.*)

CADET, *ému, à part.* Ah! ça m'a fait sauter le cœur!... (*Haut.*) Voyons, petite, ta bonne nouvelle!

LA MAIGRIOTE. La division de Gilbert va arriver à Sarreguemines.

CADET. Vraiment!

LA MAIGRIOTE. Et Gilbert est au *Moniteur*, mis à l'ordre de l'armée et nommé sergent!...

CADET. Sergent! déjà!... C'est superbe!... Moi, qui me suis battu toute ma vie pour rester simple soldat!... Sergent!... à la bonne heure!... il fera son chemin, mon Gilbert!... Après ça, il ne s'appelle pas Cadet-Roussel, — heureusement pour lui!... — De qui tiens-tu ces nouvelles-là?

LA MAIGRIOTE. Du général, qui veut donner ce soir un punch à l'état-major et qui m'envoie te prier de t'occuper de l'illumination.

CADET, *réfléchissant.* L'illumination, l'illumination!... C'est bientôt dit... Je ne sais pas illuminer, moi!... Il ne doute de rien, le général... il me met à toutes sauces...

LA MAIGRIOTE. Oh! le vilain grognard!...

CADET. Mademoiselle, c'est en grognant qu'on nous a fait faire notre tour d'Europe!... ça délasse!...

LA MAIGRIOTE. Le général tient surtout à ce que la terrasse et l'escalier (*elle montre le fond*) soient très-éclairés!...

CADET. C'est bon!... c'est bon!... On l'éclairera!... Tiens!... mais, j'y pense!... C'est aussi fête pour nous, puisque Gilbert revient!... Je vas acheter tout ce que je trouverai de lampions dans la ville; le général les payera et c'est pour Gilbert qu'ils brûleront. Ça sera comme un feu de joie pour tout le monde... A tout à l'heure, petite!... (*Il va pour l'embrasser, puis il se retient et s'éloigne en répétant :*) A tout à l'heure!... (*Il sort.*)

SCENE IV

LA MAIGRIOTE, *puis* MAURICE.

LA MAIGRIOTE. Oh! pour moi aussi, ce jour sera un véritable jour de fête!... Gilbert revenu, je vais me retrouver entre les deux êtres que j'aime le plus au monde!... mon père... et mon... frère! (*Maurice entre.*) Ah! quelqu'un!

MAURICE, *saluant, à part.* J'étais bien sûr que je la retrouverais ici. (*Haut.*) Pardon, mademoiselle, je viens d'être attaché à l'état-major du général Bernard... le général n'est pas visible, et je vous prie de lui remettre ma carte.

LA MAIGRIOTE, *à part.* Encore cet homme!... (*Elle fait mine de sortir.*) Je vais porter votre carte au général, monsieur.

MAURICE. Oh! mademoiselle! ayez pitié de moi! écoutez-moi! (*Mouvement de la Maigriote.*) Eh bien, non! non! Je me tairai!... mais, du moins, ne me chassez pas!... Pourquoi me chassez-vous? Pourquoi me défendez-vous de vous aimer?... Je ne vous demande que de me laisser espérer et attendre...

LA MAIGRIOTE, *vivement.* Oh! n'attendez rien, n'espérez rien, monsieur!... Vous me dites que vous m'aimez? mais je ne vous connais pas, monsieur, et vous ne me connaissez pas davantage!... pourquoi vous aimerais-je?... Qu'avez-vous fait pour moi?...

MAURICE. Mademoiselle!...

LA MAIGRIOTE. J'aime ceux qui se sont dévoués et qui ont souffert pour moi!... Ceux qui m'ont recueillie, abandonnée et pauvre, et qui m'ont nourrie; ceux qui, lorsque j'étais seule au monde, m'ont consolée; ceux qui me protégent encore aujourd'hui comme le fait la générale Bernard. Ah! mon cœur est plein, monsieur, et n'est pas assez vaste pour contenir une nouvelle affection!... Toute nouvelle affection serait un vol que je ferais à ces amitiés légitimes!...

MAURICE. Ah! vous ne me comprenez pas!

LA MAIGRIOTE, *vivement.* Je ne veux pas vous comprendre et je me retire!

SCÈNE V

MAURICE, *seul.* Allons!... elle est toujours aussi farouche, et je la trouve mille fois plus charmante!... Ah! cependant, il faut qu'elle m'entende!... Il le faut!

SCÈNE VI

MAURICE, GIROFLA, FRUCHON, *avec une carnassière.*

GIROFLA, *au fond.* Tu dis donc comme ça, Fruchon, que tu feras ma paix avec Cadet?

FRUCHON. Tu sais qu'il est bonasse... avec trois paroles tu l'enjôleras... Entre là! je vais porter à l'office ce lièvre et ces perdreaux, et je te l'envoie. (*Il sort.*)

GIROFLA. Mettre les pouces devant Cadet, c'est dur! mais il n'y a plus que lui qui puisse me tirer d'affaire... il faut que je le voie avant qu'il aille trouver Mᵉ Pitois qui lui a écrit de venir... (*Regardant*) Mazette! c'est beau ici! (*Apercevant Maurice.*) Ah! il y a du monde!

MAURICE, *abattu.* C'est ce Girofla qui m'a perdu!

GIROFLA, *au fond.* Hein!... on parle de moi!... oh! c'est M. Maurice!

MAURICE, *se levant.* Girofla!...

GIROFLA, *s'avançant.* Pardon, excuse... monsieur le comte!

MAURICE. Que viens-tu chercher, ici?

GIROFLA. Faites excuse!... mais, révérence, parlez... ce ne sont point vos affaires.

MAURICE. Insolent!...

GIROFLA. Dame! j'ai réfléchi, monsieur le comte! vous vouliez me faire commettre une mauvaise action...

MAURICE. Moi?...

GIROFLA. Vous me promettiez votre ferme, et, alors, j'ai cédé à la tentation, mais une heure après, je me repentais.

MAURICE. Toi!... te repentir?

GIROFLA. Parce qu'un pauvre gars, talonné par la misère, a pu faillir en pensée, vous croyez que tout retour au bien lui est devenu impossible!... vous vous trompez, monsieur Maurice; j'ouvrirai les yeux à Cadet et à la Maigriote. Ils me croiront, puisque je m'accuse! j'aurai la satisfaction de les avoir avertis de vos projets de séduction; ça mettra ma conscience en paix, et c'est un bon oreiller... qu'une bonne conscience!

MAURICE. Ah! tu mesures toutes les âmes à la taille de la tienne!... Tu as parlé de séduction; mais tu ne sais donc pas que j'aime la Maigriote de toute la puissance de mon âme?.. Tu ne sais donc pas que je suis décidé à tous les sacrifices pour me faire aimer d'elle?

GIROFLA. A tous les sacrifices?

MAURICE. Qu'elle dise un mot, un seul! et mon nom et ma fortune lui appartiennent!

GIROFLA, *vivement.* Vous l'épouseriez?

MAURICE. Je l'épouserais!

GIROFLA, *à part.* Plus souvent! Ils disent tous ça!... (*Haut, d'un ton hypocrite.*) Oh! mais alors, c'est bien différent, monsieur le comte, du moment que c'est pour le bon motif.

MAURICE. Oh! oui, si elle pouvait connaître la pureté de mes intentions!

GIROFLA, *résolûment.* Elle les saura vos intentions!

MAURICE. Quoi! tu lui dirais?... Mais si cet aveu vient de toi, elle me détestera cent fois plus encore qu'auparavant!

GIROFLA. Cet aveu, vous le lui ferez vous-même.

MAURICE. Mais, par quel moyen? Que comptes-tu faire?

GIROFLA. Vous voulez parler à la Maigriote, vous lui parlerez et personne ne viendra vous déranger... je vous jure! (*A part.*) Une petite ferme perdue au milieu des bois de l'Argonne; ceux qui la dénicheront là auront du flair!...

MAURICE. Ah! tu me rends fou, avec cette promesse, et cependant...

GIROFLA. Monsieur Maurice, ou vous aimez la Maigriote ou vous ne l'aimez pas!... honnêtement, s'entend!

MAURICE. Si je l'aime!

GIROFLA. Je puis vous séparer à jamais, ou à jamais je puis vous réunir!... Choisissez!

MAURICE. Eh bien?

GIROFLA, *vivement.* Compris!... — seulement pour faire ce que je vous ai promis, j'aurais besoin...

MAURICE. D'argent?... tiens, en voilà! (*Il lui jette sa bourse.*) Je verrai la Maigriote, tu me l'as dit?

GIROFLA. Avant demain!

MAURICE. Si elle consent à m'entendre !... si elle consent à m'aimer... je la rendrai heureuse et, toi, je te ferai riche... tu m'as dit, avant demain?

GIROFLA. Avant demain.

MAURICE. C'est bien ! (Il sort vivement.)

SCÈNE VII

GIROFLA, puis FRUCHON.

GIROFLA. Il me fera riche !.. riche ! voilà la chance qui me revient... Je n'ai plus besoin de Cadet !

FRUCHON. Ton frère est avec la générale.

GIROFLA. Tu ne l'as pas vu?

FRUCHON. Non !

GIROFLA. Tant mieux ! il retourne des atouts pour moi à présent.

FRUCHON. Bah !

GIROFLA. J'ai retrouvé ici M. Maurice, plus amoureux que jamais de la Maigriote, et, cette fois, ce n'est pas une méchante ferme qu'il m'a promise, c'est une fortune. Je peux compter sur toi?

FRUCHON. Oui ! que faut-il faire?

GIROFLA. M'aider à enlever la Maigriote !

FRUCHON. L'enlever ! d'ici? ce n'est pas possible !

GIROFLA. Est-ce qu'elle ne sort pas de la maison? Est-ce que tu ne me disais pas tantôt que depuis qu'elle joue à la demoiselle, elle va tous les jours à vêpres?

FRUCHON. C'est vrai, mais Cadet l'accompagne souvent.

GIROFLA. Il ne l'accompagnera pas ce soir; il faut qu'il parte pour Narbe-Fontaine où Me Pitois lui a donné rendez-vous pour nos affaires.

FRUCHON. Si la petite est seule, la chose ira d'elle-même; il n'y aura qu'à l'attendre dans la ruelle Saint-Jean qu'elle prend toujours et qui, le soir, est déserte.

GIROFLA. Quand on sonnera les vêpres, trouve-toi dans la ruelle, j'y serai et j'aurai tout auprès une voiture avec deux chevaux. C'est toi qui mèneras.

FRUCHON. Où irons-nous comme ça?

GIROFLA. A trois petites lieues d'ici, à la ferme de l'Ombrae... une vieille masure qui n'est habitée à présent que par une bonne femme qui ne nous gênera pas !... Du monde ! filons ! il est inutile qu'on nous voie ici. (Ils partent par le fond, la Maigriote rentre sans les avoir vus.)

SCÈNE VIII

LA MAIGRIOTE, seule. Enfin M. Maurice est parti !... Pourquoi me fait-il peur quand il me dit qu'il m'aime? Gilbert et Cadet aussi m'aiment, leur tendresse est pour moi une joie, un bonheur... celle de M. Maurice me semble une insulte ou une menace ! (Bruit au dehors.) Qu'ai-je donc, et pourquoi mon cœur bat-il si fort?... on monte !... Oh ! c'est Gilbert ! (L'apercevant et courant à lui.) J'étais bien sûre que c'était toi !

SCÈNE IX

LA MAIGRIOTE, GILBERT.

GILBERT. Ma bonne petite Maigriote !... J'ai demandé à faire partie de l'avant-garde pour arriver plus tôt... J'ai vu, j'ai embrassé notre ami, notre père, et je cours par toute la maison pour te trouver et t'embrasser aussi... (L'examinant.) Oh ! comme vous voilà belle et grandie, mademoiselle !

LA MAIGRIOTE. Laisse-moi donc te regarder à mon tour... Il y a si longtemps que je ne t'ai vu !... Tu es plus bruni qu'avant ton départ !... mais ça ne te va pas mal ! au contraire !... Tu n'as pas été blessé, au moins?

GILBERT, riant. Je n'ai pas eu cette chance-là !... avec une blessure, j'aurais eu l'épaulette... peut-être.

LA MAIGRIOTE. L'épaulette !... vraiment !... Oh ! tu feras un bel officier, sais-tu, Gilbert !...

GILBERT. Assez parlé de moi !... causons de toi, toujours de toi !...

LA MAIGRIOTE, soupirant. Oh ! moi, te voilà !... je suis heureuse !

GILBERT, avec intérêt. Chère petite !... Pourquoi détournes-tu les yeux?... Pourquoi me retires-tu ta main?

LA MAIGRIOTE. Il ne faut pas m'en vouloir, Gilbert... Je suis contente, bien contente de te revoir, et pourtant, j'ai comme une envie de pleurer !

GILBERT. Souffres-tu?

LA MAIGRIOTE. Oh ! non, va !

GILBERT. Tu me caches quelque chose... Si tu as des secrets pour moi, c'est que tu ne m'aimes plus !

LA MAIGRIOTE. Mon Dieu !... Gilbert, que veux-tu que je te dise?

GILBERT. Parle-moi comme autrefois... Autrefois, tu me disais tout...

LA MAIGRIOTE, vivement. Autrefois, c'est vrai; car si mon esprit s'est ouvert à la lumière et mon cœur au bon et au juste, c'est à toi que je le dois... Une à une, tu as redressé toutes mes idées fausses ou mauvaises; tu as refait mon âme à l'image de la tienne; aussi, Gilbert tu dois y lire comme dans un livre qui t'appartient... non, jamais je n'aurai de secrets pour toi !

GILBERT. A la bonne heure !... (Pendant ce temps Cadet entre sans être vu; Gilbert et la Maigriote s'asseyent.)

SCÈNE X

LES MÊMES, CADET, arrivant du fond.

CADET, à part. Il n'y a plus un lampion dans la ville, j'ai tout enlevé !... — Ah ! voilà les petits !... Ils sont si heureux de se retrouver, qu'ils ne s'aperçoivent seulement pas que je suis là !

GILBERT. Eh bien, tu hésites encore?

LA MAIGRIOTE. Vois-tu, Gilbert, malgré ma volonté de tout te dire, je ne puis te dépeindre ce que je ressens... depuis quelque temps; je ne puis expliquer ce mal.

CADET, à part. Hein?... elle est malade?

LA MAIGRIOTE. Et pourtant ce mal me rend heureuse... oui bien heureuse !

CADET, à part. Un mal qui fait du bien !... Qu'est-ce que ça peut être que ce mal là !...

GILBERT. Explique-toi mieux.

CADET, à part. Elle a été malade et elle ne m'en a rien dit !... Oh ! je la gronderai !

LA MAIGRIOTE. J'ai beau chercher les causes de ce malaise, elles m'échappent ! Rien ne me manque ici, la générale est bonne pour moi ! Le père Cadet est toujours le père Cadet, c'est tout dire ! Te voici maintenant auprès de nous, je devrais être contente, et ne rien demander de plus au ciel... et... et... C'est étrange... il me manque... mon Dieu ! je ne sais quoi te dire !... car ma pensée ne peut le concevoir, et ma bouche ne peut l'exprimer !

CADET, à part. C'est drôle, ce qu'elle dit là... il me semble que je l'éprouve aussi... mais alors... je suis donc malade aussi... moi?

LA MAIGRIOTE. Que puis-je désirer?.. puisque ma pensée ne va pas au-delà des bonheurs que je ressens? (Silence.) Gilbert?

GILBERT. Maigriote !

LA MAIGRIOTE, penchant la tête sur l'épaule de Gilbert. Ah ! tiens, je n'ose pas continuer... et j'ai la fièvre !..

GILBERT. Ce que tu éprouves, ne serait-ce point...

LA MAIGRIOTE. Achève !

GILBERT. Ne serait-ce point ce que dans les livres on nomme?

LA MAIGRIOTE. On nomme?

GILBERT. On nomme l'amour?

CADET, à part. L'amour?

LA MAIGRIOTE, à part, mettant la main sur son cœur. L'amour !... Ah ! mon Dieu !

CADET, à part. J'ai reçu, là, comme une balle au cœur !

LA MAIGRIOTE. L'amour, dis-tu? Ah ! Gilbert... qu'est-ce donc que l'amour?.. (Avec effort.) Il me semble à moi, que pour aimer quelqu'un, il faut le bien connaître..

GILBERT, plus ardent. Oui, c'est cela !

CADET, à part. C'est cela !

GILBERT. D'abord on ne la remarque pas, on ne la voit pas autrement que les autres personnes, puis un jour... Comment cela se fait-il? on ne sait ! on la regarde pour la première fois et on la voyait tous les jours ! on la regarde, et on la trouve plus belle ! on l'écoute, et sa voix semble plus douce. — On a plaisir à s'asseoir auprès d'elle ! seulement pour le bonheur de la regarder et de l'entendre !

CADET, à part. Oui... oui...

LA MAIGRIOTE. Puis... petit à petit on change; sans s'en rendre compte, on se sent un grand vide au cœur quand il s'éloigne. — Quand il se rapproche, la poitrine se serre, on ne respire plus, on croit que le cœur va se rompre, et l'on est heureuse, heureuse de cette souffrance !... Quand il est loin, les jours sont longs comme des mois, les mois comme des années, on s'imagine qu'on aurait à lui dire des choses pour toute une éternité, et, quand il est là, on... pâlit... on rougit... on balbutie !... Gilbert, et... et... on... étouffe ! — Ah !... de l'air ! de l'air ! (Elle s'affaisse sur un fauteuil... Gilbert tombe à genoux devant elle. Cadet s'appuie sur le montant de la porte.)

CADET, à part. Ah!... Aude avait donc raison!... Est-ce que je serais amoureux? — Et je n'en savais rien!... (Il met la main devant ses yeux.)

GILBERT, ardent. Oui, ma bien-aimée! oui, voilà l'amour! et de même qu'autrefois à mes leçons, ton intelligence s'ouvrait à des horizons nouveaux, de même aujourd'hui mon cœur s'ouvre à ta voix! — Ce que tu viens de dire, je l'ai ressenti comme toi! éloigné de ma seule amie d'enfance, j'ai cru tout perdre en te quittant, j'ai pleuré, j'ai souffert! Oh! mais maintenant je suis heureux de ma souffrance, je bénis les pleurs que j'ai versés, oh! je t'aime!

CADET, à part. Il l'aime... lui!

LA MAIGRIOTE. Gilbert!... Gilbert!... Oh! c'est à présent que je suis vraiment heureuse.

CADET, ne pouvant maîtriser son émotion. Ah! aussi, j'en apprends trop à la fois!.. La tête me tourne... (Chancelant.) Gilbert!

LA MAIGRIOTE et GILBERT, courant à lui. Père... père, qu'avez-vous?

GILBERT. Vous chancelez?

LA MAIGRIOTE. Comme il est pâle, il va tomber. (Tous les deux le soutiennent dans leurs bras.)

CADET, effaré. Oui!... oui!... Embrassez-moi, mes enfants,.. ça me remettra, j'ai une espèce d'étourdissement, là... j'ai été comme fou, oui!... j'étais fou.,. C'est lui que tu aimes, ma fille, et tu fais bien de l'aimer! car il est brave, lui, jeune, beau, estimé... Tous les bonheurs .. que Dieu m'a refusés, il te les donne, Gilbert, et j'en remercie Dieu!

LA MAIGRIOTE. Oh! je vous aime bien aussi, père!

CADET, ahuri. Oui, son père!,.. Elle a raison!.,, ce n'est que comme son père qu'elle peut m'aimer!... Tout est bien, mes enfants,... Dieu vous avait fait l'un pour l'autre. . Donnez-vous la main... là.., comme cela! — Les jeunes gens doivent aller ensemble, et les vieux, les vieux... (A part.) Tout seuls! (Il fond en larmes.)

LA MAIGRIOTE, à son cou. Mon bon père!

CADET, éclatant. Ah! tenez, laissez-moi pleurer... ça me fait du bien! Vous vous marierez... vous serez heureux, et moi!.. Eh bien, moi, je serai heureux de votre bonheur! Voyez, je ris à cette heure!... C'est comme un brouillard qui m'est passé devant les yeux... Le soleil est venu, ce n'était rien!... (Bruit dans la coulisse.) Voici le général Bernard et la générale! je ne veux pas qu'ils me voient dans l'état où je suis... Je retourne à mes lampions! — Ah! je suis mieux! je suis mieux! (Il sort.)

SCÈNE XI

LES MÊMES, moins CADET, BERNARD, CATHERINE.

BERNARD, entrant avec la générale. Mais si je suis en grande tenue, c'est que j'attends le général inspecteur; sans cela, crois-tu que j'aurais mis mes bottes, ayant ma goutte! (allant à Gilbert.) Ah! Ah! voilà un de nos héros d'Iena... Je te fais compliment, mon garçon, touche là; je sais que tu t'es battu comme un lion... le maréchal Davoust me l'a écrit... et il se connait en bravoure celui-là.

CATHERINE. Eh bien, et moi?... on m'oublie! On ne me dit donc rien petit?

GILBERT. Ah! madame!

CATHERINE, à la Maigriote. Tu dois être fièrement contente, hein?... quand je te disais qu'il ferait son chemin et qu'il n'y avait pas de boulets pour tout le monde!... te vois! le voilà sergent. Il sera général un jour, comme Bernard, seulement qu'il tâche de ne pas attraper la goutte.

BERNARD, à la Maigriote. Un officier n'est-il pas venu, ici, ce matin?

LA MAIGRIOTE. Oui .. oui... il a laissé pour vous sa carte... la voici.

BERNARD, examinant la carte de Maurice. Ah! qu'est-ce cela?.., M. Maurice de Briancourt, officier d'état-major!

CATHERINE, à la Maigriote. Tu sais que nous avons du monde, ce soir!

LA MAIGRIOTE. Oui, madame, et je vais m'occuper de tout. A bientôt, Gilbert, à bientôt! (Elle sort.)

GILBERT. A bientôt! (Il sort par le fond.)

BERNARD. Encore un noble!

CATHERINE. Oh! de celui-là, Bernard, il ne faut pas dire de mal, car c'est le fils adoptif de madame Hélène, aujourd'hui madame de Briancourt!

BERNARD. C'est bon! bourre-moi ma pipe!

CATHERINE. Voilà, général.

AUDE, entrant. Bonjour, général; je ne vous dérange pas?

SCÈNE XII

LA MAIGRIOTE, BERNARD, CATHERINE, AUDE, puis HÉLÈNE DE BRIANCOURT.

LE GÉNÉRAL, apercevant Aude. C'est toi, clampin, avance à l'ordre, qu'on te félicite, ta pièce est charmante.

CATHERINE. Ah! c'est d'un cocasse! j'ai ri! j'ai ri! mais j'ai ri à gêner tous mes voisins. Ah! si je n'avais pas été madame la générale, je crois qu'on m'aurait flanquée à la porte.

AUDE. Madame la générale...

CATHERINE. Oh! toi qui es dans les pékins, appelle-moi tout bonnement madame Bernard! Les honneurs, vois-tu, ça amuse d'abord, puis on est tout étonné de regretter le temps des mauvais jours...

BERNARD, se frottant la jambe. Qui était le bon temps! on couchait sur la dure, on ne mangeait que du pain bien sec, on avait des habits râpés, les souliers prenaient l'eau par le col de la chemise, mais c'est égal!...

CATHERINE, continuant. On était pauvre, mais on était jeune... et on s'aimait...! Bernard m'aime toujours, mais ce n'est plus cela. (A part.) Ce n'est plus cela!

BERNARD. Comment ce n'est plus ça!

AUDE. Alors, madame Bernard, permettez-moi de vous annoncer...

CATHERINE. Oh! des graines d'épinard, on ne voit que cela ici!

AUDE. Non, une dame qui descendait de sa chaise de poste, là, dans votre cour, et que j'ai laissée donnant des ordres à son domestique.

CATHERINE. Une dame en poste! Enfin, qui est-ce?

AUDE. Madame de Briancourt!

CATHERINE. Madame Hélène! où est-elle? où est-elle, que je l'embrasse?

HÉLÈNE, entrant et courant à Catherine. Me voici, me voici... ma chère générale; ma première visite à mon retour en France devait être pour vous.

BERNARD, saluant. Madame la comtesse!...

HÉLÈNE. Il n'y a point de comtesse ici, général... Je vous présente votre ancienne vivandière tout simplement.

BERNARD, l'embrassant. Alors, vous permettez!... Vous excusez le laisser-aller d'un parvenu.

HÉLÈNE. Vous n'êtes pas parvenu, général, vous êtes arrivé.

CATHERINE. Comme c'est bien d'avoir songé à nous! (Elles se donnent la main et vont s'asseoir.)

BERNARD, à Aude. Deux femmes ensemble qui ont à jaser... nous sommes de trop. Madame la comtesse, je vous laisse avec Catherine. (Bas à Aude.) Dis donc, toi, tu sais que je donne un punch, ce soir, et que tu en es!... Tu te retrouveras avec des anciens, et en les attendant, nous allons casser le cou à une bouteille de madère.

AUDE. Et votre goutte, général?

BERNARD. Bah! à corsaire, corsaire et demi, tu nous chanteras au dessert... la chanson de l'Argonne... tu sais?... (Il sort avec Aude en fredonnant :)

> Cadet-Roussel fait des repas
> Comme à Coblentz on n'en fait pas...

CATHERINE. Vous allez nous donner quelques jours?

HÉLÈNE. Impossible! Je veux, je dois partir tout à l'heure!

CATHERINE. Vous allez au château de Thil?

HÉLÈNE. J'irai d'abord à la ferme de l'Ombraie.

CATHERINE. A la ferme de l'Ombraie?

HÉLÈNE. C'est là, je l'ai appris dernièrement, que s'étaient réfugiés M. de Thil et ma chère petite fille... — Oh! j'ai été coupable, Catherine, puisque j'ai été heureuse. La famille nouvelle que je me suis créée m'a fait trop oublier ceux qui n'étaient plus. Je m'en accuse! Aimant Maurice, le fils de M. de Briancourt, comme mon propre fils, je ne songeai plus assez à mon mari mort, à ma pauvre petite fille perdue... Je fus épouse oublieuse et mauvaise mère, Catherine... mon bonheur était une impiété!

CATHERINE. Ce sera bien triste, cette visite-là... et je ne vous laisserai pas toute seule avec ces affreux souvenirs.

HÉLÈNE. Quoi, vous voulez...

CATHERINE. Aller avec vous, oui... Et ma cousine Manon ne me refusera pas cela.

HÉLÈNE. Non! oh! non! la force m'aurait fait défaut peut-être. Je rends grâce à la bonne pensée qui vous est venue. Pour accomplir mon pieux pèlerinage, j'aurai avec moi une véritable amie dans le sein de laquelle je pourrai pleurer. J'accepte, ma chère Catherine, j'accepte!

CATHERINE. Merci! — mon mari s'arrangera pour se passer

de moi aujourd'hui (Appelant) Maigriote ! (La Maigriote entre.) Je pars pour un petit voyage, prépare ma valise et fais-la mettre dans la voiture qui est en bas.

LA MAIGRIOTE. Oui, madame ! (Elle salue Hélène et sort.)

HÉLÈNE. La jolie enfant !

CATHERINE. C'est la fille à Cadet.

HÉLÈNE. Cadet est ici?

CATHERINE. Sans doute, et moi qui l'oubliais! La joie de vous revoir me rend folle. (Appelant.) Eh! Cadet... Cadet!... Eh mon vieux, viens donc vite !

SCÈNE XIII

CATHERINE, HÉLÈNE DE BRIANCOURT, CADET.

CATHERINE. Eh! arrive donc... Reconnais-tu cette belle dame?

CADET. Madame de Thil!

HÉLÈNE. Non, madame de Briancourt, qui n'a pas oublié sous ce nom les bienfaits passés, et qui va enfin se trouver à même, non de les payer, mais de prouver qu'elle s'en souvient.

CADET. Vous êtes heureuse, vous êtes riche. Vous me remerciez, je suis payé, madame!

HÉLÈNE. Toujours modeste! Mais je n'entends pas que cela soit ainsi! avec le caractère que je vous connais, vous devez aimer quelqu'un à qui je puis être utile.

CADET. Oh ! oui, madame.

HÉLÈNE. Alors, parlez!

CADET. J'ai une fille et...

HÉLÈNE. Je viens de la voir. Elle est charmante, je me charge de son avenir. Tenez, père Cadet, je vais vous faire une proposition ; écoutez-moi : vous voici vieux, et, en songeant à vous j'ai fait un rêve. Ce rêve le voici!... Vous vous retiriez du service, vous alliez vivre avec votre fille dans une jolie ferme. Dans cette ferme, il se trouvait une petite habitation bien coquette, entourée d'une haie vive; derrière la maison, un enclos. Tous les matins vous faisiez le tour de vos champs, vous alliez surveiller vos ouvriers, et, quand vous rentriez dans votre maisonnette, vous trouviez la table mise, une bonne petite ménagère souriante et avenante; enfin, vous savouriez réellement une à une toutes les douceurs de cette vie de famille pour laquelle vous me sembliez si bien fait, et que vous avez méritée par tant de fatigues et de dévouements!

CADET. Oh ! oui, ce serait le bonheur cela !

HÉLÈNE. Ce bonheur, je vous l'offre, et vous me rendrez service en l'acceptant. Ma ferme de Granval est vacante et je ne pourrais choisir plus honnête homme pour la gérer. Vous avez une fille à doter maintenant, père Cadet ; c'est dans les plaines de Granval qu'il faut trouver cette dot-là!

CADET. En vérité, madame, je ne sais si je dois accepter cette fortune?

HÉLÈNE. La fortune du fermier fait la fortune du maître... songez d'ailleurs que vous m'offenseriez sérieusement en n'acceptant pas.

CATHERINE. Oh! il accepte!

CADET. Générale!

CATHERINE. J'accepte pour toi!

HÉLÈNE. C'est arrangé!

CADET. Ah! çà, je ne sais plus maintenant qui je dois remercier...

CATHERINE. Moi! pour ta permission!

CADET. Ma permission!

CATHERINE. Figurez-vous, madame, que ce benêt-là n'osait pas la demander à Bernard, comme si on avait quelque chose à lui refuser! Tiens, la voilà ta permission!

CADET, très-ému. Oh! comme vous êtes bonne!... Voyez-vous, j'ai un petit voyage à faire à cause de ma fille... Elle a quelques terres au pays, il y a un notaire à voir et c'est moi que ça regarde.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, LA MAIGRIOTE.

LA MAIGRIOTE, entrant. Madame, votre valise est dans la voiture.

HÉLÈNE. Et la voiture est attelée?

LA MAIGRIOTE. Oui, madame!

HÉLÈNE. Partons, alors!

CATHERINE. Oh! je serai bientôt prête... Mon chapeau, mon manteau!...

LA MAIGRIOTE. Je vais vous les donner.

CATHERINE. Est-ce que je ne sais pas me servir moi-même!... j'ai tout cela sous la main! (Elle sort.)

SCENE XV

CADET, LA MAIGRIOTE, HÉLÈNE DE BRIANCOURT.

HÉLÈNE, qui regarde la Maigriote. C'est là votre fille, Cadet?

CADET. Oui, madame, un de mes enfants, car je suis plus riche que vous ne croyez, j'en ai deux!

HÉLÈNE, à la Maigriote. Approchez... approchez... je suis une vieille amie de votre père...de votre père que vous aimez bien, n'est-ce pas?

LA MAIGRIOTE. Oh ! oui, madame, je demande tous les jours à Dieu de lui envoyer le bonheur qu'il mérite.

CADET. Ce bonheur nous arrive, ma mignonne, et c'est à madame que nous le devrons!

LA MAIGRIOTE. Oh! madame, permettez-moi de vous remercier.

HÉLÈNE. Embrassez-moi plutôt. (Elle l'embrasse. A Cadet.) Dans votre misère, mon ami, vous êtes plus heureux que moi ; vous avez deux enfants à chérir... moi... j'ai perdu ceux que j'aimais, et je ne sais pas même s'il me sera donné de retrouver leur tombe ! (Elle pleure.)

CADET. Pauvre femme!

CATHERINE, rentrant. Me voilà ! J'ai prévenu Bernard. (A la Maigriote.) Tu seras la maîtresse de la maison jusqu'à demain.

HÉLÈNE, à la Maigriote. Pardonnez-moi de vous avoir attristée, chère petite... nous nous reverrons bientôt, souvent... je le veux!... vous me montrerez votre sourire, mon enfant... et moi... moi, je vous cacherai mes larmes. (Elle l'embrasse encore et sort avec Catherine.)

SCÈNE XVI

CADET, LA MAIGRIOTE.

CADET. Malheureuse ! elle ! une si bonne dame ! (Bruit de voiture.)

LA MAIGRIOTE. Les voilà parties!

CADET. Elles vont au château de Thil. Tiens! Ai-je été bête! le château est à moitié chemin de Narbe-Fontaine, et j'aurais pu faire ce bout de route sur le siége de la voiture... enfin !

LA MAIGRIOTE. Comment! vous partez?

CADET. Je devrais même être parti, si je veux arriver de bonne heure chez maître Pitois.

LA MAIGRIOTE. Et moi qui avais compté sur vous !

CADET. Pourquoi faire?

LA MAIGRIOTE. Pour me conduire à l'église ; aujourd'hui plus encore que les autres jours j'ai à remercier Dieu !

CADET. C'est vrai!... ça n'est pas trop mon chemin, mais j'irai tout de même!

LA MAIGRIOTE. Non, non, je ne veux pas allonger votre route, il m'est arrivé déjà d'aller seule à l'église.

CADET. Je peux toujours te mener jusqu'à la ruelle Saint-Jean, de là à l'église il n'y a pas loin. — Tu n'as pas peur?

LA MAIGRIOTE. Et de quoi aurais-je peur? (On entend sonner les vêpres.)

CADET. Voici les vêpres qui sonnent. Allons, viens ma mignonne, nous prierons tous les deux, toi à l'église, et moi en route!

LA MAIGRIOTE. Je prierai Dieu pour qu'il vous conduise!

CADET. Et moi pour qu'il te protége! (Il lui prend le bras, et ils sortent, au bruit de la cloche.)

ACTE CINQUIÈME

Les souvenirs d'enfance.

Le théâtre est coupé en deux parties. A droite, une chambre de ferme. — Cheminée porte en angle à droite, fenêtre au fond. — A gauche, une échelle conduisant à un appentis qui donne sur un toit. — Le toit est praticable. — Derrière le toit, arbres dépouillés.

SCÈNE PREMIÈRE

HÉLÈNE DE BRIANCOURT, GERTRUDE

HÉLÈNE. Alors, madame, vous dites que c'est ici qu'en septembre 1792...

GERTRUDE. Oui, madame, c'est ici! maître Gilbert, un bon maître, était là, assis au coin de la cheminée; en face de lui, il y avait aussi un colporteur.

HÉLÈNE. Un colporteur!

GERTRUDE. A qui on avait donné asile; tenez il était assis près de cette table, sur ce fauteuil!

HÉLÈNE, avec effroi. Ici, mon Dieu, c'était ici! (Se remettant.) Et vous vous souvenez bien de ce colporteur?

GERTRUDE. Si je m'en souviens, même que le premier bouvier avait dit la veille: Tiens! voilà un marchand d'images qui m'a tout l'air d'un émigré déguisé!

HÉLÈNE, avec émotion. Et ce colporteur était venu seul?

GERTRUDE. Non, le cher homme menait avec lui une toute petite fillette jolie comme un cœur!

HÉLÈNE. Ma pauvre Jeanne!

GERTRUDE. La petite et le fils du maître jouaient là, au-dessous, dans la grand'cour. (Elle désigne la fenêtre.) Les soldats allemands arrivèrent en demandant du vin, ils ne savaient que ce mot-là!... J'allai au cellier leur en tirer; quand je revins, le maître était debout menaçant et tenant le landier à la main. Le colporteur, à demi protégé par ce fauteuil, avait tiré deux pistolets des poches de sa veste. Les soldats firent feu, le maître tomba la tête contre le manteau de la cheminée.

HÉLÈNE. Et le colporteur?

GERTRUDE. Le colporteur reçut une balle au front... Dans sa chute, sa main crispée entraîna le fauteuil!.. Les soldats étaient sortis en désordre pour aller mettre le feu à la grange!

HÉLÈNE, après s'être caché la figure dans ses mains. Et les enfants?... les enfants?

GERTRUDE. Les enfants s'étaient blottis dans un grenier à fourrage. J'allai les chercher pour les cacher... là haut dans l'appentis! ils étaient là plus en sûreté qu'ailleurs... mais il fallait leur faire traverser cette chambre!... Ce fut un spectacle déchirant. je tenais la petite par la main... Tout d'un coup elle glissa dans le sang, et faillit tomber... c'était près de ce fauteuil sous lequel elle aperçut le cadavre de son père, et j'eus toutes les peines du monde à l'en arracher et à conduire sous l'appentis les deux pauvres orphelins!

HÉLÈNE. Oh! tout cela est horrible!... Mais... après... que devinrent-ils?

GERTRUDE. Le lendemain matin, ils n'étaient plus dans l'appentis. Sans doute qu'ils ont eu peur et qu'ils se sont sauvés en passant par-dessus les toits.

HÉLÈNE. Mais il fallait les chercher... il fallait...

GERTRUDE. Le lendemain, il y a eu une grande bataille! où pouvait aller une vieille femme morte de fatigue et de peur? Que pouvaient devenir deux enfants perdus au milieu d'une semblable bagarre?

HÉLÈNE. C'est vrai! ma pauvre Jeanne!... morte aussi!... comme son père!... (Tristement à Gertrude.) Madame! .. Qu'a-t-on fait du corps du... de... ce colporteur?

GERTRUDE. Oh! ma bonne dame! il repose en terre chrétienne! Le lendemain, nous l'avons porté avec celui du maître, dans le cimetière du village.

HÉLÈNE. Ce cimetière, où est-il?

GERTRUDE. Oh! loin d'ici, sur la grande route! il faut faire presque une lieue pour y arriver.

HÉLÈNE. Oh! n'importe!

GERTRUDE. Vous iriez au cimetière, la nuit, toute seule?

HÉLÈNE, lui donnant une bourse. Seule, non! une amie qui m'attend dans ma voiture, m'accompagnera. Je suis venue ici pour prier sur la tombe de mon mari, et je ne faillirai pas à ce devoir. Je n'oublierai jamais que c'est vous qui, pieusement, avez couché mon mari dans le linceul. Oh! je ne vous dis pas adieu, car je reviendrai souvent ici prier et pleurer. (Elle sort.)

SCÈNE II

GERTRUDE, seule. Pauvre dame! Le maître bouvier avait raison, le colporteur était un émigré déguisé! La bourse est lourde!... — Maintenant, je puis faire une bonne flambée; je ne serai plus forcée d'aller faguter dans la forêt, à la nuit tombante, en me cachant des gardes... J'achèterai du bois. le feu, c'est le soleil des vieillards, et l'hiver n'est pas clément au pauvre monde, cette année. — Hein? quel est ce bruit? on dirait le roulement d'une voiture!... La route n'est guère praticable; ce sont alors des voyageurs égarés à cause du mauvais temps! Mais je ne me trompe pas! On frappe! Ils trouveront toujours du quoi se réchauffer ue brin!... Voilà! voilà! (Elle va ouvrir. Fruchon, portant la Maigriote évanouie, entre avec Girofla.)

SCÈNE III

GERTRUDE, GIROFLA, FRUCHON, LA MAIGRIOTE.

GIROFLA. Eh! vite! vite! vous nous avez fait attendre une heure à la porte, et cette chère demoiselle est glacée! toi, prends garde, doucement!

FRUCHON. N'aie pas peur!

GERTRUDE. Heureusement qu'il y a un bon feu! ça la ranimera, mais dites-moi comment!...

GIROFLA. Soignez-la, d'abord.

GERTRUDE. A-t-elle froid à ses pauvres mains!

GIROFLA, à Fruchon. Pourvu que M. Maurice arrive maintenant! tu l'as fait prévenir?

FRUCHON. Oui!

GIROFLA. D'ici au château de Thil, il y a une bonne trotte!

FRUCHON. Bah! à cheval?

GERTRUDE. Expliquez-moi!

GIROFLA, bas à Fruchon. Est-elle curieuse! (Haut.) Eh bien, voici la chose... Cette jeunesse adore un jeune monsieur qui l'adore également, mais des parents... éloignés s'opposent à leur union!... Quelle bêtise!... Alors, moi qui ne peux pas voir souffrir les jeunesses, je leur suis venu en aide, voilà! Ils ont bien raison de vouloir se marier, puisqu'ils s'aiment... pas vrai?

GERTRUDE. La voici qui revient à elle.

GIROFLA, bas à Fruchon. Bon... alors sauvons-nous! Le jeune monsieur ne peut tarder! Nous n'irons pas bien loin, et nous aurons l'œil sur la vieille, quand M. Maurice sera arrivé.

GERTRUDE. Attendez donc ses remerciements, au moins!

GIROFLA, sortant. Non! non! moi j'aime faire le bien en cachette!... c'est... mon caractère!

FRUCHON. Voilà comme nous sommes. (Ils sortent. La neige commence à tomber à petits flocons.)

SCÈNE IV

GERTRUDE, LA MAIGRIOTE.

LA MAIGRIOTE, entrant un peu égarée. Que m'est-il donc arrivé? J'ai le frisson, j'ai peur!

GERTRUDE. La, la!... Mignonne, rassurez-vous!

LA MAIGRIOTE. Mais, madame, qui êtes-vous? où suis-je donc?

GERTRUDE. Chez moi, ma belle demoiselle, chez une brave femme où vous n'avez rien à craindre; les jeunesses sont faites pour s'aimer, n'est-ce pas?

LA MAIGRIOTE, étonnée. Que voulez-vous dire, je ne vous comprends pas?

GERTRUDE. Je vous dis de ne pas trop vous impatienter. Celui que vous attendez, va venir.

LA MAIGRIOTE. Je n'attends personne!

GERTRUDE. Oh! vous pouvez avoir confiance en moi!

LA MAIGRIOTE. Qui va venir?

GERTRUDE. Celui que vous aimez!

LA MAIGRIOTE. Celui que j'aime? Ah! madame! vous me faites peur... Comment! on m'a amenée ici par la ruse, par la violence; on m'a jetée dans une voiture, et vous me dites que celui que j'aime va venir?

GERTRUDE. Mais ce paysan m'avait assuré que votre amoureux était déjà votre fiancé... il m'a donc menti?

LA MAIGRIOTE. Un paysan! un paysan!... C'est cela! c'est un paysan dont je n'ai pu voir le visage à cause de l'obscurité, qui m'a jetée dans une voiture; qui a étouffé mes cris avec sa main!... et cet autre, cet autre qui doit venir!... vous dites que c'est mon fiancé! mais je ne le connais pas!... je ne l'aime pas!... je n'ai pas de fiancé!... Nous sommes victimes, vous, d'un mensonge, et moi d'un complot!... Oh! madame, sauvez-moi!... emmenez-moi!... protégez-moi!

GERTRUDE. La, la, calmez-vous! Mais sortir à cette heure, c'est impossible! puis la porte de la cour est peut-être gardée; je vais m'en assurer. Mais n'ayez pas peur. au point du jour je vous conduirai chez le maire de notre village, et il vous rendra bien à votre famille, lui!...

LA MAIGRIOTE. Oh! merci...

GERTRUDE. Allons, courage, mon enfant!... et comptez sur moi! (Elle sort.)

SCÈNE V

LA MAIGRIOTE, seule. Que doivent penser Cadet et Gilbert? ils me cherchent à cette heure, et ils ne savent pas que je suis ici, désespérée, joignant les mains et implorant leur secours... C'est étrange! il me semble que je suis venue ici déjà... C'est comme un rêve!... mes souvenirs sont encore confus! Voyons! je vais tâcher de me rappeler! (Elle ferme les yeux.) Ici, au-dessous, (Elle désigne la fenêtre.) il doit y avoir une cour plantée d'arbres; de l'autre côté est une grange que j'ai vu brûler; je vais bien savoir!... (Elle va à la fenêtre et l'ouvre.) Voici la cour plantée d'arbres... ! (Elle prend la lampe et va à la porte de gauche, qu'elle ouvre.) La grange incendiée est encore en ruines! Où suis-je donc ici?

SCENE VI

LA MAIGRIOTE, MAURICE.

MAURICE, ouvrant la porte lentement. Oh! cet infâme, Girofla!

LA MAIGRIOTE, se retournant. Quelqu'un!... Ah! lui! encore lui!

MAURICE. Mademoiselle, laissez-moi vous dire ..

LA MAIGRIOTE. Rien, c'est inutile! je ne vous croirai pas et vos belles paroles ne feront pas plus sur moi que la violence!

MAURICE, doucement. Oh! que parlez-vous de violence, mademoiselle!

LA MAIGRIOTE. Mademoiselle!... je suis la Maigriote, une paysanne qui veut se défendre et qui se défendra!

MAURICE. Avant de me condamner, écoutez-moi! je vous aime! Si c'est un crime à vos yeux, voilà mon crime! car c'est à mon insu, croyez-le bien, c'est malgré moi, qu'on a employé des moyens infâmes que je repousse, et c'est pourquoi je viens ici humblement vous demander pardon d'une faute que je n'ai pas commise.

LA MAIGRIOTE. Eh bien, soit! je veux vous croire, monsieur; alors prouvez-moi votre sincérité!

MAURICE. Que faut-il faire pour cela? Oh! dites, chacune de vos paroles sera un ordre.

LA MAIGRIOTE, simplement. Laissez-moi sortir! (Elle montre la porte.)

MAURICE, allant à la porte. Oui mais au moins, auparavant, pardonnez-moi!

LA MAIGRIOTE. Je vous pardonne!

MAURICE. Oh! mademoiselle, je vous en prie... un mot de plus! un espoir!

LA MAIGRIOTE. Un espoir! mais je vous ai dit déjà que je ne vous aimais pas! Je vous dis, à présent : J'en aime un autre!

MAURICE. Un autre?

LA MAIGRIOTE. Oui, j'aime Gilbert! je l'aime d'un amour qui date de l'enfance! Je vous dis cela simplement parce que cela est, parce que vous sentirez que vous ne pouvez pas rester ici un instant de plus, monsieur, — et vous allez sortir!

MAURICE, fermant la porte. Un moment j'ai été ému... j'allais céder à vos larmes... Vous m'avez parlé de votre amour pour un autre, et c'est cet amour qui vous perdra!... mais vous ne savez donc pas que le jour où je vous ai vue pour la première fois dans la ferme de Girofla je vous ai aimée, et depuis je n'ai plus vécu que pour vous! Je venais ici en esclave, vous pouviez tout me demander, et je vous aurais tout accordé... Maintenant... maintenant je suis sans pitié. . (Il fait un pas vers elle.)

LA MAIGRIOTE, fuyant. Vous êtes un lâche!

MAURICE, s'attendrissant. Mais que vous faut-il enfin pour que vous m'aimiez? Mon nom? il est à vous! Ma vie? elle vous appartient!... Oh! je vous en supplie, laissez-vous aimer!

LA MAIGRIOTE, haussant les épaules. Vous êtes fou!

MAURICE. Voyez! je suis à vos genoux, et je vous prie, et je vous implore! moi qui venais pour commander. (Mouvement de la Maigriote.) Ah! ne me bravez pas!

LA MAIGRIOTE. Je vous hais!

MAURICE. Eh bien, soit! j'accepte la lutte! je vous séparerai à jamais de votre Gilbert! je vous condamnerai à n'aimer que moi!

LA MAIGRIOTE. Oh! le misérable! n'approchez pas, monsieur!... — Où fuir?

MAURICE. Oh! vous ne m'échapperez pas, cette fois! (Il barre la porte.)

LA MAIGRIOTE, fuyant. Oh! j'ai peur! j'ai peur! (Elle fuit vers l'avant-scène et renverse le fauteuil dans sa fuite, puis tombe à genoux.) Oh!... cette salle de ferme!... ces terreurs!... je les connais!... Déjà, dans ce même lieu, j'ai fui, j'ai pleuré par une nuit comme celle-ci. (Elle se relève.)

MAURICE. Ce délire!...

LA MAIGRIOTE. Il y avait des soldats plein la cour!... moi, j'étais toute petite, et je tremblais bien fort!... une vieille femme me tenait par la main... Ah! ce fauteuil renversé!... derrière ce fauteuil, il y avait un cadavre!... Oh! je me souviens! c'était celui de mon père!

MAURICE. De son père!

LA MAIGRIOTE, s'agenouillant. Mon père! ton souvenir est là qui me soutient et me sauvegarde!

MAURICE. Son père assassiné ici, dans cette maison, dans cette même chambre... oh! c'est horrible! (S'approchant d'elle.) Mademoiselle!...

LA MAIGRIOTE, se relevant. Vous êtes encore ici!... en effet, qui ne recule pas devant la violence, ne reculera pas devant le sacrilége!... Mais, je vous le jure, la chambre qui a vu le meurtre du père, ne verra pas le déshonneur de l'enfant!

MAURICE. De grâce!...

LA MAIGRIOTE, marchant sur lui. Laissez-moi sortir, vous dis-je; je veux fuir cette maison! je n'y resterai pas une minute de plus, et dussé-je mourir cette nuit, dans la neige, sur le bord de la route, je veux partir!

MAURICE Non!... c'est moi qui partirai! (Il sort

SCÈNE VII

LA MAIGRIOTE, seule, tombe à genoux. Oh! mon père! c'est toi qui m'as donné l'audace et la résolution! (Bruit de serrure, elle se relève.) Je ne me trompe pas! on vient de fermer cette porte!... Oh! le misérable, il me trompait encore! mais par où fuir? Dans un instant, cet homme va revenir peut-être avec les complices de son attentat!... Déjà, dans cette nuit terrible d'autrefois, Gilbert et moi, nous nous sommes échappés, mais comment?... par où? — je ne m'en souviens plus! — Oh! il faut pourtant que je parte!... Mon père était là, et je le tenais embrassé, la vieille servante est venue qui nous a cachés... Où?... Ah!... ici!... (Elle court à l'échelle à gauche qu'elle gravit rapidement.) Oui, c'est bien cela! je me rappelle que nous chancelions sur le rebord du toit... Ce qu'a fait l'enfant, la femme peut le faire! (Elle disparaît; paraissant à la lucarne.) Mon Dieu, vous avez sauvé l'enfant, mon Dieu, sauvez-moi! (Elle marche en chancelant sur le toit et disparaît. Depuis quelques instants la neige a redoublé.)

ACTE SIXIÈME

Les deux frères

Une forêt couverte de neige. — A droite taillis praticables. — A gauche, traversant le théâtre, un pont rustique. — Au lever du rideau des bûcherons auprès d'un feu qui s'éteint. — Plusieurs sont en train d'achever de lier des fagots.

—

SCÈNE PREMIERE.

BUCHERONS, puis GIROFLA.

PREMIER BUCHERON. Passe-moi un tison que j'allume ma pipe! Le caporal, il n'y a que ça pour vous réveiller un homme! Avez-vous bientôt fini?

DEUXIÈME BUCHERON. Oui!

PREMIER BUCHERON. Tant mieux! Alors les bûches pourront être jetées à l'eau demain matin, et les autres lieront le train de bois en bas, demain soir! Le dégel a commencé. — Eh! ne te penche donc pas comme ça sur le pont, si tu tombais, personne ne serait tenté de t'aller repêcher : une fois là, on y reste! Maintenant, allez vous reposer! (Les bûcherons se dirigent vers le pont.) Vous prenez par le pont?

DEUXIÈME BUCHERON. Sans doute! C'est le seul chemin qui mène au village (Ils montent sur le pont.)

PREMIER BUCHERON. A la revoyure! (Il disparaît dans les sentiers de la forêt.)

GIROFLA, entrant vivement de la gauche. Eh! les gars, vous n'avez pas vu passer par ici une jeune fille?

PREMIER BUCHERON. Farceur! un joli temps et une belle heure pour qu'une jeune fille se promène dans le bois! Un caniche y attraperait l'onglée!

GIROFLA. Enfin, vous n'avez vu personne?

LES BUCHERONS. Personne que nous, et, si tu veux geler, tu n'as qu'à rester ici!... Bonjour! (Les bûcherons sortent par le pont. On voit un instant le premier bûcheron à travers les sinuosités de la forêt; quand il disparaît, entre Maurice.)

SCÈNE II

MAURICE, GIROFLA.

MAURICE. Eh bien, ces hommes?

GIROFLA. N'ont rien vu!

MAURICE. Et cependant les traces nous menaient directement jusqu'ici!

GIROFLA. Oui; mais la neige commence à fondre, plus de vestiges!... Toutes les sentes aboutissent au pont, il faut absolument passer par là pour sortir de la forêt. Et voyez, il n'y a ici aucune trace de pieds de femme! la Maigriote est encore dans la forêt!

MAURICE. Ah! elle est perdue!... perdue par ma faute et par la tienne... Oui! je suis un misérable!... Mais toi .. toi, tu es un infame!

GIROFLA. Ce que j'en ai fait, c'était pour servir monsieur le comte!

MAURICE. Eh! qui te demandait de me servir ainsi? Je me suis défié de toi trop tard, et, quand j'ai voulu ramener la Maigriote à son père elle s'était enfuie! Mais, ce n'est pas l'heure des reproches! Il faut avant tout que nous la retrouvions. Ecoute! nous allons nous séparer, chercher chacun de notre côté... mais souviens-toi bien que si je ne la retrouve pas, je te rends responsable de sa perte.

GIROFLA. Mais...

MAURICE. Assez!... Je vais monter jusqu'au pic des Gerfauts!... Toi, tu battras cette partie du bois... nous nous rejoindrons à la ferme, où tu me rendras compte de tes recherches; il faut que nous retrouvions la Maigriote... il le faut! tu m'as compris? (Il sort.)

SCÈNE III

GIROFLA, seul. Il en parle encore bien à son aise, celui-là! avec ça que c'est facile de retrouver là dedans cette nijaurée!... Autant vaudrait chercher une aiguille dans une botte de foin!... Est-il drôle ce M. Maurice! Quand il a dit : Il faut! il croit qu'il n'y a rien à répondre!... Me rendre responsable de la perte de la Maigriote, en voilà une bêtise!... comme si sans lui j'aurais fait ce que j'ai fait!... Mais il se vengerait sur moi tout de même, et il est puissant! (Réfléchissant.) Voyons!... elle ne peut pas être loin! Par une nuit comme celle-ci, on ne marche pas bien vite... elle venait de la ferme. Elle doit s'être engagée dans la sente aux loups qui l'amène tout droit au pont. Engageons-nous dans la sente aux loups! — Ouais! Et pendant ce temps la petite s'enfuira peut-être par quelqu'autre chemin! pas de ça!... Elle ne peut sortir que par le pont! je vais le rompre, ça me donnera le temps de chercher!... On a fait justement du bois par ici, je trouverai peut-être une cognée! Voici mon affaire. (Il se met à couper le pont; s'arrêtant au bout de quelques instants.) Minute! j'ai entendu quelque chose!... un petit bruit si léger, que ça doit être une femme... Est-ce que mon guignon s'en irait? Il ne faut pas, si c'est la Maigriote, que je me trouve brusquement face à face avec elle; elle n'aurait qu'à se sauver! (Il descend, en se cachant, et s'enfonce dans le bois à travers les broussailles.

SCÈNE IV

CADET, GIROFLA.

CADET, sortant par une sente du côté opposé. Brr!... je suis gelé!... J'avais trop présumé de mes forces, moi! je ne suis qu'à moitié du chemin de Narbes-Fontaine et je suis harassé! Vilain temps pour courir les bois... la nuit surtout! Avec la neige qui est tombée, c'est à peine si je retrouve mon chemin; mais Me Pitois m'a écrit : « Il faut que tu viennes, c'est pour tes enfants! » Avec ces mots-là, il me ferait aller au bout du monde. Oh! c'est égal! ça pince! Tiens! un feu qui brûle encore! un feu de bûcherons sans doute!... Je vais y jeter une bourrée et me réchauffer un peu avant de me mettre en route! Je trouverai bien par là quelques branches de bois mort, de quoi faire une flambée. (Il disparaît à gauche, ramassant du bois; Girofla reparaît de l'autre côté.)

GIROFLA. C'est drôle! je m'étais trompé! je ne vois personne! (Il écoute.) Oh! non! je ne me suis point trompé! c'est par ici, à présent! J'entends bien un bruit de pas... ça ne peut être que la Maigriote... Elle allait m'échapper encore .. Halte-là!... (Il se glisse et disparaît. On l'entend appeler de loin.) Hé! hé!

SCÈNE V

GIROFLA, CADET, dans la pénombre, portant un fagot.

CADET, reparaissant. Hein!... Il y a quelqu'un ici. Tant mieux! je ne me chaufferai pas tout seul.

GIROFLA, dans le lointain. Maigriote!

CADET. Hein!... quelqu'un qui appelle la Maigriote! J'ai mal entendu!... la Maigriote dort bien tranquille à l'heure qu'il est à Sarreguemines.

GIROFLA, dans le lointain. N'aie pas peur! ne te cache pas de moi, je ne veux pas te faire de mal, ma petite Maigriote (Il entre.)

CADET, paraissant. Maigriote! Ah! c'est bien d'elle qu'il s'agit! (Il entre et jette son fagot.) Qui va là?

GIROFLA, bas. Cadet! (Il essaye de fuir.)

CADET. Oh! mauvais gibier, tu essayeras en vain de fuir! il faudra bien que tu me dises pourquoi tu appelles ma fille en pareil lieu et à pareille heure!... (Poursuite de quelques instants.) Ah! je le tiens!

GIROFLA. Lâche-moi! .. Lâche-moi!

CADET. Non, pas avant que j'aie vu ta figure! — Girofla! que fais-tu ici? Pourquoi appelles-tu ma fille?

GIROFLA. Frère... je te vas dire... je voulais être seul à la retrouver!

CADET. Retrouver la Maigriote! Que veux-tu dire?

GIROFLA. Voici la chose! Je venais à la ville chercher du travail, j'allais entrer à Sarreguemines, quand tout à coup, je vois, passer près de moi, au triple galop, une voiture; dans cette voiture, il y avait une jeune fille qui se débattait et criait.

CADET. C'était la Maigriote?

GIROFLA. On enlève la Maigriote, que je me dis; puisque Cadet n'est pas là, je la défendrai, moi! Et là-dessus, je cours... je rattrape la voiture et je me cramponne derrière, à la force du poignet; mais, je tombai bientôt, épuisé, brisé, comme mort, quoi!

CADET. Et après?

GIROFLA. Après? En revenant à moi, je vis sur la neige la trace des roues de la voiture, qui me conduisirent là-bas, jusqu'à une ferme...

CADET. Et dans cette ferme?

GIROFLA. Dans cette ferme, une vieille femme m'apprit qu'elle s'était évadée de la chambre où on la retenait prisonnière, et que sans doute elle s'était sauvée dans la forêt...

CADET. Et voici pourquoi tu es là, l'appelant et la cherchant? Ah! c'est bien, Girofla! En une journée tu as réparé tous tes torts!

GIROFLA, à part. Ouf! Le plus difficile est fait!

CADET. Mais où, comment la retrouver?

GIROFLA. Rien de plus simple, maintenant que nous voilà deux! La forêt n'a que deux sorties, celle-ci et celle du pic des Gerfauts. Avec le jour, la Maigriote retrouvera la trace des sentiers, et ces sentiers l'amèneront inévitablement à l'une de ces sorties... Restant ici, je n'avais que la moitié des chances, avec toi nous les avons toutes; car tu garderas le pré des Gerfauts, pendant que je garderai le pont.

CADET. C'est cela!... c'est cela!

GIROFLA. Prends cette sente, elle te conduit tout droit à ton poste. Et vite!... vite!... car la Maigriote pourrait peut-être y passer pendant ton absence.

CADET. Oui! oui! (Il s'éloigne de quelques pas.)

GIROFLA, à part. Grâce à Dieu! m'en voilà débarrassé!

CADET, revenant. Girofla... j'y songe!... Je ne connais pas bien la forêt... Je pourrais m'y égarer, m'y attarder au moins, et, tu l'as dit, le moindre délai peut nous empêcher de retrouver ma fille; va au pic des Gerfauts, toi qui connais les routes; moi je garderai le pont.

GIROFLA. C'est impossible!

CADET. Pourquoi?

GIROFLA. Pourquoi?... pourquoi?... Je ne connais pas plus que toi les routes de la forêt... Ainsi...

CADET. Tu ne les connais pas! Comment sais-tu qu'elle a deux sorties, alors?

GIROFLA. Dame! je le sais.. Je le sais, parce qu'on me l'a dit...

CADET, défiant. Enfin, n'importe... Tu ne connais pas plus les chemins que moi... soit! mais, dans tous les cas, tu les connais aussi bien... Qu'est-ce que ça te fait d'aller au pic des Gerfauts?

GIROFLA. Je te dis que c'est impossible.

CADET. Ah! (Il s'assied à la tête du pont.)

GIROFLA. Eh bien, que fais-tu?

CADET. Tu le vois! j'attends! Tu iras au pic des Gerfauts et moi je resterai ici.

GIROFLA, avec colère. Cela ne se peut pas, que je te dis.

CADET, se levant. Cela ne se peut pas!... Ah, tiens! j'étais bien fou de me laisser tromper encore par tes belles paroles... Cela ne se peut pas!.. C'est que tu complotes quelque traine infame... Oui, ma fille est en danger... oui, elle a été enlevée; mais son ravisseur, c'est toi!

GIROFLA. Moi?

CADET. N'as-tu pas déjà voulu la vendre? Cette fois, tu auras voulu la livrer. Oui, je comprends, je devine... Je vois tout à présent. La Maigriote t'a échappé et tu l'attends ici, à l'affût, comme un braconnier attend le gibier; ma présence te déconcerte, et tu inventes un mensonge pour m'éloigner? mais tu ne m'éloigneras pas, entends-tu? Le père restera ici pour protéger sa fille contre toi, contre tous!...

GIROFLA. Il y a dix mois, tu m'as chassé, en me criant : « Va-t'en! va-t'en! » et je suis parti... parce que j'étais chez toi... mais nous sommes sur la terre à tout le monde main-

tenant! Il n'y a plus ici que le droit de la force... et tu sais que j'ai ce droit-là sur toi, Cadet!

CADET. Misérable!

GIROFLA, saisissant une branche d'arbre équarri, près d'un tas. Tu ne veux pas partir?

CADET. Non!

GIROFLA. Il en est temps encore, va-t'en!

CADET. Non!

GIROFLA. Eh ben, tu l'auras voulu! (Il lui assène un coup sur la tête. Cadet tombe en poussant un cri, puis reste sans mouvement.) Cadet!... il ne me répond pas!.. Cadet!... (Il lui met la main sur la figure et la retire vivement.) Du sang! (Il lui soulève le bras qui retombe inerte.) Il est mort!.. Et c'est moi! moi, son frère! (Regardant de tous côtés.) Heureusement personne ne m'a vu!.. il n'y aura pas de témoins contre moi! mais que faire?... et cette Maigriote qui peut venir!.. Oh! cette fois, on a marché dans les broussailles! c'est la Maigriote ou M. Maurice! Il ne faut pas qu'ils se doutent de ce qui s'est passé ici! Le temps me manquerait pour le traîner jusqu'au torrent.. Oh! ces bourrées!.. Oui, comme ça, on ne verra rien... (Il prend les bourrées apportées par Cadet et le cache dessous.) Il était temps! (Il se cache lui-même en se couchant derrière les broussailles qui recouvrent le corps de Cadet.

SCÈNE VI

CADET, GIROFLA, LA MAIGRIOTE.

LA MAIGRIOTE, entrant de gauche. Je suis perdue!... impossible de retrouver ma route et personne qui puisse me servir de guide!... Cadet et Gilbert sont bien loin! ils me pleurent et ils me cherchent. Me retrouveront-ils jamais?

GIROFLA. C'est la Maigriote... à tout prix, il faut l'emmener d'ici.

LA MAIGRIOTE. C'est l'effet du froid et de la fatigue sans doute, la tête me tourne, et mes jambes ne peuvent plus me soutenir... si je dois mourir, autant rester ici... et attendre là que la mort arrive! (Elle se laisse tomber près des broussailles.)

GIROFLA, à part. Elle va tout découvrir... (Il se lève vivement : elle recule.)

LA MAIGRIOTE. Qui est là?... Oh! j'ai peur!... j'ai peur!

GIROFLA, se montrant. Ne crains rien, petiote!... c'est moi!

LA MAIGRIOTE, avec terreur. Monsieur Girofla! vous! (Elle essaye de se relever et ne peut pas.)

GIROFLA, la soutenant. Eh bien, oui... c'est moi! Girofla. Girofla, qui ne pouvait plus vivre depuis qu'il est brouillé avec Cadet; Girofla, qui, pour obtenir son pardon, s'est joint à lui et à Gilbert... pour te retrouver!

LA MAIGRIOTE, vivement. Vous avez vu Gilbert et le père Cadet?

GIROFLA. Comme je te vois! oui, mignonne, et ils sont bien inquiets, va! mais le guignon ne m'en veut plus, puisque te voilà sur mon chemin; et que le plus grand service qu'on puisse rendre à Gilbert et à Cadet, leur sera rendu par moi... Allons viens, petite, viens!

LA MAIGRIOTE. Retrouver Cadet!... Gilbert! oh! je suis sauvée.

GIROFLA. Viens!... viens!... oh! tes pauvres menottes sont toutes froides!... donne-les que je les réchauffe... Tu peux marcher à peine, ma chérie!... Mets ton bras sous le mien! là... comme cela... (A part.) Je la tiens!... et elle ne m'échappera pas, cette fois.

LA MAIGRIOTE, vivement. Oh! partons... partons vite... (A ce moment, comme s'il avait entendu la voix de sa fille et par un effort suprême Cadet se lève et crie :)

CADET. Maigriote! (Puis il retombe... Mais elle a entendu, et s'arrête au moment où elle allait suivre Girofla.)

LA MAIGRIOTE. On m'a appelée!

GIROFLA. Tu te trompes!

LA MAIGRIOTE. J'ai reconnu la voix de mon père!

GIROFLA, troublé. C'est impossible! Cadet est loin d'ici.

LA MAIGRIOTE. La voix venait de là!...

GIROFLA, voulant partir avec elle. Tu es folle!

LA MAIGRIOTE. Oh! j'irai à cette voix... oui, j'irai. (Elle s'échappe des mains de Girofla. Elle arrive près de Cadet qu'elle voit étendu à terre et baigné dans son sang.) Oh! mon père!... mon père!

GIROFLA. Je voulais te cacher ce malheur-là, Cadet est tombé... sa tête a porté sur une pierre et le pauvre garçon s'est tué!

LA MAIGRIOTE. Mon père!... mon père bien-aimé, il me cherchait... il voulait m'arracher des mains infâmes qui m'avaient enlevée... Oui, c'est pour moi... pour moi qu'il est mort... et vous l'abandonniez vous?... et vous aviez jeté sur lui ces broussailles pour me cacher son cadavre.

GIROFLA, voulant l'entraîner. Viens! viens!

LA MAIGRIOTE. Non! il n'est pas mort!... non... C'est bien sa voix qui m'appelait tout à l'heure... c'est bien lui qui me défendait encore... qui me sauvait... Car j'en suis sûre, à présent, c'est à la ferme, c'est à ma perte que vous vouliez me conduire.

GIROFLA. Je veux t'emmener loin d'ici, voilà tout.

LA MAIGRIOTE apercevant du sang sur les mains de Girofla. Oh! mon Dieu! mon Dieu!

GIROFLA. Qu'est-ce que tu as? — Est-ce qu'il a remué?

LA MAIGRIOTE. Vous m'avez dit que c'était en tombant sur une pierre que mon père s'était fait cette blessure au front?

GIROFLA. Oui!

LA MAIGRIOTE. Cette pierre, où est-elle?

GIROFLA, troublé. Mais je ne sais pas.

LA MAIGRIOTE. Et savez-vous pourquoi il y a du sang sur votre main?

GIROFLA. Hein! (Il cache sa main.)

LA MAIGRIOTE. Ce sang est celui de mon père... Il a été assassiné, et son assassin, c'est vous!

GIROFLA. Moi?... Tu mens!

LA MAIGRIOTE. C'est vous qui mentiez tout à l'heure... c'est vous qui mentez encore, assassin! assassin!

GIROFLA. Oh! tu vas te taire, toi!

LA MAIGRIOTE. Non! mon père n'est pas mort! J'irai chercher du secours... Père! père!... je te sauverai ou je te vengerai... (Courant vers le pont.) Au secours!... au secours!

GIROFLA, courant après elle. Oh! tu ne m'échapperas... Tu n'iras pas me dénoncer! (Il se met à la poursuite de la Maigriote, qui arrive près du pont. Girofla la suit de près.

LA MAIGRIOTE. A l'assassin!... au secours!... (Elle s'élance sur le pont qui fléchit... Girofla la suit. Le pont se brise. Girofla pousse un grand cri en tombant. La Maigriote pousse un cri en le voyant choir... Elle reste cramponnée à un arbre qui surplombe l'abîme et qui se courbe. Son écharpe est restée accrochée à un buisson.)

ACTE SEPTIÈME

Cadet-Roussel est bon enfant!

Chez Hélène, au château de Thil. Un salon.

SCÈNE PREMIÈRE

MAURICE, UN VALET.

MAURICE, entrant. Joseph! madame de Briancourt est chez elle?

LE VALET. Oui, monsieur! Madame est arrivée cette nuit au château avec madame la générale, qui vient seulement de repartir.

MAURICE. N'annoncez pas encore mon retour à ma mère! Allez! (Le valet sort.) Maurice, les vêtements en désordre, pâle, défait, tombe assis.) Elle est morte! par ma faute! elle est morte! Oh! mon Dieu! est-ce que cela est possible?... et, pourtant, je n'en dois douter!... Girofla n'a reparu, ni à la ferme ni au château... Le misérable n'aura pas osé se présenter devant moi sans elle... Mais, hélas!... cette écharpe que j'ai trouvée sur la berge de ce pont rompu ne suffit-elle pas à dissiper tous mes doutes, s'il pouvait m'en rester encore?... (La tête dans ses mains.) Elle est morte!

SCÈNE II

MAURICE, HÉLÈNE.

HÉLÈNE, entrant vivement. Maurice!

MAURICE, se levant. Ma mère!

HÉLÈNE. Joseph t'a désobéi, il me savait si inquiète de ton absence!... Oh! à présent, j'ai tant besoin de ta tendresse! Il faut bien m'aimer, Maurice!... Car, tu es ma seule joie!... tu m'aideras à oublier peut-être!

MAURICE, à part. Oh! moi, je n'oublierai jamais!

HÉLÈNE. Tu ne me réponds pas! tu es pâle!... tes yeux sont rougis par les larmes! Que t'est-il arrivé?

MAURICE, troublé. Rien, ma mère, je vous assure! (Il met sa main devant ses yeux.)

HÉLÈNE. Tu as donc de bien grands chagrins, mon pauvre enfant? C'est une raison de plus de ne me rien cacher! Maurice, je souffre de te voir souffrir!... Maurice!... tu me fais peur.

SCÈNE III

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE

LE DOMESTIQUE. Un jeune homme, un sous-officier demande à voir monsieur le comte.

MAURICE, vivement à part. Gilbert! (Haut.) Un sous-officier?

LE DOMESTIQUE. Oui, monsieur le comte.

HÉLÈNE. Répondez que M. le comte n'est pas visible!

LE DOMESTIQUE. Madame, il insiste beaucoup, et je...

HÉLÈNE. Je vous répète que mon fils n'est pas visible! (Entre Gilbert, sort le domestique.)

SCÈNE IV

MAURICE, GILBERT, HÉLÈNE.

GILBERT, entrant précipitamment et repoussant un autre domestique. Laissez-moi! il faut que je le voie, entendez-vous, je le veux!

MAURICE, à part. Ah! c'est le châtiment!

GILBERT, à Maurice. Enfin! je vous trouve, et maintenant...

HÉLÈNE, à Gilbert. Monsieur, vous oubliez chez qui vous êtes!

GILBERT, reconnaissant Hélène. Ah! madame!... Pardon, je ne vous voyais pas!.. Je suis si troublé!... Excusez-moi, mais il faut que je parle à... monsieur.

HÉLÈNE. Il faut, dites-vous!

GILBERT. Oui, madame!

HÉLÈNE. Ce ton de commandement... ici...

GILBERT. Est légitime; demandez-le à M. Maurice! j'ai le droit de parler haut devant lui... N'est-ce pas, monsieur?

MAURICE, baissant la tête. Oui!

HÉLÈNE. Eh bien, soit! monsieur, parlez!

GILBERT. C'est à lui seul!... que...

HÉLÈNE. Oh! n'espérez pas que je m'éloigne!... Je ne sais ce que vous prétendez faire, vous entrez ici, malgré mes gens; votre ton est menaçant!... Je veux connaître les motifs de cette violation de toutes les convenances: c'est mon droit de maîtresse ici, c'est mon devoir de mère; parlez donc, monsieur, je l'exige!

GILBERT. Eh bien, soit.

MAURICE, suppliant. De grâce!.. monsieur!

GILBERT. Je parlerai... Votre mère l'exige, elle connaîtra toute l'étendue de votre infamie!

HÉLÈNE. Vous insultez le fils devant la mère?

GILBERT. Je n'insulte pas, madame, j'accuse!

HÉLÈNE. Cet homme t'accuse... Maurice!... et tu baisses la tête comme un coupable!

GILBERT. Voyez s'il essaye seulement de se défendre!... qu'il nie donc être le ravisseur de la Maigriote que je viens lui redemander!

HÉLÈNE. La fille du soldat...

MAURICE, baissant la tête. Je l'aimais!

GILBERT. Vous l'aimiez!... vous!... Vous osez nommer amour cette passion brutale qui ne connaît d'autres séductions que l'or, d'autres moyens que la violence! Il appelle cela de l'amour, le misérable!

HÉLÈNE. Monsieur!

GILBERT. Ah! pardonnez-moi, madame! l'indignation fait déborder mon cœur!... Mais ce n'est pas votre fils!... Non! il est indigne de vous! Voulez-vous savoir ce qu'il a fait?... Il a d'abord voulu acheter la Maigriote, il l'a fait enlever ensuite!

HÉLÈNE. Le malheureux!

GILBERT. Moi, madame, voici comment je l'ai aimée!... mon amour remonte à l'enfance... On avait tué mon père, on avait assassiné le sien, et, au milieu des ténèbres, du carnage, de l'incendie, au milieu des soldats ennemis... je l'ai transportée à travers les ronces qui me déchiraient les pieds et les mains. Voilà ce que j'ai fait, moi! et rien n'effacera ce baptême de sang que nous avons reçu tous deux dans cette nuit sinistre à la ferme de l'Ombraie!

HÉLÈNE. La ferme de l'Ombraie!... — Ah! vous vous nommez Gilbert?

GILBERT. Oui, madame!

HÉLÈNE. Oh! je deviens folle!... Gilbert! c'est à la ferme de l'Ombraie que fut tué, dites-vous, le père de la Maigriote?

GILBERT. Oui, madame.

HÉLÈNE. En septembre 1792?

GILBERT. Oui, madame.

HÉLÈNE. Et c'est vous... vous qui avez sauvé l'orpheline?

GILBERT. Oui, madame.

HÉLÈNE. Oh! soyez béni... vous! qui avez sauvé mon enfant!

GILBERT. Votre enfant?

HÉLÈNE. Oui, la Maigriote, c'est Jeanne! c'est ma fille! Tu entends, Maurice.., ma fille... et tu vas me la rendre!

MAURICE. Oh! mon Dieu!

HÉLÈNE. La Maigriote sauvée par Gilbert, élevée par Cadet Jeanne, la Maigriote, c'est ma fille... et tu vas me la rendre!... Vois-tu, Gilbert, je comprends tout: tu l'aimais et tu la disputais à un rival! tu l'as cachée... mais tu vas me la rendre, à moi! On résiste à un homme, on brave la menace... mais on ne résiste pas à une mère qui prie et qui pleure... Maurice, Jeanne est ma fille... rends-la-moi, rends-la-moi!

MAURICE, avec désespoir. Ma mère! vous la rendre!... — elle est morte!

HÉLÈNE et GILBERT. Morte!

SCÈNE V

LES MÊMES, CADET.

CADET. Morte! qui, morte?

HÉLÈNE. Jeanne, ma fille!...

GILBERT. La Maigriote?

CADET. La Maigriote, sa fille!

GILBERT. Elle ne la retrouve, hélas! que pour la perdre et la pleurer.

CADET. Sa mère!... (A Gilbert.) Ce colporteur, tué, m'as-tu dit, à la ferme de ton père...

HÉLÈNE. C'était M. de Thil.

CADET. Oh! oui... alors... Jeanne est bien votre fille... et vous allez me la reprendre!

HÉLÈNE. Vous la reprendre! mais vous ne savez donc rien?...

GILBERT. Vous n'avez donc rien deviné?... Nous pleurons Jeanne.

CADET. Jeanne!... la Maigriote!

HÉLÈNE. Jeanne, ma fille, qui est morte!

CADET. Morte!... allons donc! Est-ce que je serais vivant si elle était morte?...

HÉLÈNE, MAURICE, GILBERT. Hein? qu'avez-vous dit?

CADET. Oui, elle a couru un danger de mort, et je ne pouvais rien pour empêcher ce malheur! frappé par mon fr... (Se reprenant) par un homme, je tombai sans mouvement... évanoui! quand sa voix me fit rouvrir les yeux... J'essayai de me soulever... impossible! Mais la voix de mon enfant m'appelait!... « Père! père! » Alors je me traînai jusqu'au port.. je lui tendis le bras, elle s'y cramponne.... mais les forces me manquaient. Nous allions tous deux... rouler dans l'abîme, quand une voiture vint à passer... c'était celle de la générale. Elle entend nos cris, enlève la Maigriote comme une plume, nous fait placer tous deux dans sa voiture, et nous ramène ici! Dieu avait eu pitié de moi, ma fille était sauvée!

TOUS. La Maigriote!

SCÈNE VI

LES MÊMES, LA MAIGRIOTE, entrant vivement.

LA MAIGRIOTE. Père... père... Ah! vous voilà!... Gilbert (Apercevant Maurice.) Lui!

MAURICE, s'agenouillant devant elle. Pardonnez-moi, ma sœur.

LA MAIGRIOTE. Que dit-il?

CADET. Il te dit, ma mignonne... que tu n'as plus rien à craindre à présent... et qu'il t'aimera et respectera comme un frère... car c'est ton frère.

LA MAIGRIOTE. Lui!

CADET. Oui... Donne-lui ta main en signe de pardon et d'oubli... et cette main, il la mettra dans celle de Gilbert. . de ton mari... Et moi... moi... je vais te donner un grand bonheur, mon enfant! Moi... je vais te rendre le trésor que tu croyais perdu... Je vais te rendre ta mère!..

LA MAIGRIOTE. Ma mère!...

CADET. Ta mère, qui t'a pleurée pendant quinze ans et qui pleure encore... mais de bonheur à présent.

HÉLÈNE. Mon enfant bien-aimée.

LA MAIGRIOTE. Oh! tout cela est un rêve...

HÉLÈNE. Non, tout est bien réel... Tout est bien vrai... Jeanne, Gilbert, Maurice... mes enfants!

CADET, les regardant. Allons, ils ne me regardent seulement plus! (Il va tomber seul dans un coin.)

LA MAIGRIOTE. Et lui! est-ce que nous allons l'oublier?

TOUS. Oh!.. non... non!... (Ils vont entourer Cadet.)

CADET. Je serai donc encore quelque chose pour vous!

GILBERT, JEANNE. Mon père, toujours!.. Oh! nous ne vous quitterons jamais.

CADET. Est-ce que je suis habitué au bonheur, moi!.. Vivez, mes enfants... vivez l'un pour l'autre... puis, pour cette brave mère... à qui vous devrez toute votre tendresse...

HÉLÈNE. Et qui la leur rendra sans partage!... Oh! mes enfants ne seront pas ingrats!.. Vous ne nous quitterez plus!

CADET. Si! Il faudra que je vous quitte! Je retournerai au village, dans la maison que vous m'avez donnée. Là, vous viendrez me voir quelquefois; puis, plus tard... je ne serai plus seul dans ma chaumière... (A Gilbert et à Jeanne.) Vous me donnerez d'autres petits chérubins à aimer... Je leur apprendrai mon nom... Ils le diront d'abord en riant, comme tout le monde. . et j'en rirai avec eux... (Chantant.)

Cadet-Roussel est grand papa,
On lui doit bien ce bonheur-là
Sur les g'noux de Cadet-Roussel
Un jour c'te famille nouvelle
Chant'ra tout en s'berçant
Cadet-Roussel est bon enfant.

Groupe, tableau.

77055

FIN



LA BOURSE OU LA VIE

OPÉRA COMIQUE EN VERS

PAR M. GALOPPE D'ONQUAIRE

MUSIQUE DE M. CHARLES MANRY

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE DES NÉOTHERMES

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE:

FERNAND. . . . . M. LEFORT. | LA MARQUISE. . . . . Mme GAVEAUX-SABATIER.

A Paris, chez Fernand : salon, table à droite et à gauche ; piano, chevalet ; porte au fond et une latérale.

SCÈNE PREMIÈRE.

FERNAND, seul. Il regarde la pendule qui sonne.

Eh quoi ! déjà midi !... Que l'heure marche vite !...
Si j'en crois aujourd'hui la terreur qui m'agite,
L'hymen est un combat qui doit m'être fatal
Et je voudrais m'enfuir, quand sonne le signal...
Aussi, pourquoi mon oncle a-t-il ainsi la rage
De vouloir me courber au joug du mariage ?...
Avec qui ?... contre quoi ?... Je n'en sais pas un mot,
Et je joue, à coup sûr, le vrai rôle d'un sot.
On me dit qu'elle est veuve, et jeune et fort jolie,
Qu'elle est riche surtout... Qu'importe ?... c'est folie
D'enchaîner, pour si peu, son joyeux avenir ;
Et mon oncle, après tout, en parle à son plaisir :
Il prend un rendez-vous, m'assigne à comparaître
Pour me faire agréer,... ou refuser peut-être ;
C'est un caprice étrange, et je ne sais pourquoi
Je viendrais, en esclave, obéir à sa loi...
Cette femme... au total je suis riche comme elle,
Comme elle je suis jeune... Il est vrai qu'elle est belle,
A ce que dit mon oncle... Oui, mais mon cœur est neuf
Et je n'ai, jusqu'ici, que l'espoir d'être veuf...
Vouloir me marier !... A quoi bon, je vous prie,
Risquer tout son bonheur à cette loterie ?...
Bah ! Qu'importe ? tant pis ! Ce rendez-vous, j'irai,
Je verrai, je vaincrai... Non !... Je refuserai !

COUPLET.

I

Je suis garçon, bonheur suprême !
Est-il, sur terre, un sort plus doux ?
Je suis à moi, je vis, je m'aime ;
Que les maris, grand Dieu ! sont fous !
La vie est un pèlerinage
Dont chaque pas nous est compté :
Heureux qui prend, pour faire le voyage,
Ce compagnon nommé la liberté !...

II

Et cependant, j'ai là dans l'âme
Comme un écho parlant tout bas...
Est-ce la voix de quelque femme,
Que mon regard ne connaît pas ?...
Fuyez, fuyez, obscur mensonge,
N'éclipsez plus la vérité...
S'il faut rêver, laissez-moi voir en songe
Ce beau soleil nommé la liberté !...

(On entend frapper.)

SCÈNE II.

FERNAND, LA MARQUISE.

DUO.

FERNAND.

Je crois qu'on frappe ?... Entrez !...

(La marquise entre, il salue.)

C'est une femme !

LA MARQUISE.
Pardon, monsieur, si j'ose ici monter...

FERNAND.
Puis-je savoir à quoi je dois, madame?...

LA MARQUISE, montrant une bourse.
Pour l'indigent, monsieur, je viens quêter.

FERNAND.
Pour l'indigent madame vient quêter!

LA MARQUISE.
Je viens quêter.

ENSEMBLE.

FERNAND, à part.
Encore un caprice
Du sexe enchanteur!
Il fait un hospice
De son pauvre cœur :
Il lui faut toujours
Loger des amours.

LA MARQUISE, à part.
Encore un indice
De mauvaise humeur!
L'homme est peu propice
Aux choses du cœur :
Il proscrit toujours
Les nobles amours.

LA MARQUISE.
C'est pour les pauvres que je prie,
C'est pour eux que je tends la main;
Hélas! monsieur, je vous supplie :
Peu d'argent, c'est beaucoup de pain!
Si Dieu leur donna la misère,
Au riche il donna la pitié...
C'est le fardeau de votre frère,
Monsieur, prenez-en la moitié.

FERNAND, contrarié.
Certainement, madame...

LA MARQUISE, tendant la bourse.
Pour les pauvres donnez.

FERNAND, à part.
Au diable cette femme!
Cinq francs, c'est bien assez!

LA MARQUISE.
Quand l'hiver ramène la joie,
Que les salons s'ouvrent pour nous;
Quand les tapis, l'or et la soie
Semblent ramper à nos genoux,
Là-bas, dans les froides chaumières,
Sont ceux dont on n'a pas pitié...
Le poids est trop lourd pour vos frères,
Monsieur, prenez-en la moitié!

FERNAND, cherchant dans sa poche.
Certainement, madame...

LA MARQUISE.
Pour les pauvres donnez.

FERNAND, regardant la pièce qu'il a tirée.
Oh! l'excellente femme!
Non! ce n'est pas assez.
(Il la remet dans sa poche.)

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

FERNAND.
Si c'est un caprice
Du sexe enchanteur;
Il faut qu'on subisse
La lois de son cœur :
Il loge toujours
De nobles amours.

LA MARQUISE.
A cet autre indice,
Je le crois meilleur;
Il est plus propice
Aux choses du cœur :
L'homme en vient toujours
Aux nobles amours.

FERNAND.
Vous faites là, madame, un acte méritoire,
Chacun doit être heureux d'en partager la gloire.

LA MARQUISE.
Oh! pas toujours, monsieur... Je rencontre parfois
Beaucoup de ces heureux qui sont sourds à ma voix;
Le mérite, au surplus, est moins grand qu'on ne pense.

FERNAND.
C'est que peut-être il porte en lui sa récompense,
Et qu'en plaidant si bien la cause du malheur,
Vous suivez, sans efforts, l'instinct de votre cœur.

LA MARQUISE.
C'est un peu vrai, monsieur... pourquoi le cacherais-je?...
L'instinct dont vous parlez est un doux privilége :
Alléger la souffrance et calmer la douleur,
Ce n'est pas du plaisir... Non! mais c'est du bonheur...
Aussi, vous le voyez, ma tâche est bien facile;
C'est un travail sans doute... Il a son but utile;
Devant son résultat tout le reste n'est rien :
C'est un peu de fatigue et c'est beaucoup de bien.

FERNAND, avançant un fauteuil.
Oh! madame, en effet... pardon...

LA MARQUISE.
Je vous rends grâce;
La charité, monsieur, ne peut rester en place.

FERNAND.
C'est pour mieux vous aider dans ce pieux devoir,
Que j'ose vous prier de daigner vous asseoir.

LA MARQUISE, riant.
Comment cela, monsieur?

FERNAND.
Une raison... majeure :
Ma bourse n'est pas là... Je reviens, tout à l'heure...
J'ai ma caisse d'aumône : il me serait bien doux
D'y puiser plus souvent, pour les pauvres... pour vous.
(Il salue et sort par la porte latérale.)

SCÈNE III.

LA MARQUISE, elle pose sa bourse sur la cheminée et s'assied.

Ce monsieur est fort bien, si j'en crois l'apparence...
De l'esprit et du cœur... et puis de l'élégance...
Qu'est-ce que ce peut être?... Un piano d'Érard...
Une toile ébauchée... Il paraît aimer l'art...
C'est peut-être un artiste... Et là, sur cette table,
Des livres, des papiers... Il me semble probable
Qu'il est homme d'étude : il travaille, il écrit...
Si c'était un poëte!... Où donc ai-je l'esprit
Et que m'importe, à moi, ce qu'il fait, ce qu'il pense?
Je ne le connais pas, et mon indifférence
N'a point à s'occuper de ces soins superflus :
C'est un homme, après tout, que je ne verrai plus...
Mais il tarde à venir... Pour peu que je demeure,
De notre rendez-vous je verrai passer l'heure :
Le pauvre général va m'attendre... et, vraiment,
Je fais presque le vœu que ce soit vainement...
Pourtant, si je l'en crois, le neveu qu'il présente
Mérite qu'on l'accueille... Il le prône, il le vante;
Mais il le vante tant, qu'il est à peu près sûr
Que je vais détester cet aimable futur...
Il est vrai, m'a-t-on dit, que c'est un militaire :
Il aurait là peut-être une chance de plaire,
Si veuve d'un mari qui comprit peu mon cœur,
Je n'avais, de l'hymen une sainte terreur.

AIR.

Comme l'oiseau souffrant d'une blessure,
Je crains l'espace où plane le danger :
De mon passé lorsque l'écho murmure,
Je n'y vois rien que bonheur mensonger!...
A ce péril, quand je suis échappée,
Pourquoi penser à l'affronter encor?
Puisqu'une fois, ton aile fut frappée,
Petit oiseau, ne brave plus le sort...

Je suis veuve et jolie,
Si j'en crois mes flatteurs :
Les sentiers de ma vie
Sont parsemés de fleurs.
On m'admire et l'on m'aime,
On me l'a dit tout bas :
Je le devine même,
Quand on ne le dit pas...
Doux espoir qui m'enivre!
Je veux n'être qu'à toi :
Être libre, c'est vivre,
C'est n'obéir qu'à soi!
C'est posséder un trône;
C'est porter à la fois
Le sceptre et la couronne,
Mieux que ne font les rois!
(Fernand entr'ouvre la porte et chante.)

ENSEMBLE.

LA MARQUISE.
Je suis veuve et jolie,
Si j'en crois, etc.

FERNAND, sans être vu.
Ma quêteuse est jolie :
Si j'en croyais mon cœur,
Auprès d'elle la vie
Serait le vrai bonheur :
Oui, je sens que je l'aime
Et je le dis bien bas;
Mais hélas! elle-même
Ne s'en doutera pas!

SCÈNE IV.

LA MARQUISE, FERNAND.

FERNAND, rentrant.
Je suis vraiment confus de vous laisser attendre.

LA MARQUISE.
Mais c'est moi, bien plutôt qui, venant vous surprendre,
Arrive tout à coup un peu comme un voleur
Qui demande, en passant, la bourse au voyageur.

FERNAND.
Justement! j'y pensais... Non pas que je vous blâme :
Quêter pour les pauvres, c'est bien;
Mais, prenez-y garde, madame,
La police, aujourd'hui, ne respecte plus rien :
On peut vous arrêter, croyez-en mes alarmes,
Comme voleur de grand chemin :
Car quêter avec tant de charmes,
C'est demander... les armes à la main.
(Il met de l'or dans la bourse.)

LA MARQUISE.
Ce compliment, monsieur...

FERNAND.
Vous semble trop sincère?...
Je suis franc, voilà tout; et, comme militaire...

LA MARQUISE, vivement.
Monsieur est militaire?...

FERNAND.
Oui, madame... hussard.

LA MARQUISE.
(A part.)
L'arme de mon futur!... Profitons du hasard.
(Elle pose sa bourse. Haut.)
Et... de quel régiment, monsieur?

FERNAND.
Du quatrième.

LA MARQUISE, à part.
Juste le numéro de mon futur lui-même!
Si je pouvais savoir!... (Haut.) Et... vous avez, je crois,
Des... chefs d'escadron?

FERNAND.
Deux, madame... Un autre et moi.

LA MARQUISE, à part.
Mon Dieu!... c'est l'autre ou lui!... (Haut.) Mais j'abuse peut-être...

FERNAND.
Comment donc!... Trop heureux...

LA MARQUISE.
C'est que je crois connaître...

FERNAND.
Mon brave camarade?

LA MARQUISE.
Oh! mais très-vaguement...
Pour l'avoir vu, je pense, une fois seulement.

FERNAND.
Excellent officier! noble cœur et belle âme :
Brave comme un Bayard et franc comme sa lame;
Commandant la manœuvre en soldat consommé,
Il a, parmi nous tous, du talent renommé.

LA MARQUISE.
Ce sont des qualités... Sans doute, il est aimable?...

FERNAND.
Un autre mot, je crois, serait plus applicable :
C'est un esprit penseur, un homme sérieux,
Parlant fort rarement et n'en parlant que mieux;
Il a toujours aimé la retraite profonde,
Et s'est fort affranchi des usages du monde;
Il est brusque, mais bon; peu galant, mais loyal,
Il a même, parfois, l'esprit original :
Mais tous ces riens charmants, ces mots qui font sourire,
Ces phrases de salon, il ne sait pas les dire :
Il serait près de vous, certe il admirerait...
Oh! mais, n'en doutez pas, madame... il se tairait.

LA MARQUISE.
Mais c'est du tact, monsieur.

FERNAND.
Et c'est ce qui le sauve.

LA MARQUISE.
Et... quant à sa personne!...

FERNAND.
Oh! pas mal... Un peu chauve,
Mais fort bien conservé...

LA MARQUISE.
Conservé!

FERNAND.
Quant à moi,
Je l'aime comme un père...

LA MARQUISE.
Un père!

FERNAND.
Oh! oui, ma foi!
J'aime ce vieux soldat, dont les anciens services
Sont inscrits, tout vivants, en nobles cicatrices...

LA MARQUISE.
Comment!...

FERNAND.
Un vrai sabreur!

LA MARQUISE, à part.
Hélas! quel quiproquo!

FERNAND.
Il eut l'œil droit crevé, madame, à Waterloo.

LA MARQUISE, étourdiment.
Ah! mon Dieu!... mais alors, monsieur, comment est l'autre?

FERNAND.
L'autre?... (A part.) Après son portrait, elle veut donc le nôtre!
(Haut.)
Mais, madame, cet autre... il a déjà l'honneur
D'être connu de vous... C'est votre serviteur.

LA MARQUISE, à part.
C'est donc lui!

FERNAND.
Mais pour peu que vous ayez envie,
De me connaître mieux...

LA MARQUISE, se levant.
Oh! j'en serais ravie;
Mais les pauvres, monsieur, réclament mes instants,
Je leur ai dérobé déjà beaucoup de temps.

DUETTO.

FERNAND.
Eh quoi!... vous partez?

LA MARQUISE.
Le devoir m'appelle :
A d'autres plaisirs tout mon temps est dû.

FERNAND.
Votre charité comprend mal son zèle :
Faire des heureux est-ce temps perdu?

LA MARQUISE, à part.
Il est fort aimable!

FERNAND, de même.
Elle est ravissante!

LA MARQUISE.
Adieu donc, je pars.

FERNAND.
Ne plus vous revoir!

LA MARQUISE.
Tous les ans, monsieur, je me représente.

FERNAND.
En partant, du moins, laissez-moi l'espoir!

ENSEMBLE.

LA MARQUISE.
Pour mieux le connaître,
Et juger son cœur,
Je devrais peut-être
Ici, lui promettre
Un peu de faveur.

FERNAND.
Je voudrais connaître
Son nom et son cœur;
Mais jamais peut-être,
Je ne verrai naître
Un si grand bonheur.

FERNAND.
Eh quoi! vous partez!

LA MARQUISE.
Le hasard, sans doute,
L'un et l'autre, un jour, peut nous réunir.

FERNAND.
Ah! puissé-je hélas! trouver sur ma route
Ce qu'ici ma voix ne peut retenir.

LA MARQUISE, à part.
Il est fort aimable!
FERNAND, de même.
Elle est ravissante!
LA MARQUISE.
Adieu donc, je pars.
FERNAND.
Mais pour nous revoir
LA MARQUISE.
J'espère bientôt combler votre attente.
FERNAND.
En partant, du moins, vous laissez l'espoir!...

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

LA MARQUISE.
Pour mieux le connaître,
Et juger son cœur,
Je devais peut-être
Ici, lui promettre
Un peu de faveur.
FERNAND.
Je pourrai connaître,
Son nom et son cœur!
Et, plus tard, peut-être,
Oui, je verrai naître
Un plus grand bonheur.
(Ils se saluent, la marquise sort, oubliant sa bourse sur la cheminée.)

SCÈNE V.

FERNAND (Seul, après un moment de silence.)

Oui, la voilà partie... Encore un joli rêve
Qui fuit et disparaît, avant qu'il ne s'achève....
La vie est faite ainsi par la fatalité :
C'est une ombre... et jamais une réalité...
Ah! çà... mais je suis fou!... Que me fait cette femme
Qui s'en vient tout à coup bouleverser mon âme?
Et notre cœur doit-il s'ouvrir à tous venants,
Comme un hôtel garni qui loge les passans?...
Et qu'a-t-elle, après tout, qui puisse me séduire?...
Des yeux délicieux, un magique sourire,
De la grâce, du cœur, de l'esprit, du bon ton...
Eh bien donc, pour si peu, mon Dieu! s'enflamme-t-on?...
Allons, allons!... D'ailleurs, j'ai ma philosophie :
L'amour est un tyran; sage qui s'en défie;
Je saurai résister à ses trompeurs attraits :
Je ne veux pas aimer! Je n'aimerai jamais!

REFRAIN.

Houzard, fais des conquêtes
Pour un seul jour;
A toi les amourettes,
Jamais l'amour!

PREMIER COUPLET.

Où le plaisir invite,
Portons nos pas :
Glissons, mais glissons vite,
N'appuyons pas :
Les fleurs, comme les belles
N'ont qu'un printemps :
Bien fou qui veut sur elles
Compter longtemps!...
Houzard, fais des conquêtes, etc.

DEUXIÈME COUPLET.

En amour comme en guerre,
Point de salut
Pour celui qui diffère
D'aller au but.
Si vous trouvez la gloire
Ou le plaisir,
Usez de la victoire,
Pour en jouir.
Houzard, fais des conquêtes, etc.

TROISIÈME COUPLET.

Buvez du malvoisie;
N'en buvez trop :
Fût-ce de l'ambroisie,
Pas trop n'en faut;
Bacchus, aux bords du verre
Mit le désir;
C'est être téméraire
Que le tarir.
Houzard, etc.

(Il aperçoit la bourse.)
Que vois-je... cet objet!... cette bourse oubliée!...
La fortune du pauvre est fort bien confiée...
Videz donc votre caisse au nom de l'indigent,
Pour qu'ainsi, sur la route, on sème votre argent!...
(Prenant la bourse.)
Tiens!... mais c'est fort coquet!... Charmante broderie!
La charité rançonne avec coquetterie :
Comme dans la *Clélie*, où le héros toujours
Menace d'un poignard à manche de velours...
Mais!... c'est un coup du ciel!... c'est elle qui m'invite
A la revoir... Je vais lui rendre sa visite,
Lui reporter sa bourse... Il fallait un motif :
J'ai bien mieux, car je tiens un ordre impératif.
J'y vais!.. Oui, c'est fort bien.., mais son nom, son adresse?..
Et puis, ce rendez-vous?... Cette heure qui me presse!...
Elle vient de sortir; elle n'est pas bien loin :
Courons... ce rendez-vous, parbleu! je n'irai point!
(Il prend son chapeau et va pour sortir; la marquise rentre.)

SCÈNE VI.

FERNAND, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.
C'est encor moi, monsieur : Je suis vraiment confuse.
FERNAND.
Mais c'est moi, bien plutôt, qui vous demande excuse :
Vous faire remonter vingt marches par deux fois!
LA MARQUISE.
Même un peu plus, monsieur; j'en ai compté vingt-trois.
(Elle paraît essoufflée.)
FERNAND, avançant un siége.
Ah! veuillez, un instant... (A part.) A mes vœux tout conspire.
LA MARQUISE.
(A part.)
Il y tient... Eh bien donc, voyons ce qu'il va dire.
(Elle s'assied.)
J'avais laissé ma bourse... Ah! vous sortiez, je crois?
FERNAND.
Non pas!... je... j'allais peindre...
LA MARQUISE.
Ah! vous peignez?
FERNAND.
Parfois.
Je peins, comme je fais aussi de la musique.
LA MARQUISE.
Peintre et musicien!
FERNAND.
Cela semble héroïque
Pour un chef d'escadron de hussards!
LA MARQUISE.
Nullement :
Mais c'est rare, en effet.
FERNAND.
Dans notre régiment?...
Mon Dieu!... j'aime les arts comme on aime les roses :
Je cultive ces fleurs, dans mes loisirs écloses;
Le triste isolement du soldat, du garçon,
Fait une longue nuit des jours de garnison :
C'est un ciel que la brume obscurcit de ses voiles,
C'est un désert sans fin, une mer sans étoiles,
Puisque nous n'avons pas, dans cet étroit chemin,
Celle que nous rêvons, pour nous donner la main
LA MARQUISE.
Voilà des sentiments...
FERNAND.
Qui semblent ridicules :
Ce sont, pour un hussard, d'incroyables scrupules :
Aussi, riez de moi; moquez-vous hautement :
Je le comprends, madame... et j'en ferais autant.
LA MARQUISE.
Je fais tout le contraire.
FERNAND.
Une telle existence
Est un poids que je porte avec impatience;
C'est un mal qui souvent me force à réfléchir,
Et dont parfois tout bas je songe à me guérir.

ROMANCE.

Ah! je le sens, est aveu téméraire,
Il vaudrait mieux le garder dans mon cœur;
Mais, quand on souffre, hélas! faut-il se taire?
Doit-on cacher son mal et sa douleur!...

Oh ! non : ce mal dont le fardeau m'accable
Est un secret qui me ferait mourir...
Vous que je sais déjà si charitable,
Voudriez-vous me voir ainsi souffrir?

LA MARQUISE.
Ce motif-là me paraît excusable :
Parlez, monsieur, si cela peut guérir.

DEUXIÈME COUPLET.

FERNAND.
Oui, c'est beaucoup de pouvoir sans contrainte,
De ses chagrins confier le secret ;
Mais qui me dit qu'en écoutant ma plainte,
Vous voudrez bien partager mon regret?
Auprès de vous, oui, je le sens d'avance,
Bientôt mon mal pourrait s'évanouir ;
Souffrir tout seul, c'est être sans défense,
Souffrir à deux, non, ce n'est plus souffrir!

LA MARQUISE.
C'est un devoir qu'alléger la souffrance;
Voyons, monsieur, si l'on peut vous guérir.

FERNAND, parlé.
Oui, je souffre.

LA MARQUISE.
Il s'agit de trouver le remède.

FERNAND.
J'en sais un.

LA MARQUISE.
Eh bien donc! il faut que le mal cède.

FERNAND.
C'est vrai... mais son emploi me paraît violent.

LA MARQUISE.
Quel est-il?

FERNAND.
C'est un peu, madame, un... poison lent.

LA MARQUISE.
Eh mais!... vous m'effrayez!...

FERNAND.
J'en ai très-peur moi-même.

LA MARQUISE.
Et comment nommez-vous ce remède suprême?

FERNAND.
C'est... puisqu'il faut enfin l'appeler par son nom,
C'est... le mariage.

LA MARQUISE.
Ah!...
(A part.)
L'aveu me semble bon!

FERNAND.
Et je me sens peu fait pour les amours fidèles.

LA MARQUISE, à part.
Ah! mon Dieu! je m'en vais en apprendre de belles!

FERNAND.
Mais, peut-être, à mon tour j'abuse?...

LA MARQUISE.
Pas du tout.
(A part.)
C'est que ce sujet-là m'intéresse beaucoup!

FERNAND, gravement.
Madame... selon moi, le nœud du mariage,
— Et ne riez pas trop d'un semblable langage, —
Est un contrat sacré, consenti par le cœur
Et qu'on ne peut fausser, sans forfaire à l'honneur.

LA MARQUISE.
Ce principe est parfait!

FERNAND.
Oui; mais, dès le prélude,
Voilà qu'il me conduit droit à la servitude.

LA MARQUISE.
Comment donc?

FERNAND, approchant son siége.
Supposons que je sois votre époux...
(La marquise se recule.)
Oh! mais pour un instant, dites... le voulez-vous?

LA MARQUISE.
(A part.)
Au fait... puisque demain il le sera peut-être!
(Elle se rapproche.)

FERNAND.
D'abord, je vous dirais... Loin de parler en maître,
Je veux lire en vos yeux vos moindres volontés,
Prévenir vos désirs toujours exécutés...
Obéir en aveugle à vos moindres caprices...

LA MARQUISE.
Monsieur le prétendant, c'est trop de sacrifices;
L'hymen est un état constitutionnel
Et le pouvoir, je crois, doit être mutuel :
Pour établir nos droits nous aurions une Charte...

FERNAND.
Et, si quelqu'un de nous, un beau jour, s'en écarte?...

LA MARQUISE.
Eh bien! dans le conseil tous deux nous aurions voix
Et j'entends bien, monsieur, qu'on discute les lois.

FERNAND.
Je ne veux qu'être esclave.

LA MARQUISE.
Ah! déjà des entraves...
C'est trop!... car on a vu des révoltes d'esclaves.

FERNAND.
Eh bien donc, un sujet qui marche sous vos lois.

LA MARQUISE.
C'est cent fois pis encore!... Les sujets font parfois
Des révolutions...
(Se levant.)
Non! Gardons l'un et l'autre
Moi, mon indépendance et vous, monsieur la vôtre...

FERNAND, se levant.
Sujets et rois tous deux, esclaves tour à tour,
Ne nous courbons enfin qu'au joug de notre amour!

LA MARQUISE.
Mais ce serait charmant!...
(A part.)
C'est un mari modèle!

FERNAND.
Ah! vous êtes, madame, aussi bonne que belle
Et votre théorie est celle du bonheur!
Vos leçons... Oui je veux les suivre avec ardeur;
Déjà vous jugerez de mon obéissance;
Mon droit de commander, je l'abjure d'avance,
Trop heureux de garder, vaincu par vos discours,
Le seul droit d'obéir et de céder toujours.

DUETTINO.

Toujours amant,
Jamais mari... je veux aimer sans cesse
Et le prouver à chaque instant.

LA MARQUISE.
Est-ce un moyen de garder la tendresse

FERNAND.
Mais oui, vraiment.
En demeurant
Toujours amant!

ENSEMBLE.

FERNAND.
En demeurant
Toujours amant.

LA MARQUISE.
Assurément
Il est charmant.

LA MARQUISE.
Un tel serment,
Songez-y bien, pour longtemps vous engage
Et me paraît fort imprudent.

FERNAND.
Pour le tenir faut-il tant de courage?

LA MARQUISE.
Et cependant,
J'aime vraiment
Un tel serment.

ENSEMBLE.

LA MARQUISE
J'aime vraiment
Un tel serment!

FERNAND.
Je fais vraiment
Ce doux serment.

LA MARQUISE, riant.
(Parlé.)
Mais, au total, monsieur, tout ceci n'est qu'un rêve.

FERNAND, voulant lui prendre la main.
Auquel il manque, hélas! bien peu, pour qu'il s'achève.

LA MARQUISE, l'écartant.
Voulez-vous me donner ma bourse s'il vous plaît?...

FERNAND.
Votre bourse?

LA MARQUISE.
Mais oui... Vous l'avez.

FERNAND.
En effet;

Mais à quoi bon?... pourquoi?...
LA MARQUISE.
Comment!... mais, je suppose
Que vous ne gardez pas l'argent qu'on vous dépose.
FERNAND, avec tristesse.
Vous allez l'emporter... partir...
LA MARQUISE.
Assurément!
Sans lui je ne sors plus, cette fois.
FERNAND.
Ah!... vraiment?...
Et... si je refusais, en dernière ressource,
De vous rendre, aujourd'hui, cette charmante bourse!
LA MARQUISE.
Vous plaisantez, monsieur...
FERNAND.
Je ne plaisante pas.
Je n'ai que ce moyen de retenir vos pas :
LA MARQUISE.
Aux Cartouches futurs vous allez faire envie :
Vous demandez fort bien ou la bourse ou la vie.
FERNAND.
La vie! Oui : car sans vous, la mienne n'est plus rien;
Vous êtes mon espoir, vous êtes tout mon bien;...
C'est la première fois que je vous vois, madame,
Et pourtant, votre image était là, dans mon âme :
A mes yeux, à mon cœur, c'est comme un souvenir
Qui vient dorer l'azur de mon bel avenir.
Je ne vous connais pas... Pourtant, votre visage.
Est celui que j'ai vu dans ce riant mirage
Où rayonnait au loin l'étoile du bonheur!...
Si je me suis trompé, laissez-moi mon erreur.
LA MARQUISE, feignant la colère.
La déclaration est d'une audace extrême!
FERNAND.
Est-on si criminel, pour dire que l'on aime?
Et je ne vois rien là qui paraisse outrageant.
LA MARQUISE.
Mais les pauvres, monsieur, attendent cet argent.
FERNAND.
J'attends bien mon pardon.
LA MARQUISE, montrant la pendule.
Et moi-même, à cette heure,
Je manque un rendez-vous d'importance majeure.
FERNAND, montrant sa montre.
Et moi donc qui devrais partir en ce moment.
LA MARQUISE.
Je manque un mariage.
FERNAND.
Et moi pareillement.
LA MARQUISE, souriant en cachette.
Alors, décidément, vous gardez cette bourse?
FERNAND.
Décidément.
LA MARQUISE.
Eh bien!... Je n'ai qu'une ressource :
C'est d'écrire à l'instant qu'on ne m'attende pas,
Puisqu'un voleur en chambre arrête ici mes pas.
FERNAND.
Et moi, j'en fais autant et je m'en vais écrire,
Que, malgré ce qu'ici je puisse faire ou dire,
Je plaide vainement contre le ravisseur
Qui, chez moi, me surprend et me vole mon cœur!
LA MARQUISE.
Soit, monsieur; écrivez.
FERNAND, disposant des papiers.
Écrivez donc vous-même.
LA MARQUISE, s'asseoit à une table.
Vous m'y forcez, monsieur... c'est un moyen suprême.
FERNAND, s'asseoit à l'autre.
J'y suis contraint, madame, et je dois obéir.
J'écris donc.
LA MARQUISE.
Je commence.
FERNAND.
Et moi, je vais finir.

FINALE.

LA MARQUISE, la plume à la main.
Allez, monsieur.
FERNAND, de même.
Allons, madame.
(Tous deux écrivent en chantant, à part.)

LA MARQUISE.
« Cher général.
FERNAND.
Oncle chéri,
Pour moi vous voulies une femme...
LA MARQUISE.
Pour moi vous voulies un mari.
FERNAND.
Ici, j'en trouve une charmante;
Pourquoi l'aller chercher plus loin?...
LA MARQUISE.
Ici, j'en trouve un qui m'enchante;
Pourquoi se donner tant de soin?
FERNAND.
Veuillez, cher oncle, me comprendre :
Je n'irai pas au rendez-vous?
LA MARQUISE.
Pardon de m'être fait attendre :
Ma faute est un crime bien doux. »
FERNAND, à la marquise.
C'est fait!... Je signe.
LA MARQUISE.
Et moi, je mets l'adresse.
(Écrivant.)
« Au général vicomte de Marcy... »
FERNAND, se levant.
Que dites-vous?
LA MARQUISE, sans s'émouvoir.
Cela vous intéresse?
FERNAND.
Mais c'est mon oncle, à qui j'écris aussi!

ENSEMBLE.

FERNAND, à part.
Étrange mystère!
Est-ce une chimère
Qui trompe mon cœur?
N'est-ce pas un songe,
Dont le doux mensonge
Berce mon erreur.
LA MARQUISE, à part.
Pour lui, ce mystère,
Semble une chimère
Qui trompe son cœur :
Il croit faire un songe
Dont le doux mensonge
Berce son erreur.
FERNAND.
Il s'agit, disiez-vous, d'un prochain mariage?
Mon oncle aussi m'attendait pour cela.
LA MARQUISE, lui présentant sa lettre.
Eh bien, monsieur, chargez-vous du message.
FERNAND.
Oui!... mais le mien, qui le lui portera?
LA MARQUISE.
Remettez-les tous deux ensemble.
FERNAND.
Le vôtre... oui, mais pas le mien.
LA MARQUISE, tendant sa lettre.
Eh bien! changeons... Que vous en semble?...
FERNAND.
C'est un moyen,
Je le veux bien.
LA MARQUISE.
Voici le mien.
FERNAND.
Voici le mien.
(Ils échangent leurs lettres.)

ENSEMBLE.

FERNAND.
Étrange mystère! etc.
LA MARQUISE.
Pour lui, ce mystère, etc.
FERNAND.
Remettez-lui ce que je n'ose dire.
LA MARQUISE.
Portez-lui donc ce que dicta mon cœur.
FERNAND.
Mais, par pitié, madame, veuillez lire.
LA MARQUISE.
Pendant ce temps, lisez... j'aurai moins peur.
(Chacun lit la lettre de l'autre, pendant que l'orchestre répète le motif des lettres.)
FERNAND, après avoir lu.
Ah! qu'ai-je vu!... Faites-moi grâce!
Pardon!.. Je tombe à vos genoux...

LA MARQUISE, lui montrant la pendule.

Du rendez-vous l'heure se passe,
Partons, monsieur... Relevez-vous.

FERNAND.

De bonheur mon âme est ravie!
Partons!

LA MARQUISE.

Et ma bourse, monsieur?

FERNAND, la lui rendant.

Mais, en échange, hélas!

LA MARQUISE, lui donnant sa main.

A vous ma vie!

FERNAND.

C'est le bonheur.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

FERNAND.

Aimable mystère!
Charmante chimère
Qui trompa mon cœur:
Ce n'est plus un songe,
Dont le doux mensonge
Berça mon erreur!

LA MARQUISE.

Aimable mystère!
Charmante chimère
Qui trompa son cœur:
Ce n'est plus un songe,
Dont le doux mensonge
Berça son erreur.

FIN.

Lagny. — Imprimerie de A. Varigault.